

Le Samedi

VOL. X. No 21
MONTREAL, 22 OCTOBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU BON VIEUX TEMPS



CAUSERIE D'AMOUREUX.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 OCTOBRE 1898

PRIME GRATUITE

Les réponses aux correspondants de notre graphologue, Madame T. d'Astour, sont insérées à la page 30 de ce numéro.

Nota.—Il ne sera pas répondu aux lettres ne contenant pas un coupon du SAMEDI de la semaine.

BOUQUET DE PENSÉES

Aucun débiteur n'aime à parler de son créancier.

x

Le monde n'aime pas les caractères tout d'une pièce.

x

L'homme a la curiosité inquiète des choses qu'on lui cache.

x

Quand on est atteint d'une maladie incurable ou mortelle, il vaut mieux n'avoir pas étudié la médecine.

x

Chaque pays a ses esprits malades, comme chaque nature de terrain a ses mauvaises herbes.

x

La réflexion n'est pas une hirondelle, elle se fixe sur un sujet, et la pensée ne se repose que dans l'ordre.

x

On demande ordinairement des conseils pour savoir s'ils sont conformes à notre manière de voir, auquel cas on les suit.

x

Il y a des dames en toilette qui sont comme un champ de bataille où les couleurs les plus violentes se livrent des combats acharnés.

x

Il y a des gens qui arrivent vite sans aller loin, d'autres qui vont loin sans aller haut; ils entrent dans le Temple de la Fortune, ils ne montent pas au Capitole.

x

Dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, la réaction est égale à l'action. C'est en vertu de cette loi que les auteurs comiques sont enclins à la mélancolie, et que les auteurs tragiques n'ont pas l'humour morose.

x

Rien ne va tout seul; dans les affaires de ce monde, il y a toujours une chose imprévue, un grain de sable sous la roue, un peu de fatalité, qui dérango les calculs et les combinaisons de la prudence humaine.

UN PHILOSOPHE

PLUS CHIC QU'AU PARC SOHMER.

Bidou et Pitou, stationnant au coin de la rue St-Jacques et de la Côte St-Lambert, écoutent attentivement une fanfare allemande qui remplit l'air de ses accords... discordants. Tout à coup, Bidou, qui vient d'apercevoir le joueur de trombone, s'écrie tout excité:

—Eh! Pitou, regarde-moi donc ce gas là!

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Tiens, regarde vite, il le fait encore!

—Fait quoi?

—Il enfonce la moitié de son instrument dans sa gorge et le retire ensuite. Il fait ça tout le temps. Ma parole, c'est pire que l'aveleur de sabres du Parc Sohmer.

IL EN A EU ASSEZ

Durant un voyage en chemin de fer, un jeune fat n'avait cessé d'importuner les autres passagers par toutes sortes de remarques intempestives. A un moment donné, le convoi passe devant un asile d'aliénés, et le jeune fat de s'écrier:

—Ce qu'il est gentil! cet asile, vu du convoi!

Un vieux monsieur qui lisait le SAMEDI dans un coin du wagon, grommela assez fort pour être entendu des autres passagers:

—Il est probable que vous irez constater, un jour, combien est gentil le convoi, vu de l'asile.

UNE TACHE DIFFICILE

—Je désire avoir justice, dit un citoyen en entrant, l'autre jour, dans le bureau du surintendant des tramways. Hier, comme ma femme montait dans l'un de vos chars, le conducteur a marché sur sa robe et l'a déchirée.

—Monsieur, répondit tranquillement le surintendant, nous ne pouvons être tenus responsables de cet accident. Qu'attendez-vous de nous? Que nous achetions une nouvelle toilette pour votre femme?

—Oh! non, dit le citoyen.

Et prenant dans sa poche un petit morceau d'étoffe, il continua:

—Je voudrais tout simplement que vous m'aidiez à en trouver de la semblable.

MAUVAISE RECOMMANDATION

Eugène.—Veux-tu me présenter ta sœur, mon cher?

Albert.—Inutile. Je ne crois pas qu'elle veuille te connaître.

Eugène (indigné).—Pourquoi pas?

Albert.—Parce qu'elle t'a vu en ma compagnie.

UN HOMME CHARITABLE

Le commis.—Je suis à votre emploi depuis cinq ans, et je reçois encore le même salaire qu'au commencement.

Le patron.—Mon ami, j'ai eu plusieurs fois l'intention de diminuer votre salaire ou de vous renvoyer, mais chaque fois j'ai pensé à votre femme et à vos petits enfants. Voilà pourquoi vous êtes encore à mon emploi. Vous voyez que je vous veux du bien, après tout.

ELLE EN AVAIT SUFFISAMMENT



Lui (à la petite sœur de sa fiancée).—Marguerite, serais-tu bien contente de m'avoir pour ton frère? Marguerite (vivement).—Ah bien, je ne pense pas; j'en ai déjà sept, des frères.

ERREUR DE CLASSIFICATION



I
Le savant.—Ah ! voilà ma chance ! La tempête d'hier soir a transporté sur le rivage des coquillages de valeur. Celui-ci, je crois, est de la famille des mollusques...



II
Mais, un instant plus tard, il a constaté que sa trouvaille était de la famille des carnivores.

joyeusement vulgair et qui mit la gaieté au cœur des faubourgs, un air suranné, banal : d'où vient que sa ritournelle m'allait à l'âme et me faisait pleurer comme une ballade romantique ? Je la savourai lentement et je ne lançai pas un sou par la fenêtre de peur de me déranger et de m'apercevoir que l'instrument ne chantait pas seul.

STÉPHANE MALLARMÉ.

EN RÉGLE

Le chef de bureau.—Encore en retard, Camardin. Il est main-

tenant neuf heures et demie. Quelles excuses avez-vous à me donner ? Avez-vous dormi tout ce temps-là ?

Camardin.—Oui, je suis peiné de le dire, mais je n'ai rêvé à rien autre chose qu'aux affaires du bureau.

PAS DE SI TOT

Elle.—Croyez-vous qu'on parvienne jamais à découvrir le pôle Nord ?

Lui.—Non, tant qu'on payera pour aller entendre des hommes dire quels moyens ils ont pris pour ne pas le trouver.

AVAIT-ELLE COMPRIS

Madame.—Bridgitte, je vous ai déjà dit cinq fois de faire des muffins pour le déjeuner ! N'avez-vous donc pas de cervelle ?

Bridgitte.—Non, madame. Il n'y en avait pas chez le boucher.

IL Y A DES GASCONS PARTOUT

Au début des difficultés hispano-américaines, un officier espagnol, entièrement convaincu que les Etats-Unis en s'attaquant à l'Espagne, agissaient avec témérité, disait à un vieux yankee :

—Que feriez-vous si 25,000 soldats espagnols envahissaient New-York ?

—Ce que nous ferions ? répondit le vieux loustic, eh ! bien, nous les ferions arrêter par la police.

PAS DE PIQUE



Mme O'Flaherty (avec un sourire de dédain).—Je ne fréquente personne dans ce village. Il faut que je tienne mon rang : mes ancêtres sont nés sur les marches d'un trône, c'était des rois.
Mlle Bouledeneige.—Moi, j'y vais un de mieux ! Li miens étaient des as.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDVIII

UN REMORDS

Un jour, j'étais couché sur mon lit de repos,
Je lisais au hasard, et jetant à l'ouvrage,
J'aurais pu, comme Hamlet, dire : " Des mots ! des mots !"
L'enfant vint : sur le mien il posa son visage.

Il voulut, c'était la gentillesse de l'âge,
Faire semblant de lire, et moi d'un dur propos,
Je rudoyai l'enfant, et lui tournant le dos,
De l'éloigner de moi j'eus le triste courage.

Pauvre enfant que m'a pris le destin inconnu,
Cet amer souvenir m'est, depuis, revenu :
Je vois ta grosse larme et ta petite moue.

Et j'éprouve un remords : Comme je donnerais
Mon futile savoir, tous mes livres après,
Pour sentir de nouveau ton souffle sur ma joue !

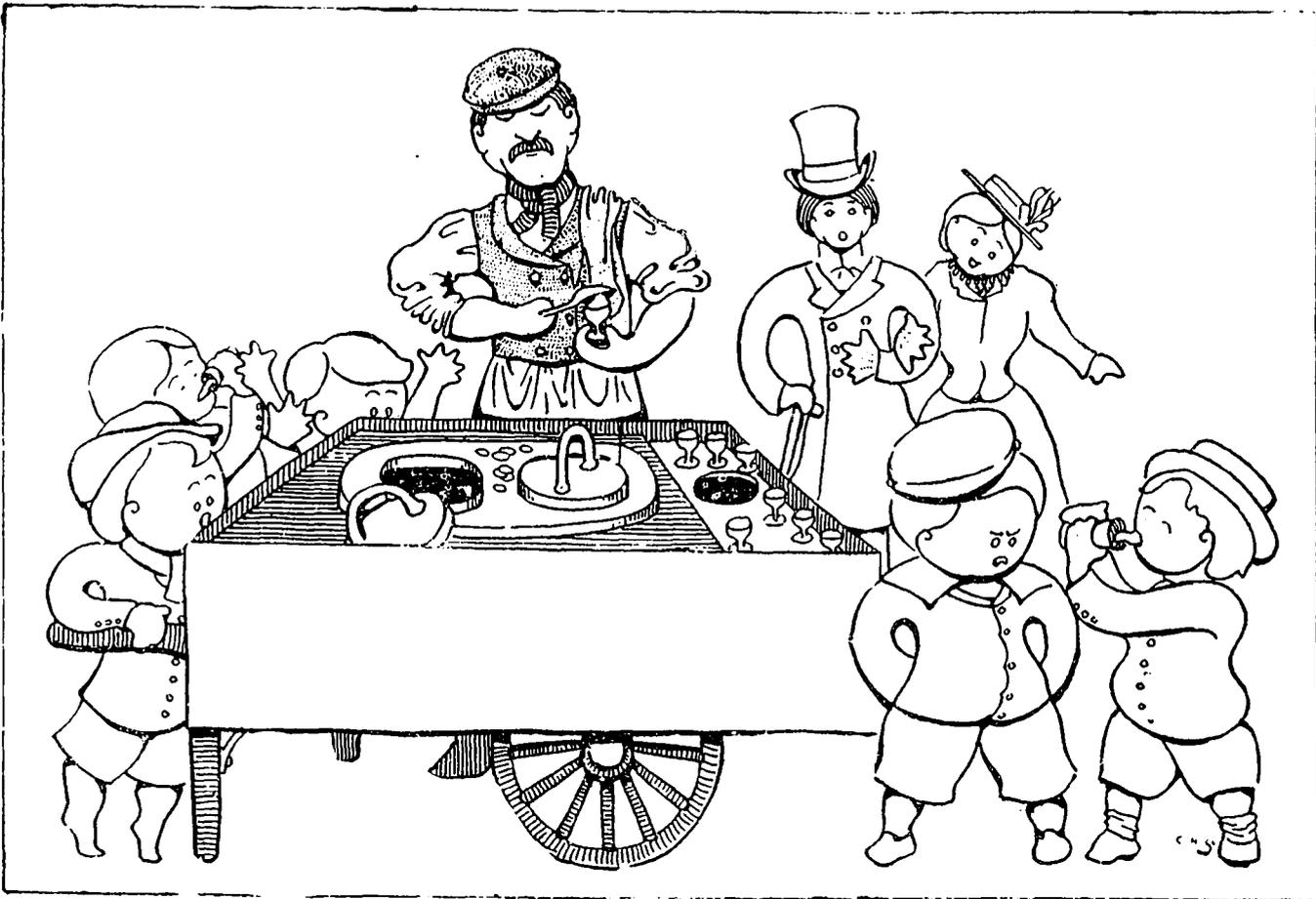
HIPPOLYTE LUCAS.

PLAINTÉ D'AUTOMNE

Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile — laquelle, Orion, Altair, et toi, verte Vénus ? — j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat. Par seul, j'entends sans un être matériel, et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. Je puis donc dire que j'ai passé de longues journées seul avec mon chat et seul, avec un des derniers auteurs de la décadence latine ; car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait en ce mot : chute. Ainsi, dans l'année, ma saison favorite, ce sont les derniers jours alanguis de l'été qui précèdent immédiatement l'automne, et dans la journée l'heure où je me promène est quand le soleil se repose avant de s'évanouir, avec des rayons de cuivre jaune sur les murs gris et de cuivre rouge sur les carreaux. De même la littérature à laquelle mon esprit demande la volupté sera la poésie agonisante des derniers moments de Rome, tant, cependant, qu'elle ne respire aucunement l'approche rajeunissante des barbares et ne bégai point le latin enfantin des premières proses chrétiennes.

Je lisais donc un de ces chers poèmes (dont les plaques de fard ont plus de charme sur moi que l'incarnat de la jeunesse) et plongeais une main dans la fourrure du pur animal, quand un orgue de Barbarie chanta languissamment et mélancoliquement sous ma fenêtre. Il jouait dans la grande allée des peupliers dont les feuilles me paraissent mornes même au printemps, depuis que Maria a passé là, avec des cierges, une dernière fois. L'instrument des tristesses, oui, vraiment ; le piano scintille, le violon ouvre à l'âme déchirée la lumière, mais l'orgue de Barbarie, dans le crépuscule du souvenir, m'a fait désespérément rêver. Maintenant qu'il murmurait un air

LE PREMIER OCTOBRE A MONTRÉAL



Ce que le dessinateur spécial du SAMEDI a vu samedi dans la rue Saint-Laurent.

LE VENT

Mon souffle a passé sur les hauts donjons
Et ride le front docile des joncs.
Il a carossé la coupole altière
Et fait grincer l'huile de l'humble chaumière;
Brisé les vieux troncs et les frais bourgeons.

Mon souffle a bercé le nid des mélanges,
Et les rêves blancs des tout petits anges,
Mon souffle a bercé le nid des corbeaux,
Et la glace éternelle des tombeaux,
Et ma voix est faite de ces mélanges...

Ma voix porte en l'infini de l'Espace,
Le futile écho de tout ce qui passe.
Elle jette aux cieux le sable montant
De nos destins, le disperse et l'efface.
Or, le Sage dit en marquant sa trace :
Autant en emporte le vent !...

LUCIEN CHAZE.

COQ-HARDI

On était aux plus mauvais jours de la Révolution. Les troubles qui éclataient à l'intérieur de la France rendaient plus redoutables encore pour notre pays les nations de l'Europe dont les armées coalisées tentaient de forcer nos frontières et d'envahir le territoire.

L'armée autrichienne menaçait le nord-est. Commandée par le célèbre général Clerfayt, elle occupait la rive gauche du Rhin et était en possession des forteresses belges de Düren, Juliers et Linnich.

Le général français Jourdan fut envoyé à sa rencontre et tomba sur les avant-postes ennemis le 1er octobre 1794.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans la grange où le commandant en chef avait placé son quartier général, ses officiers, courbés sur les cartes, examinèrent, à la lueur des torches, les positions qu'ils devaient occuper dès le lever du soleil.

Le plan de la bataille fut rapidement conçu.

Quand tout fut prévu, combiné, arrêté, les officiers se retirèrent sous leurs tentes pour prendre un repos de quelques heures avant le combat. Les feux s'éteignirent partout et le silence tomba—ce silence effrayant qui précède les batailles—envahissant la plaine où seules veillaient les sentinelles.

* * *

Au point du jour, les régiments s'ébranlèrent.

Les colonnes d'infanterie se déroulèrent d'abord le long de la rivière, derrière des saules gris et des ormeaux, tremblants sous l'âpre vent de ce matin d'automne. Leurs pas pesants soulevaient la poussière des routes.

En tête marchaient les tambours, des hommes vigoureux et bronzés, avec de grandes flammes dans leurs yeux.

Parmi eux, tout petit, pâle et mince, s'avancait au premier rang un garçonnet de quatorze ans au plus.

Très crâne sous le bonnet rouge rejeté sur l'oreille, il jouait fièrement la marche joyeuse sur la peau tendue de son instrument.

C'était un fils de soldat dont la mère était morte au dernier printemps. Tout seul et perdu dans un village des Cévennes, il avait voulu revoir

son père, canonnier à l'armée du Nord. Alors, pour ne plus repartir, il avait supplié qu'on le gardât, lui aussi, promettant de tenir peu de place et de montrer beaucoup de courage.

Le régiment l'avait adopté. Il était bientôt devenu élève-tambour, et dans les bivouacs, le soir, on ne parlait que du petit tapin.

A la bataille de l'Ourthe, il avait reçu le baptême du feu, héroïque devant les balles et les boulets.

A cause de son bonnet, rouge comme une crête, et de son audace, les soldats du régiment l'avaient surnommé *Coq-Hardi*.

Or, ce matin-là, tout en marchant, sans cesser de battre sa caisse, l'enfant se faisait expliquer le mouvement des troupes, s'embrouillant un peu dans les explications que lui donnait le tambour-major, un géant qui fai-

sait tourner entre ses doigts une immense canne à pomme d'or.

Voilà que, sur le flanc des colonnes d'infanterie, soudain, se déployèrent comme un éventail les escadrons énormes des cavaliers. Les crinières noires des casques flottaient, les cuirasses et les casques brillaient sous le soleil levant.

Puis au galop, disparurent le long des collines voisines les caissons sonores d'artillerie et les canons qui tournèrent vers l'horizon leurs gueules sombres.

Tout à coup, le drapeau parut sous le ciel bleu. Sur les shakos, les casques, les bonnets, dans le triomphe des fusils et des sabres, l'étendard aux trois couleurs flotta au soleil et, devant lui, les troupes défilèrent.

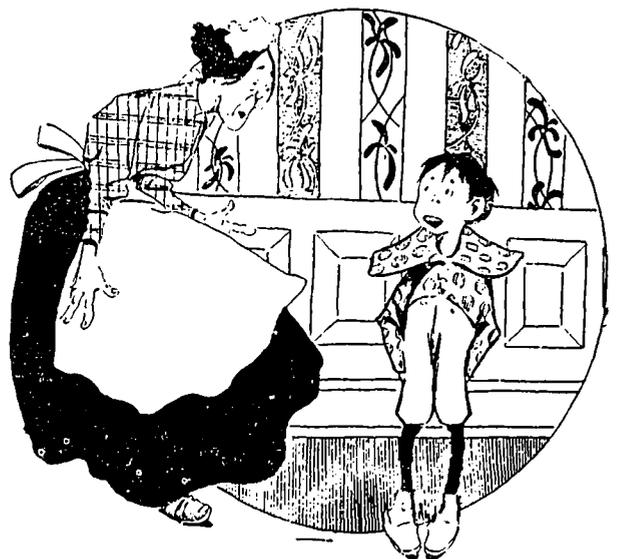
Les soldats muets baissèrent la tête comme si quelqu'un de très grand et de très noble était venu à passer.

Le petit tapin ouvrait de grands yeux. Il regardait cette fouie respectueuse inclinée au passage du drapeau. Il savait que c'était là l'image de la patrie, de cette patrie qu'il avait voulu défendre, lui, l'enfant mince et faible, et que défendraient aussi ces hommes vigoureux.

"Tambours !..." cria le sergent-major... Coq-Hardi baissa les yeux, attentif au commandement, ses baguettes noires prêtes à frapper.

"Tambours ! battez... Au drapeau !..."

A QUOI BON ?



Briquette (en colère).—Tu ne veux donc pas grandir et devenir un homme, que tu es si méchant que ça ?

Tommy.—Hi... A quoi ça me servira ? Tous les autres garçons vont grandir en même temps que moi, et j'aurai autant de misère de les battre que maintenant. Hi... hi...

PHILOSOPHIE CONJUGALE



M. Vieuxbouc.—On a bien raison de dire qu'il n'y a pas de pire fou qu'un vieux fou !
 Mme Vieuxbouc (vingt ans).—Ah ! que je suis peinée d'avoir amené vos cheveux blancs jusqu'au pied des autels.

Plan ! Plan ! Rran Plan ! Les baguettes s'abattirent. Un grand bruit s'éleva, pareil à celui que produisent les vagues de la mer.

Des voix crièrent des commandements. Les bataillons s'ébranlèrent, exécutèrent les mouvements ordonnés et le drapeau passa dans la lumière...

* * *

Le soir tombait. On s'était battu toute la journée avec acharnement. Les officiers attendaient des ordres qui n'arrivaient pas et les hommes mouraient sur leurs positions.

La grosse voix du canon grondait toujours sur les collines et les boulets passaient dans un grand vent d'épouvante. Les fusils crachaient la mort de toutes parts. Sous le feu plongeant des canons, des compagnies d'infanterie fuyaient derrière la rivière, essayant de se reformer. D'autres plus nombreuses, jonchaient de morts, de mourants et de blessés ce plateau d'Aldenhoven, si frais et si riant le matin avec ses saules et ses ormes, que les obus déchiquetaient maintenant.

Coq-Hardi se tenait sur un caisson renversé auprès d'une poignée d'hommes massés autour du drapeau du régiment. Ses longs cheveux blancs se collaient sur son visage baigné de sueur et noirci de poudre. Quelques larmes roulaient dans ses yeux qu'il s'efforçait de cacher, de crainte qu'on ne l'accusât d'avoir peur. Peur ? lui... Jamais ! Seulement une balle l'avait blessé au poignet gauche et le pauvre enfant souffrait bien. De sa main droite, cependant, il battait toujours le rappel sur son petit tambour. Cela faisait plaisir aux quelques vieux soldats qui restaient encore à défendre l'étendard, d'entendre ce roulement précipité.

C'était comme une voix qui leur donnait à tous l'exemple de cet enfant ne reculant pas d'une semelle et voulant mourir face à l'ennemi.

Des rafales de mitraille labouraient maintenant les pentes où cinq hommes, cherchant à s'assurer la retraite, luttèrent encore autour de l'enseigne.

—Hé ! petit... sauve-toi !... cria l'officier à Coq-Hardi. Il ajouta plus bas et comme s'il avait eu honte :
 "Si tu le peux !"

Coq-Hardi ne répondit pas, le regarda de ses grands yeux bleus furouchés et continua à battre sa caisse furieusement.

Un éclat de mitraille brisa la pipe d'un grenadier, une pipe de terre très vieille que son propriétaire avait fixée à la boutonnière de son habit.

—Diable, dit-il, mauvais présage ! Et il se mit à rire en déchargeant son fusil.

La place n'était plus tenable ; les derniers survivants tombèrent les uns après les autres.

Protégé par son caisson, Coq-Hardi ne reçut aucune blessure nouvelle, mais, autour de lui, c'était une pluie de fer.

Une volée de mitraille s'abattit encore. Le drapeau se renversa. Grièvement blessé, l'enseigne, sentant venir la mort, se releva sur les genoux, déchira de sa hamppe la soie du pavillon, et pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi, voulut la cacher dans son habit.

Alors le petit tambour s'avança vers lui.

—Non ! dit-il. Donnez-le-moi, mon "officier." Ils ne pensent pas à venir le prendre là !

Il montrait son cœur.

—Je jure, continua-t-il, de ne me le laisser prendre que mort !

L'officier hésita quelques secondes. Puis il eut un geste d'adhésion et, sentant faiblir ses forces, il tendit l'étoile sacrée à l'enfant.

—Va ! dit-il, rejoins l'armée... par là... et sauve-le !

Il montrait la direction probable du gros des troupes françaises rassemblées près de Düren, vers l'Occident. Il était temps.

Les trompettes ennemies sonnèrent l'ordre de cesser le feu. Les Autrichiens prenaient possession du plateau.

Coq-Hardi avait caché dans sa poitrine la précieuse étoile, et, saisissant sa caisse, la maintenant contre lui de son bras blessé, il reprit sa baguette et battit... la charge !

Alors il se passa une chose inoubliable. Le général Clerfayt aperçut cet enfant, ce petit tambour français qui, les yeux fièrement levés, s'avançait vers lui.

Respectueux pour ce héros de quatorze ans, il donna l'ordre de ne pas l'inquiéter.

Une curiosité bouscula les rangs des Autrichiens qui se pressèrent pour voir passer devant eux, sans faiblir, sans retourner la tête, l'intrépide enfant qui traversa le plateau pour retourner au camp français.

Alors, émus plus qu'ils n'eussent voulu le paraître, les officiers autrichiens saluèrent de l'épée ce survivant du formidable régiment des Ardennes qui se retirait, battant toujours la charge et portant sur sa poitrine le drapeau sauvé.

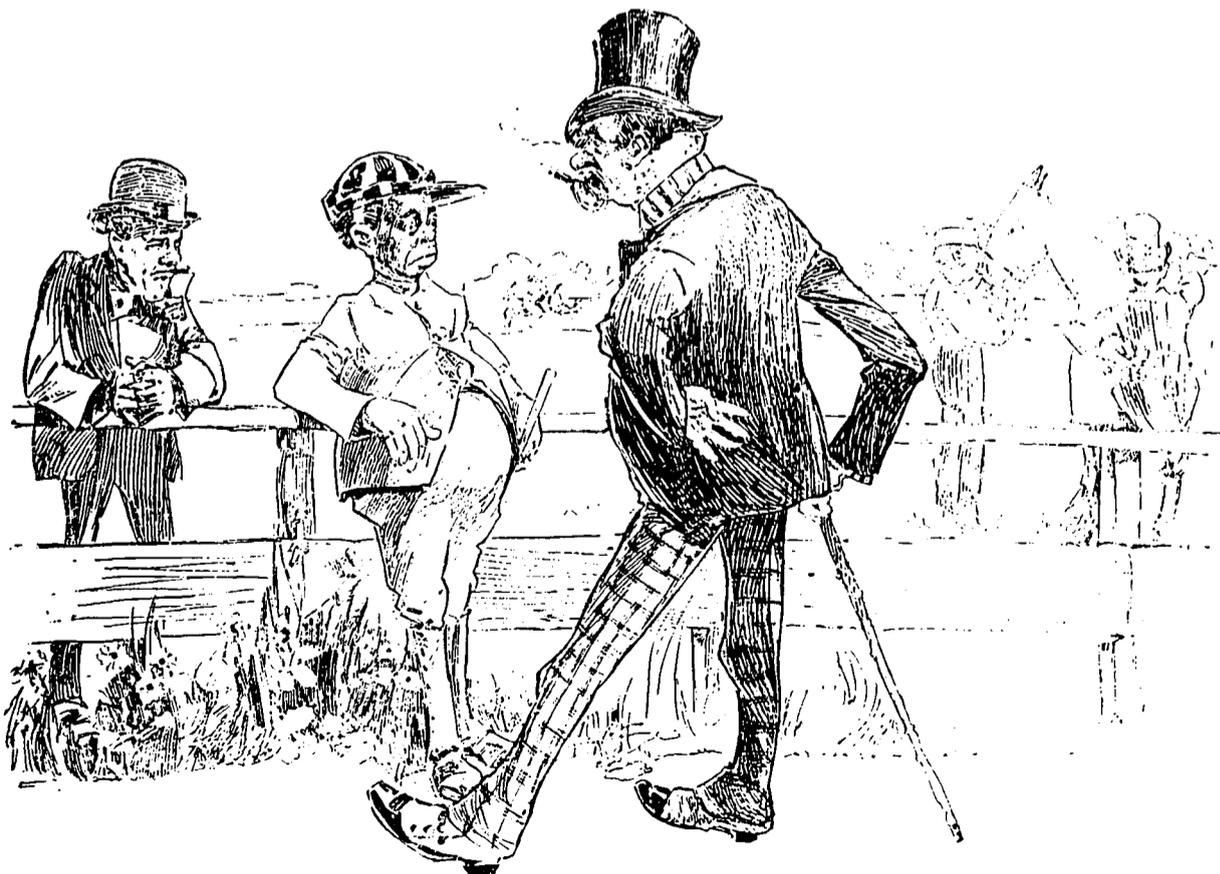
Et longtemps encore, quand l'ennemi eut pris ses positions de campement, il entendit battre la charge au loin, dans la nuit.

C'était Coq-Hardi qui chantait sa chanson de guerre.

PIERRE VIERGE.

Le hasard est l'incognito de la Providence.—MME SWETCHINE.

AU CHAMP DE COURSES



M. Turfman.—Pourquoi ne voulez-vous pas monter "Maspie" ?

Le jockey (nouvellement marié).—Ce matin, li ai mangé du pain qu'a fabriqué ma femme et je dépasse le poids réglementaire.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE MONUMENT DE MILLET, A GRÉVILLE.

Une statue vient d'être élevée à la mémoire de Jean François Millet, le célèbre auteur de "l'Angelus", à Gréville, petit village de Normandie, où naquit le peintre.

Cet hommage rendu à l'incomparable artiste des humbles, à celui qui, de son vivant, ne connut que les pires misères et dont on se dispute, aujourd'hui, à coup de millions, les toiles qu'il vendit pour un morceau de pain, nous fait remonter, dans l'existence de Millet, à ses premières années mêmes.

Ces années où, quoique simple garçon de ferme, il s'essayait déjà, par le crayon, sans modèles et sans maîtres, à la représentation des choses de son entourage, Millet les passa dans ce coin perdu de la terre normande dont il avait pris toute la rusticité, la spirituelle bonhomie, la simplicité qu'il conserva toute sa vie, si obscure, si misérable même.

A Cherbourg il existait un vieux peintre, Mouchol, qui, surpris un jour à l'aspect des dessins du jeune paysan et enthousiasmé devant tout ce qu'ils renfermaient de vérité, dit brutalement à son père : — Bien sûr que vous serez damné pour avoir gardé si longtemps près de vous ce fils qui a toute l'étoffe d'un grand peintre.

Chacun connaît la gloire — posthume, hélas — qu'ont valu à Millet ses chefs-d'œuvre si longtemps méconnus et qu'il payât par toute une vie de misère noire presque entièrement passée à Barbizon, village situé près de la forêt de Fontainebleau, laquelle était le véritable atelier de celui qui ne connut qu'un maître et qu'un modèle, la nature, qu'il a représen-

tée, prise sur le vif, dans tant de toiles immortelles que se disputent les musées de tous les pays.

Le cadre de "l'Angelus", ce fut un champ de pommes de terre situé en bordure de la route de Chailley-en-Bière.

Ce fut Adèle Moshner, femme Marier, qui eut l'honneur d'inspirer les pinceaux du maître quand il peignit ce chef-d'œuvre ; elle vit encore, à Barbizon, dans une maison voisine de celle qu'habitait Millet.

L'homme debout auprès d'elle, sur la toile inspirée, ce fut un paysan nommé Mignot, mort il y a quelques années.

C'était donc véritablement le peintre des humbles celui qui, de par son génie, transmet à la postérité les traits de ces obscurs modèles tout étonnés de se retrouver, après avoir été couverts d'or, du moins en effigie, dans les palais luxueux des millionnaires d'Europe et d'Amérique !

Cherbourg, à trois lieues duquel se trouve Gréville, lieu de naissance de François Millet, possédait déjà un buste de l'illustre peintre dû au ciseau du sculpteur Chapu.

Le monument érigé à Gréville et dont nous donnons ci-contre l'aspect, est l'œuvre, absolument hors de pair, de Marcel Jacques. Il est là, le pauvre et cher artiste, dans toute la simplicité de sa pose et de son costume qui était celui des paysans au milieu desquels il vivait.

Vêtu du gilet de laine à grosses côtes et du paletot rapé qui était sa robe de chambre, chaussé de sabots, il repose sur un fragment de roc semblable à ceux dont est parsemée la forêt, sa chère forêt, dont chacun des arbres l'abritait, dont tous les rochers lui servirent de siège, dont chaque point de vue, à toutes les heures du jour, fut étudié par lui et forme une des pages de l'œuvre immense qu'il nous a légués.

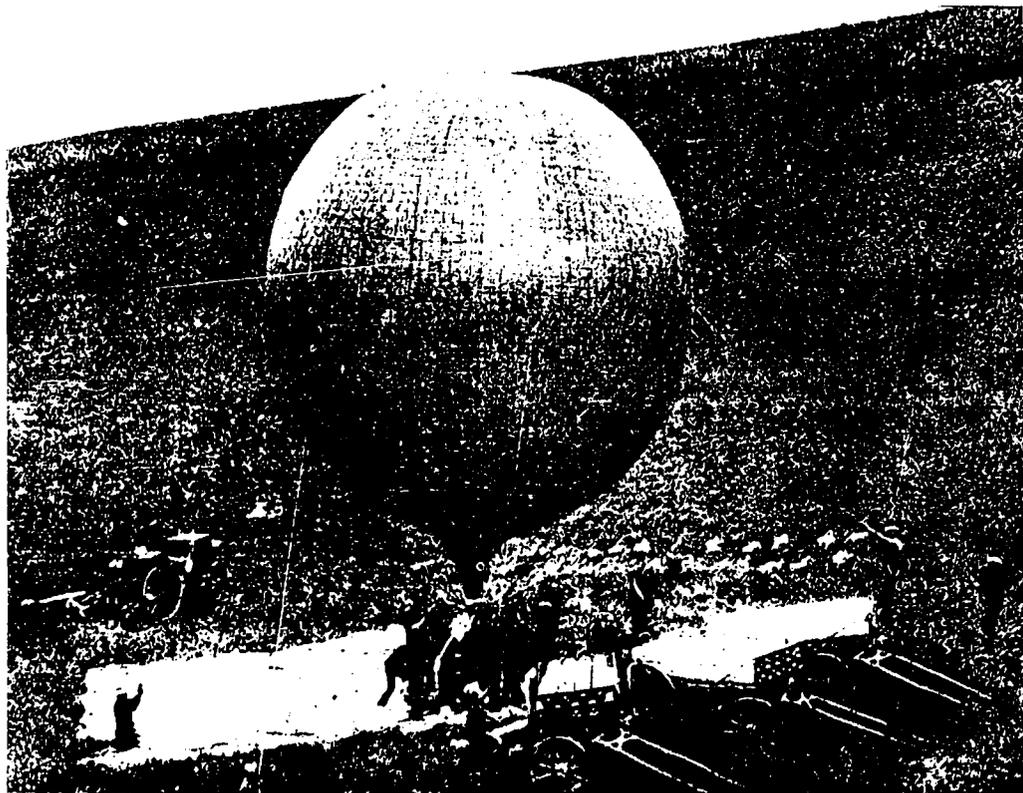
* * *

L'emploi des ballons, dans les manœuvres militaires de toutes les nations d'Europe, d'Amérique et même d'Asie, se généralise de plus en plus et nulle armée qui se respecte n'est démunie de l'élégant globe de soie à l'aide duquel un observateur peut, si facilement, être renseigné sur tous les mouvements de l'ennemi.

L'emploi des ballons pour le service des armées remonte à plus de cent ans. A la France qui les inventa appartenait l'honneur de les faire figurer, la première, sur les champs de bataille, et le ballon de Coutelle, qui aidait au gain de la bataille de Fleurus, en 1792, est demeuré légendaire.

Le matériel a peu progressé depuis cette époque, si ce n'est qu'à l'incommode obligation qu'avait les aérostatiers de la première République, de traîner tout gonflé, malgré vent et tempêtes, leur ballon d'observations, a succédé le transport plus facile sur charriots du ballon et de ses accessoires, du treuil à vapeur remplaçant la main humaine, de l'appareil producteur du gaz permettant, en quelques heures, d'en opérer le gonflement.

C'est ce mode de gonflement qui offre le plus de divergence dans les différentes armées où le ballon de guerre est employé. En France où l'on



LES BALLONS DANS LES MANŒUVRES ANGLAISES.

créât le premier matériel des ballons militaires ; en Russie, en Italie, en Espagne, en Grèce, en Roumanie, en Chine et au Japon, où ce matériel fut installé par des ingénieurs-aéronautes français, il se compose d'un charriot portant le matériel soulevé : ballon, filet, nacelle et câbles. D'un second charriot ou figure la machine à vapeur et le treuil qui doit servir à élever ou ramener le ballon. D'un troisième enfin sur lequel est supporté un appareil de production automatique de l'hydrogène d'une puissance d'environ 200 mètres cubes à l'heure, ce qui permet, la capacité des ballons militaires étant d'environ 50 mètres, d'en effectuer le gonflement en 2 heures et demie.

Dans l'armée anglaise on a préféré l'emploi de cylindres d'acier assez facilement transportables à bras d'homme et remplis de gaz hydrogène sous pression ; chacun de ces cylindres ne contenant au plus que 1 mètres cubes et le poids de l'enveloppe d'acier étant considérable, on voit qu'il faut de 125 à 150 de ces cylindres pour opérer le gonflement d'un aérostat de 500 mètres cubes soit, à raison de 10 cylindres par voiture, le chargement de 15 voitures.

La préférence accordée aux cylindres dans l'armée anglaise, en partie justifiée quand il s'agit du transport dans les déserts d'Égypte, ne semble pas avoir sa raison d'être dans les conditions ordinaires où opèrent les armées.

Une voiture contenant l'acide sulfurique et la limaille de fer, un ruisseau le long de la route, et l'atelier du système français se trouve établi. Soit quatre voitures en tout pour le train réglementaire d'un ballon de guerre, six à huit y compris les réserves pour 5 à 6 gonflements. Dans les mêmes conditions il faudrait 92 voitures à un parc aérostatique anglais.

Notre gravure représente un ballon militaire anglais, complètement gonflé et prêt à s'élancer dans les airs ; les aérostatiers procèdent à l'attachage de la nacelle ; les cordes de retenues sont sur le point d'être abandonnées au commandement du " lâchez tout " et l'on voit les charriots contenant quelques uns des cylindres à gaz hydrogène.

Inutile d'insister sur l'importance du rôle joué par les ballons dans les guerres modernes au point de vue spécial de la découverte, à distance, de tous les mouvements accomplis par l'ennemi.

Les Américains eux-mêmes ont reconnu l'utilité des aérostats et, s'ils ne s'en sont que peu servi, le temps faisant défaut pour l'improvisation d'un service aérostatique, nul doute que l'organisation d'un pareil service n'entre dans les prévisions futures, lors de la réorganisation de leur armée.

* * *

Le Palais de Blenheim, qu'habitent le duc et la duchesse de Marlborough, est bien le type de ces magnifiques châteaux, fiefs des grands seigneurs anglais, et dont la richesse d'architecture le dispute au superbe cadre dans lequel ils sont sertis : parcs immenses, jardins français et anglais, eaux vives et jaillissantes. Blenheim, malgré quelques maladroitesses restaurations constitue une superbe résidence dont le fier profil se détache sur

le vert sombre des bois qui l'entourent ; les jardins en sont merveilleux et l'ensemble constitue un séjour enchanté, bien digne de l'immense fortune que possède son propriétaire.

On sait que la duchesse de Marlborough est américaine et portait, comme nom de jeune fille, celui de Vanderbilt, illustré par toute une lignée de milliardaires.

Le mariage de la richissime héritière et du descendant des Churchills et des Marlborough, a été l'alliance, par excellence de la noblesse du nom et de celle de l'or.

Notre gravure représente, vu du côté des jardins, l'aspect vraiment princier de la résidence de Blenheim, le " home " favori des Churchills.

LOUIS PERRON.

UN VRAI SOURD

Un brave défenseur de Sa Majesté Britannique en garnison à Blankshino Buffs, dans les Indes, fut pris un jour d'un violent désir de retourner dans sa patrie. Après avoir longtemps réfléchi, il en vint à la conclusion que le meilleur moyen d'atteindre son but était de feindre une maladie quelconque. Un beau matin il vint trouver le chirurgien et lui déclara qu'il était sourd à ne pas entendre une décharge d'artillerie. Il fut envoyé à l'hôpital en attendant qu'on décide de son sort. Le chirurgien qui entretenait quelque doute sur les intentions du militaire, résolut de tenter une épreuve.

Un jour pendant que le prétendu sourd était engagé dans une discussion avec un compagnon, le chirurgien vint, sans bruit, se placer en arrière de lui, et déchargea son revolver au-dessus de la tête de son patient. Mais celui-ci avait saisi le mouvement de l'officier, grâce à une glace qui se trouvait en face de lui, et le bruit de la détonation ne le fit pas broncher. Il dit tout simplement à son compagnon, quand il aperçut le petit flocon de fumée blanche flottant au-dessus de sa tête :

— Serre donc ta pipe, imbécile ! Le chirurgien va venir dans quelques minutes.

Un mois plus tard il revoyait le clocher de son village, et recevait une pension du gouvernement.

ELLE NE FAISAIT PAS EXCEPTION A LA RÈGLE

Le chirurgien (comme il pansait la joue de son client et posait un cataplasme sur l'œil endommagé).—Comment cela est-il arrivé ?

Le patient.—J'ai été atteint par une pierre.

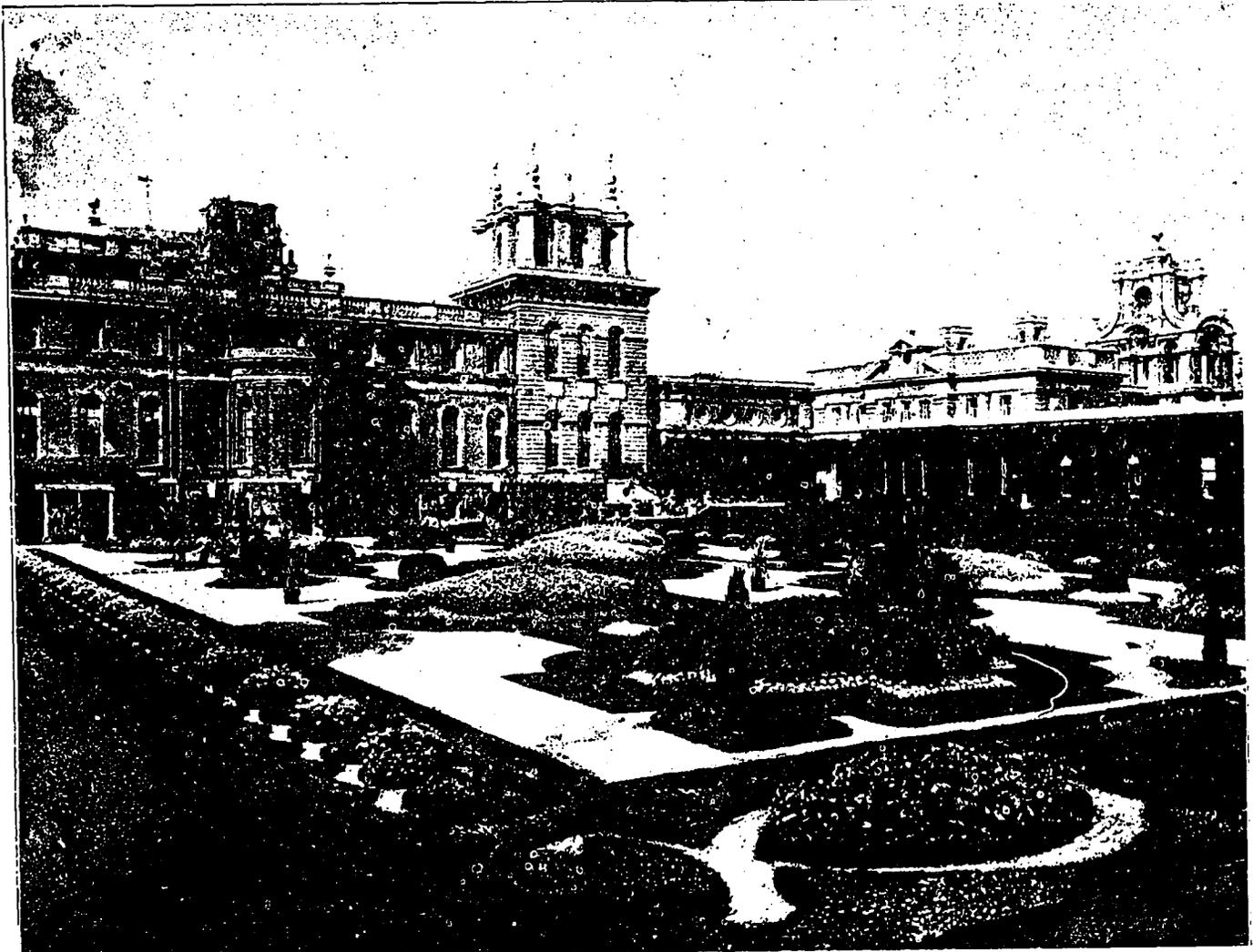
Le chirurgien.—Qui l'a envoyée ?

Le patient (n'osant répondre).—C'est ma... ma femme.

Le chirurgien.—Hum ! C'est la première fois, à ma connaissance, qu'une femme ait atteint le but qu'elle visait.

Le patient.—Ce n'est pas moi qu'elle visait, c'était les poules de notre voisin, mais, j'étais derrière elle.

Qui sait bien donner sait quand et à qui il faut refuser.—CLARISSE.



LE CHATEAU DE BLENHEIM, RÉSIDENCE DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH.

AMÉNITÉS CONJUGALES



Elle.—Pauvre M. X..., on dirait vraiment qu'il est fatigué de la vie !

Lui.—Oh non. Il est simplement fatigué de sa femme.

SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un autanme jonché de taches de rousseur,
Et vers le ciel errant de ton œil angélique,
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'azar !—
— Vers l'azar attendri d'octobre pâle et pur
Qui miro aux grands bassins sa langueur infinie,
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillou,
Se trainer le soleil jaune d'un long rayon.

STÉPHANE MALLARMÉ.

CHOSSES ELECTORALES

Il vient d'en arriver une bonne, ou plutôt une bien mauvaise à cet excellent Tournauvent, un de mes bons amis, ex-épiciier en gros de profession, mais en ce moment candidat à la députation où il a déjà fait sa marque, dans le temps, comme député soliveau.

Or, ce bon Tournauvent, qui s'est acquis sur les bénéfices malhonnêtes opérés jadis par lui sur les mélasses et les cafés falsifiés à la brique réfractaire, un joli château en Touraine, a commencé ses visites de propagande.

Il rencontre ses futurs électeurs et cause paternellement avec chacun, s'informant de leurs affaires, de la santé de leur famille et de leur basse-cour, faisant de la popularité, peu efficace, hélas, avec ces rustres nés malins.

La semaine dernière, sur la route de Simplenville, laquelle conduit à son castel de la Jobardière, Tournauvent rencontre le père Communsinge et le dialogue suivant s'engage :

— Eh bien, mon vieux père, comment va ?

— Euh !... euh !... M'sieu l'député.

— Plus député, vieux père, mais votre ami comme devant. Touchez-là, moi j'aime les mains calleuses... les nobles mains revêtues des cicatrices du travail...

— Euh !... M'sieu l'député !

— Plus député, père Communsinge, mais bon propriétaire comme vous. Et la famille ?

En causant ainsi les deux interlocuteurs sont arrivés à la ferme et deux affreux mioches, sales et déguenillés se précipitent vers eux.

— La famille... la v'là, m'sieu l'député...

— Vous y tenez ! Enfin, qu'importe. Comment s'appelle-t-il ce beau garçon là ?

— Arsène, m'sieu l'député.

— Joli nom. Il a l'air intelligent, le gas. Il faudra en faire quelqu'un. De nos jours avec de l'intelligence un homme arrive à tout. A son âge je ne pensais pas à être député. Et la petite fille, cette admirable petite pomme d'Api?... Comment t'appelles-tu, ma jolie enfant ?

— Génie, m'sieu.

— Eugénie, le nom de ma fille aussi. Veux-tu m'embrasser, Eugénie ?

— V'zêtes trop laid !

— Quelle est donc espiègle. Ah, tu ne veux pas m'embrasser ? Tiens, voilà vingt sous.

La petite saute sur la pièce et s'enfuit se cacher sans dire merci.

— Elle est charmante, cette enfant là. Allons, père Communsinge, on va aller prendre une bouteille, hein ?

Ça n'est pas de refus, mon député.

On boit une bouteille, puis deux.

— Un cigare, hein ?

— J'veux ben, mon député... En v'là un beau gros cigare, ça vaut au moins trois sous.

Tournauvent, avec une grimace :

— Ce sont des havanes de 25 sous, vieux père, de purs havanes. Ah, vous savez sans doute que je me représente aux élections... Une autre bouteille, hein ?...

— Pour lors, à vot' santé, mon député...

— Merci, à la vôtre, mon vieil ami. Vous savez que si je vous ai dit ça, je ne prétends vous influencer en rien. Ah non. Je ne mange pas de ce pain là moi. Toujours j'ai été pour la liber-

té du vote, moi... mais enfin, si vous voulez voter pour moi, je ne vous en empêche pas... J'ajoute même que ce vote émanant d'un homme éclairé comme vous, d'un homme de votre âge et de votre considération, me ferait plaisir et...

— Ben oui... ben oui, m'sieu l'député, mais j'oubliais de vous dire... je ne suis pas électeur dans la commune...

— Espèce de vieil abruti, hurla Tournauvent, furieux, vous ne pouviez pas me dire ça. Me faire perdre deux heures de mon temps, quand les minutes valent de l'or... vieux crétin, vieil idiot...

Et il s'en alla en ronronnant d'indignation.

PARISIEN.

PAUVRE HOMME !



Ce pauvre Freluquet est affligé d'une belle-mère qui raffole de la bicyclette. Il regrettera toute sa vie de l'avoir invitée à faire une promenade en tandem.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 22 OCTOBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XL

La Belle Alsacienne

(Suite)

Ces aventures courantes n'avaient pas assez d'imprévu pour elle. Elle attendait l'arrivée d'un prince charmant ; elle le voulait beau, riche et complètement épris.

Mais le prince rêvé ne se présentait pas, et l'ambitieuse Camille redoutait de voir sa jeunesse et sa beauté se consumer dans le labeur journalier, sans aucun espoir d'avenir.

Après Camille, la plus jolie ouvrière de Mme Verdelet était sans contredit Anna Charvet. Blonde et mignonne, les cheveux frisés, le nez légèrement retroussé, la bouche attirante et le regard frippon, elle avait toutes les grâces de la Parisienne dans la fraîcheur de son printemps.

Les séductions éphémères de ce qu'on est convenu d'appeler la "beauté du diable" éclatent en ces gentils trottins que les messieurs âgés se plaisent, de la terrasse d'un café, à voir passer, leur carton à la main, du pas rapide d'une jeune fille qui fait ses courses sans chercher aventure.

Anna n'était pas moins romanesque que Camille ; mais elle n'avait personne pour la retenir sur le bon chemin. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, avec qui elle demeurait, passait toutes ses soirées au café, d'où il revenait, la plupart du temps, en état d'ivresse.

Anna et Camille habitaient la rue Montparnasse. Elles se rejoignaient, le matin, pour partir à l'atelier, et en partaient, le soir, de compagnie.

Leur conversation roulait sur les feuilletons qu'elles avaient lus. Elles s'indignaient contre le traître de l'histoire passionnante ; elles déploraient les infortunes de l'enfant volé à sa mère et qui, avant de retrouver sa famille éplorée, passe par toutes les misères ; elles croyaient pouvoir déviner le dénouement, et si, arrivées à la fin du récit, elles ne s'étaient pas trompées, elles s'écriaient avec une joie d'enfant : "Hein ! je te l'avais bien dit, ça devait finir comme ça ; ça ne pouvait pas finir autrement !"

Mais à force de s'intéresser à des aventures imaginaires, on fait un retour sur soi-même et on regrette de couler la plate existence des gens rivés au travail quotidien ; on voudrait bien, à son tour, devenir une héroïne, avec sa petite histoire, avec un beau dénouement. Du rêve à la réalité, il n'y a guère que la distance de l'occasion.

Or, l'occasion, ce n'est pas ce qui manque à Paris. Anna la trouva en la personne d'un jeune ouvrier tapissier, Arthur Béliard, attaché à un grand magasin de nouveautés de la rive gauche. Très habile dans son métier, Béliard n'avait pas son pareil pour draper une garniture de croisée dans les salons du noble faubourg. Il se faisait de bonnes journées, était mis comme un seigneur et posait pour l'homme du monde.

Ce n'était pas le prince rêvé par Anna ; mais Arthur avait pour lui une jolie figure de bellâtre, un regard chargé de fausse tendresse et des cheveux noirs admirablement plantés. Anna l'aima tout de suite. Où l'avait-elle connu ? Peu importe ! Il lui avait plu à première vue et elle s'était sentie prise.

Néanmoins, comme elle connaissait le danger, elle tint Arthur à distance pendant deux mois, qui semblèrent interminables à l'entrepreneur tapissier. Il promit le mariage, mais sans en fixer la date. Il prétendit que sa mère, qui exerçait un petit commerce à Denain, voulait le contraindre à épouser une jeune fille dotée de vingt mille francs et pourvue d'espérances, qu'elle s'opposerait à leur union.

— Eh bien ! lui dit Anna, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Quoi donc ? demanda Arthur sur un ton d'effroi.

— Envoyez des sommations respectueuses à votre mère, et je vous accompagnerai à la mairie.

Ainsi mis au pied du mur, Arthur balbutia des objections sans valeur. Puis, sûr de la victoire, il s'éloigna en disant :

— A ma mère, jamais ! Elle me maudirait !

Cette grande phrase, qu'il avait entendue au théâtre Montparnasse, dans un drame démodé, produisit un grand effet sur l'esprit

d'Anna. Et, tout en rentrant chez son père, où elle trouva la maison plus vide et plus triste que jamais, elle se répétait : "C'est pourtant vrai, ce pauvre Arthur ne peut pas s'exposer à être maudit par sa mère !" Elle prit une résolution héroïque.

— Je ne le reverrai jamais ! s'écria-t-elle.

Chaque soir, en revenant de l'atelier, il lui fallait faire le ménage et préparer le dîner. Le père, employé comptable dans une maison de gros, rentrait sur les huit heures, et si, par hasard, il ne trouvait pas la maison en parfait état de propreté et le dîner cuit à point, le couvert mis, il entra dans des fureurs d'alcoolique.

Ce soir-là, Anna perdit tant de minutes à rêver d'Arthur et de la mère d'Arthur qu'elle en oublia son fricot. Tout était brûlé dans la casserole lorsque le père arriva brusquement, suivant son habitude.

— Quelle odeur ! s'écria-t-il ; on est empesté.

Il pénétra de suite dans la cuisine et constata le désastre. Il se fâcha stupidement, accablant la pauvre fille de reproches exagérés, d'insultes qu'elle ne méritait pas.

Habitée à ces scènes, Anna le laissa dire, car elle avait déjà reçu une demi-douzaine de gilles pour s'être permis de répliquer dans des cas semblables.

— Je suis désolée, papa, dit-elle. Aussi c'est moi qui supporterai le dégât. Je vais chercher de la charcuterie et je la payerai sur ma bourse particulière.

Il n'en fallut pas davantage pour calmer l'ivrogne, lequel ne donnait même pas à sa fille de quoi le nourrir selon ses prétentions à la bonne chère.

— Pour ta punition, Nana, dit-il, tu payeras une bouteille de cacheté. Le troquet d'en bas a reçu du beaujolais, je n'te dis que ça ; rien que d'en parler, ça me fait venir l'eau à la bouche. Tu payeras une bouteille, Nana ?

Elle était rouge de honte. Le seul soutien qu'elle eût dans la vie, c'était cet abject ivrogne, qui lui mendiait une bouteille de vin, qui lui absorbait les trois quarts de son misérable gain d'ouvrière, et dépensait ses appointements au café, à jouer et à boire jusqu'à deux heures du matin.

— Oui, papa, répondit-elle.

— Nana, tu es une chouette fille ; tu feras le bonheur de ton mari et tu adouciras les vieux jours de ton père.

Ce n'était pas la première fois, depuis quelque temps, que Charvet tenait à sa fille des propos de cette nature : avait-il donc un parti en vue pour elle ? Pendant le dîner, il se montra plus aimable que d'habitude.

— Je ne devrais boire que du beaujolais, dit-il en vidant la bouteille : ça me pousse à la gaieté, tandis que la bière me disloque l'estomac et me rend l'humeur noire. Il est vrai que j'en bois beaucoup, de bière. Devine, Nana, combien j'ai sillé de bocks, hier soir, de dix heures à deux heures du matin ? Devine voir ?

— Mais, papa, répondit-elle d'une voix mal assurée, tu ne devrais pas me raconter ces choses-là...

Une lueur de colère passa dans les yeux de l'ivrogne. Il ne sentait que trop, au fond de son reste de conscience, combien le reproche était mérité. Anna s'attendait à une explosion de rage ; mais le père se contenta de serrer les poings et de se pincer les lèvres. Il était visible qu'il faisait un effort pour ne pas se laisser dominer par ses nerfs. Le repas était terminé.

— Y a-t-il encore de la goutte ? demanda Charvet.

— Non, papa ; tu as vidé le carafon hier soir et tu m'as dit : "N'en rachète pas avant la semaine prochaine, je bois bien assez comme ça hors de la maison."

— C'est vrai, c'est vrai, on dit ces choses-là quand on les pense, mais on ne les pense pas deux fois de suite.

Il tira péniblement de son gousset une pièce de dix sous, et, la jetant sur la table :

— Va chercher un quart d'eau-de-vie, à deux cinquante ; tu ajouteras la différence ; je n'ai pas de monnaie. Et puis, ce soir, on fuit la poule au bouchon, et ça tombe, les sous ! L'autre jeudi, j'en ai été de mes quatre cinquante. Ce soir, j'espère tout ratisser ; je me sens la main sûre ; gare au bouchon ! Va Nana, la charcuterie a besoin d'être arrosée avec du raide. Et puis, nous avons à causer, et moi je n'aime pas à bavarder sans m'humecter les lèvres.

Et, pendant qu'Anna prenait le carafon dans le buffet, il attaqua, d'une voix enrouée, un refrain qui se terminait ainsi :

Boissonnons, boissonnez,
Et piquons-nous le nez.

De quoi pouvait-il avoir à lui parler ? Anna se le demandait en descendant l'escalier.

— Il aurait bonne envie, pensait-elle, de se débarrasser de moi, pour se griser à son aise. Au besoin, il me ferait épouser le premier goujat venu ; car il ne connaît que des piliers de café, des propres à rien.

Et la conclusion naturelle fut :

— C'est-y malheureux d'avoir un père comme ça ! vaudrait bien mieux n'en avoir jamais eu !

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Pour préserver et guérir tous les Rhumes, Maux de Gorge et Altérations de la Voix, etc.

Prenez les **BONBONS DE PIN PARFUMÉ**

Céleste Produits Français, commandés par l'Académie de Paris et toutes les Grandes Pharmacies.

Elle sourit malgré elle, pour avoir fait cette mauvaise plaisanterie. Comme elle sortait de chez le marchand de vin, son carafon à la main, une voix qui lui était chère lui glissa ces mots à l'oreille :

—Où allez-vous comme ça ?

C'était Arthur, le beau tapissier, en tenue superbe, la moustache frisée et les yeux plus veloutés que jamais.

—Laissez-moi, monsieur, fit-elle. Tout est fini entre nous, du moment qu'il ne s'agit plus du bon motif.

Il la suivait de près, au risque de la compromettre.

—Arthur, c'est mal ce que vous faites là.

—Bah ! puisque c'est pour le bon motif.

—Vous ne dites pas la vérité. Allez-vous-en ; si mon père vous apercevait, de la fenêtre, il en ferait une vie !...

—De Polichinella. Pas commode, le vieux ; mais je le forcerai bien à plier s'il s'avise jamais de se mêler de mon ménage.

Anna précipita le pas.

—Je vous défends de me suivre, monsieur Arthur.

—C'est plus fort que moi, mam'zelle ; votre délicieuse personne est un aimant irrésistible.

Il ne la quitta que sur le pas de la porte. Anna n'osait le regarder, elle se défilait de sa faiblesse pour ce beau conquérant. Avant de franchir le seuil, la malicieuse lui décocha ces mots :

—Vous perdez votre temps, monsieur Arthur. D'abord papa veut me marier avec un homme beaucoup plus sérieux que vous.

—Si cet homme sérieux à vingt ans de plus que moi, répliqua le tapissier, je n'en suis pas jaloux. A tout à l'heure, Anna, je viendrai cogner tout doucement à votre porte quand le vieux sera parti au café.

—Ne faites pas cela. D'abord, je n'ouvrirai pas.

—Vous ouvrirez ; vous ne pourrez pas faire autrement ! Est-ce que l'Écriture sainte n'a pas dit : "Frappez et l'on vous ouvrira". Vous m'aimez, je vous aime ; où est le mauvais motif ? l'on serait trop bête de se la couler dure à cause des vieux.

Elle n'en écouta pas davantage. Le rire lui venait quand même, un rire bête de petite fille qui ne demande qu'à s'amuser. Pour elle, Arthur Béliard était plein d'esprit ; il n'y aurait jamais une minute d'ennui avec cet homme-là ; il avait toujours le mot plaisant ; avec cela si gentil, si caressant du regard, si cambré, et toujours bien mis, la main gantée, le plastron éblouissant de fraîcheur, la cravate de soie retenue par une épingle en diamant. Vrai, cet ouvrier devait se faire de bons mois pour être frusqué comme ça ! Pour sûr, ce n'était pas un coureur de café, un de ces joueurs, un de ces ivrognes qui n'ont jamais de quoi renouveler leur garde-robe et qu'on voit, toute l'année traîner la savate dans des habits rapés jusqu'à la corde et crasseux à lever le cœur. Telles étaient les réflexions qu'Anna se faisait en remontant chez elle.

—J'espère que tu as été longue ! dit le père.

—Il y avait du monde à la boutique.

Charvet lui attrapa le carafon et en versa la moitié dans son grand verre.

—Ça va mieux ! fit-il après avoir vidé d'un trait le demi-quart. Et aie donc !

Il reprit sa pipe de terre, longue et culottée artistement, et envoya d'énormes bouffées, droit devant lui, les yeux dilatés, le regard fixe.

—Assieds-toi, Nana, et causons. Prends une petite goutte ; ça ne fait pas de mal.

—Merci, papa, j'aime mieux l'eau rouge. Est-ce sérieux, ce que tu as à me dire ?

—Si c'est sérieux ! Mais si ça n'était pas sérieux, il y a longtemps que je serais parti au café. Tu me fais manquer la première poule, un bouchon de trente sous peut-être. Passe-moi le carafon.

—Non papa, tu n'en auras plus, ça te fera du mal. Et puis, il faut bien en garder un peu pour le lendemain.

—Le lendemain, connais pas c't'oiseau-là, moi. Je n'connais que le présent et ça m'suffit. Passe-moi le carafon !

Elle obéit à contre cœur. Elle avait hâte qu'il s'en allât ; Arthur pouvait venir cogner à la porte, et alors, ce serait l'enfer à la maison. Charvet s'envoya une nouvelle rasade d'eau-de-vie ; puis, prenant un ton d'importance, les sourcils froncés, les narines gonflées :

—Tu connais mon patron, M. Bonacieux ? demanda-t-il.

—Pas beaucoup, je l'ai vu deux fois, le dimanche, quand il nous faisait l'honneur de venir nous voir.

—Tu blagues, et tu as tort. La première fois, le patron est venu ici pour me demander le mot du coffre-fort. La seconde fois il n'avait aucun motif.

—Alors, pourquoi se dérangeait-il ?

—M. Bonacieux ne fait jamais de démarches superflues.

Anna avait pâli. Elle ne le connaissait guère, c'était vrai, le père Bonacieux ; mais il y a de ces vilaines figures qu'il suffit d'avoir vues une fois pour s'en souvenir, de ces figures ridicules et grotesques qu'on retrouve, grimaçantes, dans ses cauchemars.

—Tant mieux pour lui, dit-elle. Du reste, s'il avait perdu son temps, le père Bonacieux, il ne serait pas devenu aussi riche.

—Est-ce qu'il te déplairait, mon patron ?

—Beaucoup.

—Et pourquoi ?

—L'antipathie ne saurait s'expliquer.

—En voilà des raisons ! C'est un homme très bien, sais-tu, mon patron : il y en a, du bon vin dans sa cave !

—Il ferait bien de l'y laisser et de ne pas en boire autant.

—M. Bonacieux ! se griser ! Mais ça ne lui est pas possible ! quel tempérament ! à table ou sur le zinc, il en noierait dix comme ton père. Voilà ce qui s'appelle un franc buveur ! Et doux comme un mouton. Tu l'appelles le père Bonacieux, comme si c'était un vieillard. Il a quarante ans tout au plus ; il est dans la force de l'âge ! Il est du bois dont on fait des centenaires.

Malgré la peur que lui inspirait son père, Anna, voulant brusquer la conclusion de cet étrange entretien, s'écria :

—Enfin, papa, où veux-tu en venir ?

—J'y suis : si M. Bonacieux est revenu une seconde fois ici, c'est à cause de toi.

—Je m'en doute, puisqu'il m'a manqué de respect.

—Ce n'est pas possible !

—N'empêche qu'il m'a presque embrassée de force, pendant que tu étais dans la pièce voisine.

Au lieu de s'indigner, comme tout homme de bon sens n'y eût pas manqué, le père éclata de rire et dit d'un air de triomphe :

—Hein ! comme il t'aime, mon patron !

—Voyous, papa, ce n'est pas sérieux !

—Sérieux ! Un négociant qui s'est amassé plus de cinq cent mille francs par son savoir-faire, sa capacité, son intelligence supérieure.

—Il s'est amassé aussi vingt-deux ans de plus que moi.

—J'te dis qu'il est dans la force de l'âge, qu'il vivra cent ans et plus. Tiens ! pas plus tard que ce matin, je l'ai vu enlever, à bras tendu, une haltère de quarante, oui, de quarante !

—Eh bien, moi, il ne m'enlèvera jamais.

A ce moment, on cogna à la porte.

—Qu'est-ce qui vient nous embêter, à c't'heure-ci ? s'écria l'ivrogne.

Anna toute tremblante de peur, se leva pour prévenir le danger. Mais Charvet s'était levé aussi.

—J'y vais ! Si c'est ton amoureux, gare !

Anna eut une de ces inspirations auxquelles les filles, en pareil cas, se rattrapent toujours.

—Parbleu ! fit-elle à demi-voix, c'est encore ton tailleur, pour sa note. Il est venu deux fois, la semaine dernière ; je ne t'en ai pas dit, de crainte de t'ennuyer.

La ruse eut un succès complet. Charvet se laissa retomber sur sa chaise.

—Vas-y, dit-il, et surtout, ne le laisse pas entrer. Tiens ! tu y diras, au tailleur : "Papa y est ; mais son argent est parti !"

Anna sortit de la salle à manger en faisant un grand geste comique pour inviter son père au silence et à l'immobilité. Elle referma la porte derrière elle et courut entr'ouvrir celle du carré. C'était le bel Arthur, l'air souriant, l'œil allumé de tendresse. Il ouvrait déjà la bouche pour débiter une galanterie. Il n'en eut pas le temps.

—Papa est là, lui dit-elle tout bas ; sauvez-vous !

Puis, d'une voix forte :

—Papa est sorti et je n'ai pas le temps de vous recevoir. Vous dites ?... pardon, soyez poli, monsieur ! Papa est bon pour vous payer. Il passera chez vous à la fin du mois. Bonsoir, monsieur.

Et elle referma brusquement la porte.

—Ça y est ! fit-elle en rentrant dans la salle à manger. Je l'ai expédié.

—Bravo ; j'ai tout entendu ; je ne suis pas sourd.

Anna se détourna pour cacher un sourire malicieux.

—Maintenant, dit Charvet, reprends ta place, et poursuivons notre entretien.

—Va, papa, ce n'est pas la peine.

—Pas la peine ! cinq cent mille balles à la clef ! Mais tu ne veux donc pas faire le bonheur de ma vieillesse ! Es-tu une fille de cœur, oui ou non ? Aimes-tu ton père ?

—Mais, papa, tout ça n'a aucun rapport avec le parti que tu me proposes.

—Pardon ! Ça a beaucoup de rapport. J'te crois ! Cinq cent mille balles. D'abord, le patron serait obligé d'augmenter mes appointements. Il ne voudrait pas avoir son beau-père dans une situation humiliante.

—Mais d'abord, qu'est-ce qui te prouve qu'il voudrait de moi ? T'en a-t-il seulement parlé ?

Charvet fit une grimace significative. Par le fait, il n'avait aucune certitude.

Après un silence de plus d'une minute, il lacha cette réponse stupéfiante.

—Il te gobe, j'en suis sûr ; il me parle de toi tous les jours, et sur quel ton d'admiration ! Je voudrais que tu sois là pour l'entendre ; lui aussi voudrait que tu sois là. Tiens, hier, il me disait encore : "Charvet, plus je vous regarde et plus je suis étonné que vous soyez

le père d'une créature aussi ravissante que votre Nana !" Il a ajouté : " Prenez votre temps avant de la sacrifier ; elle n'aura pas besoin de dot pour trouver un bon mari." Il a encore dit ceci : Moi, je lui en dénicherai un quand vous voudrez." Ce n'est pas tout : " Amenez-la donc de temps en temps, le dimanche ; nous déjeunerons tous les trois, en famille." Hein ! c'est-y d'amour ou c'est-y pas d'amour !

Anna haussa les épaules. Ce manque absolu de sens moral la révoltait. Il fallait pourtant discuter, en finir une fois pour toutes avec ces prétentions ineptes.

— Je t'ai laissé dire, papa, fit-elle ; à mon tour maintenant, et surtout ne va pas t'emballer.

— M'emballer ! moi ! avec ça que je m'emballer si souvent. Et puis, tu sais bien que je n'ai pas de rancune. Si je me fâche, le soir, le lendemain c'est fini, et jamais je ne boude... surtout contre une bouteille de vin de la cave du patron. Vas-y Nana.

Par prudence, elle repoussa sa chaise en arrière. Elle prévoyait que ça allait chauffer. Certains symptômes avertisseurs des colères paternelles se montraient sur le visage de Charvet, particulièrement aux yeux, dont le blanc se striait de rouge.

— Tout ce que tu viens de me conter, dit-elle, papa, ne me prouve qu'une chose, c'est que ton patron voudrait bien encore me manquer de respect et que tu ne t'en aperçois pas, toi.

L'ivrogne sursauta, et frappant du poing sur la table :

— Moi ! moi ! répète un peu, pour voir ? si tu l'oses !

Et il levait un bras menaçant :

— Je ne t'accuse de rien, reprit-elle froidement, bien décidée à recevoir la gifle, s'il le fallait. Seulement, tu t'es abusé sur les intentions réelles de M. Bonacieux.

Et par prudence, dans l'espoir d'éviter un argument par trop frappant.

— Les gens honnêtes sont tous comme ça ; ils ne voient pas le mal ; ils s'imaginent que tout le monde est comme eux. Le père Bonacieux aime bien trop l'argent pour épouser une pauvre ouvrière comme moi.

— En voilà des idées ! s'écria Charvet et l'ivrogne posa sa pipe sur le bord de la table, se moucha bruyamment et reprit l'air d'importance qu'il avait eu au début de l'entretien.

— Moi, dit-il, je vais te parler en homme qui ne raisonne pas avec ses préjugés et son imagination, en homme d'âge, qui la connaît dans les coins. Admettons que le patron ait des intentions sur toi, qu'est-ce que cela prouve ? qu'il est amoureux, et c'est le point essentiel....

Anna le laissait dire, malgré le flot d'interruptions indignées qui lui montait aux lèvres et qu'elle avait peine à refouler dans son cœur meurtri par tant de bêtise. Lui, continuait, imperturbable, ignoble d'égoïsme.

— Pour sûr qu'il te gobe, le patron ! A toi de le faire marcher droit. Tu as tout ce qu'il faut pour ensorceler un homme dans la force de l'âge. Laisse-le venir, le père Bonacieux, laisse-le arriver comme le papillon à la chandelle. Qu'il se brûle un brin à tes feux et il t'appartient ; tu en feras tout ce que tu voudras ; foi de Charvet, tu le mèneras par le bout du nez à la mairie, puis à l'église, si ça te plaît.

— Mais, papa, s'écria Anna à bout de patience, pour jouer une pareille comédie, il faudrait au moins que le père Bonacieux ne me soit pas aussi antipathique. Veux-tu que je te dise l'effet qu'il me produit ?

— Dis voir un peu, fit l'ivrogne, dont les yeux s'étaient injectés de sang.

— Il me fait l'effet d'un vieux crapaud. J'aimerais mieux aller me jeter à l'eau que d'épouser cet affreux parvenu, ce vilain personnage qui a fait mourir de chagrin sa première femme....

— Qui t'a conté ça ?

— Toi-même, l'année dernière.

— C'est possible, après tout ; mais j'avais été mal renseigné. Aujourd'hui, on ne peut plus ramasser un peu d'aisance sans exciter la jalousie de Pierre et de Paul. La première femme du patron n'est pas morte de chagrin, mais d'une chute qu'elle avait faite dans son escalier. Voilà comment on écrit l'histoire ; ah ! s'il fallait écouter tout le monde" on ne verrait plus que de la fripouille autour de soi ; on en arriverait à faire passer saint François de Paule pour un voleur d'enfants et le Christ pour Barrabas, ou un verre de fine champagne pour un verre de trois-six !

Il parlait de plus fort en plus fort, avec des gestes tremblants et saccadés, comme en ont les alcooliques dès que la passion les anime.

— Enfin, papa, conclut Anna, tu auras beau dire, je ne ferai rien pour conduire le père Bonacieux à la mairie. Il aurait cent millions de fortune que sa vilaine peau ne saurait me tenter.

— Il te faut des beaux garçons, jeunes et rigolos, pas vrai ! des sans-le-sou qui te lâcheront, pendant que ton vieux père, à qui le patron aurait pu faire des rentes, s'en ira à l'hôpital.

Sentant que l'orage allait crever sur sa tête, Anna s'était réfugiée au bout de la pièce. Soudain l'horrible père, pris d'un accès de fureur

alcoolique, s'empare du premier objet qui lui tombe sous la main, et le jette à la tête de sa fille. Mais Anna s'est baissée à temps. Elle s'élança dans sa chambre et s'y enferme à clef.

Honteux de l'acte dont il vient de se rendre coupable, Charvet demeure un instant silencieux, anéanti. Puis songeant tout à coup à la poule au bouchon qui se joue sans lui, dans son café, il oublie tout le reste, met sa pipe dans son étui, attrape à la patère son chapeau et sort précipitamment sans avoir adressé un mot d'excuse et de regret à sa victime.

Cinq minutes après le bel Arthur frappait de nouveau à la porte. Comment, après une pareille scène, n'aurait-elle pas cherché des consolations dans le fruit défendu auprès de lui !

Arthur se trouvait en possession de quelques économies ; il les dépensait, le soir en compagnie d'Anna qu'il emmenait au théâtre, au café-concert, au bal, et qui s'arrangeait toujours pour être rentrée à la maison avant son père. La malheureuse s'habitua peu à peu au plaisir, vivant au jour le jour, confiante en Arthur, qui lui avait promis de la présenter à sa mère et de forcer, s'il le fallait, le consentement de la bonne femme.

— La jeune fille qu'on me destine, prétendait-il, ne tardera pas à en épouser un autre, ce qui retirera tout espoir à ma famille. Un peu de patience et nous serons mariés.

Il mentait effrontément pour prolonger une situation dont il ne voyait pas la fin. Anna le croyait. Camille son amie, se permettait-elle d'émettre un doute sur la bonne foi du beau tapissier, elle s'écriait :

— Si tu le voyais, si tu l'entendais, tu serais convaincue. Il m'aime, c'est certain, et c'est tout ce qu'il faut. Le reste viendra après.

Camille n'osait plus rien dire ; mais elle n'avait pas confiance. Et puis, ce qu'elle ne comprenait pas, c'était qu'Anna aimât un homme d'aussi peu d'importance.

La belle Alsacienne, dont le cerveau avait été quelque peu dérangé par des lectures malsaines, s'imaginait qu'à Paris une belle fille doit toujours trouver à faire la conquête d'un riche. Anna, plus raisonnable malgré sa folie d'amour, lui démontrait en vain que ces choses-là n'arrivent jamais que dans les romans d'aventures.

— D'abord, disait-elle avec justesse, chacun doit rester à sa place. Nous vois-tu, l'une ou l'autre, entrant dans une famille de riches. Pour commencer, il nous faudrait apprendre la manière de se tenir, de s'habiller, de causer dans ce qu'on appelle le grand monde....

— Oh ! moi, interrompit Camille, cela ne m'embarrasserait pas du tout !

Elle se croyait d'essence supérieure.

— Nous verrions ça ! fit Anna en souriant avec malice. Moi, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, et ce n'est pas la fortune.

— Qu'est-ce donc ?

— Qu'il me conserve mon Arthur. Lui et moi, moi et lui, nous ne manquerons jamais de rien, car ce n'est pas l'ouvrage qui nous fait peur.

— Et si vous avez beaucoup d'enfants ? Avec quoi les élèverez-vous ?

— Nos enfants feront comme nous ; ils travailleront de bonne heure ; dès qu'ils auront la force, ils s'arrangeront pour coûter le moins possible à leurs parents et même pour les aider en cas de besoin. Et ils n'en seront pas plus malheureux !

— Oh ! moi, fit Camille, j'ai horreur de la misère !

Quelques jours après cette conversation entre les deux amies, Arthur fit souper sa belle dans un restaurant de Billancourt où ils étaient allés passer la soirée.

Anna n'était pas gaie, ce jour-là. Un sentiment d'angoisse arrêtait le rire sur ses lèvres. Plusieurs fois déjà, Arthur lui avait dit assez brusquement, avec le sans-façon des égoïstes dont la vie se passe à la recherche du plaisir :

— Qu'est-ce que tu as ce soir ? tu n'as pas rigolo du tout, ma fille.

Elle répondit, nerveuse, irritée :

— On n'est pas toujours bien disposée.

Arthur sonna et demanda la note du souper. Comme il payait, Anna s'avisait pour la première fois de calculer combien il avait déjà dépensé inutilement avec elle. Le garçon sorti, elle déclara à Arthur qu'elle ne voulait plus le voir jeter ainsi son argent par les fenêtres, qu'il fallait le conserver pour le ménage.

— Oh ! fit-il, nous sommes au grand sérieux, ce soir. T'es bête, Nana, si je dépense ma bonne galette, c'est que j'ai su l'amasser. Quand y en aura plus, eh bien ! on s'brossera le ventre, on restera chez soi et on recommencera à mettre de côté pour le printemps suivant. Moi, ça m'est égal de turbiner à l'ouvrage quatorze heures par jour, pendant la mauvaise saison. Alors, j'amasse comme un vieux grigou. Jamais au café, je prends mes repas dans les bouillons populaires : la soupe et le bœuf, ça me suffit ; mais dès que le printemps opère sa rentrée, je sors ma braise et l'enfant prodigue n'est pas plus dépensier que Bibi. Tu connais Bibi ? c'est moi !

Sa façon de dire ces vilaines choses, la conviction avec laquelle il les disait, tout en lui faisait sentir à Anna combien il était léger, superficiel.

—Cependant, hasarda-t-elle, s'il nous arrivait, l'hiver, d'avoir besoin d'argent pour des obligations imprévues et sérieuses, nous regretterions d'avoir si follement gaspillé nos économies.

C'était parler en femme sensée et à qui une promesse solennelle a donné tous les droits. Arthur l'enveloppa d'un regard froid comme la glace.

—Vrai, fit-il la lèvre dédaigneuse, tu n'es pas drôle, ce soir, pas drôle du tout, Nana.

Elle faillit se fâcher. Elle se contint, par peur de lui donner des motifs de mécontentement. Et dans son désir de le garder quand même, de lui plaire jusqu'au bout, elle retrouva de la gaieté, une gaieté superficielle qui aurait sonné faux pour des oreilles plus délicates que celles du bel Arthur.

Ce soir-là elle resta au bal jusqu'à deux heures du matin. Elle avait oublié de regarder l'horloge.

À la pensée que le père, en rentrant, pouvait s'apercevoir de son absence, une véritable terreur s'empara d'elle, et, sur ses instances, Arthur consentit à l'accompagner jusque sur son carré et à attendre le résultat de cette rentrée furtive.

Anna avait une double clef du logement. Elle réussit à regagner sa chambre à coucher sans faire le moindre bruit. Un ronflement sonore, dans la pièce voisine, lui indiqua que son père était au lit et que, comme d'habitude, il y cuvait ses quarante bocks. Rien n'était dérangé dans sa chambre, ce qui prouvait que l'ivrogne, pressé de prendre un repos si bien gagné, n'y avait pas pénétré. Elle courut retrouver Arthur, qui déjà s'impatientait de monter la garde.

—Rien à craindre. Merci, mon chéri. A demain.

Au matin, Anna, qui s'était levée à six heures pour préparer le déjeuner, allait prendre Camille à la boutique de la maman Jordanet. Toutes deux, bras dessus, bras dessous, se rendirent ensemble à l'atelier de Mme Verdelet.

Comme d'habitude, elles jàsèrent tout le long du chemin. Anna raconta ses aventures de la nuit et traduisit fidèlement les impressions pénibles que lui avait faites l'attitude d'Arthur.

—Enfin, Anna, lui dit Camille, vous ne vous êtes pas chamaillés tout le temps. Tu as passée une bonne soirée.

—Exécration, ma chère, j'ai si peur qu'il me lâche ? Oh ! s'il faisait jamais cela, je le tuerais et je me détruirais ensuite.

Cette perspective jeta une douche de glace sur l'esprit de Camille et y ramena le bon sens.

—Ce n'est pas moi, pensait-elle, qui me mettrais dans un pareil état... surtout pour un crève-la-faim !

Le mauvais exemple, même avec ses revers de médaille, est pernicieux. Camille se laissait glisser sur la pente des songes d'amour. Un sang généreux circulait dans ses veines, et tout son être frémissait à l'idée que, peut-être, le prince Charmant qui hantait ses rêves du jour et de la nuit ne tarderait pas à se montrer à elle. Quand viendrait-il, cet adoré de toutes les belles au bois qui ne dort que d'un œil.

À défaut de ce grand seigneur, Camille dut se contenter de la visite du sergent Houdaille, que Jean, avanta-gé d'un congé de quatre jours, avait amené avec lui à Paris, pour lui faire voir les curiosités de la capitale.

Houdaille était le type du sous-off enchanté de sa personne et qui se croit sûr de ne jamais manquer son effet auprès des femmes. Bien qu'appartenant à une famille aisée, il n'avait pas eu le courage d'achever ses études et s'était engagé à dix-huit ans. Il en était à son troisième congé, et on prévoyait qu'il ne dépasserait jamais son grade, faute d'instruction, et surtout faute de tact. C'était toutefois, à part sa dureté pour les hommes placés sous ses ordres, un excellent sous-officier, à cheval sur la consigne, et d'une ponctualité de rouage.

Jean se serait bien passé de l'amener chez sa mère et de le couronner dans Paris, alors qu'il aurait voulu passer tout son temps auprès de Florentine, dont le succès au Palais des Merveilles était un véritable triomphe.

Mais le moyen de refuser son expérience au sergent, au gradé qui vous tient sous sa coupe et peut, selon son bon plaisir, vous rendre le plus malheureux ou le plus heureux des troupiers !

Médéric lui-même approuvait son frère. C'était lui qui avait eu l'initiative d'inviter le sergent à dîner, sans même demander avis à la mère. Et naturellement, pour ce repas de circonstance, on avait fait des frais exceptionnels. On ne s'était pas contenté du pot-au-feu quotidien. Un poulet doré et cuit à point trônait sur la table boiteuse, disant à l'invité : "Sergent, il n'y a rien de trop bon pour vous, et j'espère que vous allez me trouver tendre à souhait."

Mais à ce repas familial où l'on se faisait gloire d'honorer l'armée française en la personne d'Arsène Houdaille, ce dernier se montra plus friand de beauté que de bonne chère. Camille l'éblouissait au point de lui couper l'appétit.

—Ah ! le beau brin de fille, pensait-il. Si elle voulait seulement m'adorer.

Au point de vue des mauvaises mœurs et de l'inconstance, Hou-

daïlle aurait rendu des points au bel Arthur. Camille n'eût pas de peine à s'apercevoir de l'impression qu'elle faisait sur le brillant sous-off. Au fond, elle en était très flattée, bien qu'elle eût préféré les œillades enflammées d'un général à celles de ce tout petit gradé.

Houdaille ne mangeait guère ; mais il buvait comme quatre. Encore retenait-il sa soif inextinguible, par crainte de déplaire à Camille. Louise lui semblait charmante aussi, mais au premier coup d'œil, il l'avait jugée inexpugnable.

—Avec celle-là, pensait-il, pas moyen de moyenner.

—Quelle belle famille vous avez ! dit-il à la maman Jordanet, seulement, je ne le cacherai pas, vos filles sont supérieures à vos garçons.

Médéric fronça les sourcils. Non pas qu'il fût blessé par ces phrases creuses ; mais il voyait bien où tendait son invité, dont les regards cherchaient à tout moment ceux de Camille.

C'était cela qui lui déplaisait si fort, et s'il n'avait pas craint de porter préjudice à Jean, il aurait saisi la première occasion pour remettre à sa place le beau parleur. Houdaille exagérait aussi le ton protecteur vis-à-vis de son subordonné.

—J'en ferai un bon soldat, disait-il, pourvu qu'il veuille bien m'écouter. Et d'abord, la première réforme qu'il aura à opérer en rentrant avec moi au régiment, ce sera de remiser le pantin. Il a tort, grand tort de se laisser monter sur le dos par la compagnie ; c'est à qui se payera sa poire, et... .

—Pardon, sergent, interrompit Jean, vous exagérez. Si les camarades manquaient de franchise à mon égard, je ne serais pas si complaisant.

—Comme vous voudrez, fit Houdaille en se pinçant les lèvres ; mais c'est pas la rigolade qui vous fera pousser des galons. Tenez ! pas plus tard que la semaine dernière, le capitaine me disait : "Paraît que vous avez un polichinelle dans la compagnie !" Je ne savais que lui répondre, quand heureusement il a changé d'idée et m'a tourné le dos pour rentrer précipitamment chez lui, où la capitaine ne l'attendait pas sitôt.

Houdaille se mit à rire en envoyant des regards en coulisse à Camille.

Avait-il inventé la question du capitaine ? Jean, se le demandait avec angoisse. Médéric se hâta de détourner la conversation sur un autre sujet. La physionomie du sergent, prétentieuse et dure, l'agaçait. Il commençait à trouver le temps long. Au dessert, ce fut bien pis : Houdaille ne s'avisait-il pas de réclamer une chanson au fusilier Jordanet ! Ce manque absolu de logique révolta Jean, qui s'écria :

—Non ! pour ça non ! mon sergent ! Je ne chanterai plus pour personne, pas même pour vous !

Houdaille, interloqué, se garda d'insister. Médéric arrangea la chose en fin diplomate.

—Excusez mon frère, dit-il, il est comme moi, un peu vif ; mais il a bon cœur et il n'oubliera jamais vos bons offices. Vous avez fort bien fait de lui donner cet avertissement ; il en profitera.

Le sergent se gonfla d'importance.

—Tout ce que j'en ai dit, fit-il, c'est dans son intérêt. Au régiment il faut garder le décorum pour être pris au sérieux. Ces lascars-là, si on ne les remisait pas, et sec ! ils auraient bientôt fait de vous faire tourner en bourrique.

Jean gardait le silence. Il pensait à Florentine qu'il avait failli inviter à ce dîner malencontreux. Combien il se félicitait de n'avoir pas eu à rougir devant elle à cause des maladrances du sergent.

Houdaille ne s'occupait plus de lui. Il faisait bavarder la maman Jordanet sur son petit commerce ; il interrogeait les filles, s'extasiant de voir une famille si bien unie, si laborieuse. Malgré ses inconséquences, il eût le tact de ne faire aucune allusion au père absent.

Tout ce bavardage n'avait qu'un but : savoir où Camille travaillait. Houdaille arriva, de fil en aiguille, à obtenir ce renseignement sans exciter la défiance de la mère. Seul, Médéric, qui veillait, devina la pensée secrète de ce vulgaire tartuffe ; mais il n'en conçut aucune alarme. Ses sœurs étaient placées si haut dans son estime qu'il les croyait, l'une comme l'autre, incapables de la moindre faiblesse. Le repas était à peine terminé que Houdaille s'écriait :

—C'est pas tout ça, mes enfants, je ne suis pas venu à Paris pour visiter le quartier du Montparnasse. Si vous le permettez, je vous emmène tous en voiture au Palais des Merveilles, tous y compris la maman, qui fermera sa boutique.

Loin d'exciter la joie, cette proposition rebrunit les fronts de ces braves gens. Est-ce qu'ils pouvaient songer au plaisir tant que le père serait là-bas, avec les criminels, les voleurs retranchés de la société dont ils se sont rendus indignes ! Une larme perla aux yeux de la pauvre mère.

—Merci, M. Houdaille, dit-elle ; mais nous ne sortons guère que pour aller faire un tour aux fortifications, prendre l'air, le dimanche soir. Songez qu'il me faut être sur pied dès six heures du matin. Dans notre petit commerce, on est esclave, d'un bout de l'année à l'autre.

—Je vous admire, madame, fit Houdaille. C'est beau, à votre âge, de conserver tant d'énergie au travail. Ma mère est active aussi ; mais elle ne ferait pas la moitié de ce que vous faites. Heureusement que mon père, en mourant, lui a laissé du pain tout cuit pour le restant de ses jours.

Il ne renonçait pas à son idée d'aller passer la soirée au café-concert.

—Ces messieurs et ces demoiselles, dit-il, consentiront à m'accompagner.

Médéric refusa tout d'abord, en prétextant qu'il avait de l'ouvrage à terminer, le matin, à la pointe du jour, avant de partir pour l'atelier. Mais le sergent n'admettait pas qu'un jeune homme eût besoin de tant de sommeil.

—A votre âge, assura-t-il, je passais fort bien trois nuits de suite au bal. Ça ne m'empêchait pas d'aller à mes affaires et d'avoir toute ma tête à moi.

Médéric interrogea du regard son frère.

Jean, remis en train par l'idée de revoir le soir même sa fiancée au Palais des Merveilles, lui fit signe d'accepter. Il y avait encore la question des frais ; la dépense semblait exorbitante à Médéric, et, de plus, il lui répugnait de gaspiller un argent si utile à la maison. Mais Jean avait en poche de quoi arranger les choses à la satisfaction générale.

—Un ami, dit-il, m'a favorisé de quatre entrées valables pour toute la semaine au Palais des Merveilles. Allons-y, nous n'aurons qu'une place à payer.

—Ce que c'est, fit Houdaille, que d'avoir de belles relations ! A Paris, dit-on, il suffit de connaître du monde chic pour avoir tous les plaisirs à l'œil.

Et se levant de table :

—Allons, mesdemoiselles, mettez vos chapeaux, et en route ! On m'a assuré qu'il y avait au Palais des Merveilles une chanteuse patriotique épatante. Comment diable qu'on l'appelle ?... Attendez... c'est une Titine... Albertine, non pas ça... il y en a tant de ces Titines ; on s'y perd !

Jean souriait avec malice ; il ne connaissait, lui, qu'une Florentine ; mais il n'avait pas encore le droit de lui diminuer son nom. Quand pourrait-il prendre cette innocente liberté ? En se le demandant, le pauvre Carillon redevint tout songeur.

Camille eut tôt fait de mettre son chapeau ; elle avait vu le clignement d'yeux de Jean à son frère, et, certaine qu'on sortirait, qu'on irait à ce fameux Palais des Merveilles dont Anna lui parlait si souvent, elle n'avait pas attendu la permission de se préparer.

Louise était vraiment curieuse aussi de connaître ces plaisirs auxquels, en fille pénétrée de son devoir, elle ne songeait presque jamais. La jeunesse a beau passer par les plus affreuses épreuves, elle ne perd jamais ses droits. Elle s'étirole et s'énerve dans le travail exagéré ; elle souhaiterait de franchir l'enceinte où la retient une inexorable fatalité ; agrandir son horizon, voir du nouveau, tel est son rêve — chimère pour les malheureux ! La bonne maman Jordanet leva d'un mot les derniers scrupules de Médéric :

—Allez vous amuser, mes enfants ; c'est bien votre tour, pour une fois. Allez ! Seulement, revenez le plus tôt possible et prenez bien garde aux voitures.

Les cinq jeunes gens partirent en fiacre. Jean et Camille semblaient être heureux ; mais Médéric et Louise conservaient cette gravité qui assombrit en toutes circonstances la physionomie des inconsolables.

Quant au sergent Houdaille, il soignait ses discours, s'appliquant à ne rien risquer qui pût froisser les oreilles de la belle Alsacienne.

—Diable ! se disait-il ; est-ce que je serais tombé amoureux, comme ça, tout d'un coup ? La superbe créature ! Mais ce n'est pas pour moi qu'elle est si belle ; à moins... peut-être... Non ! Ah ! non ! Me marier, moi ! M'esclavager ! Il me faudrait quitter le régiment où je suis si heureux, prendre un emploi, noircir du papier dans quelque bureau encombré de cartons verts ! Mille fois non ! Plutôt renoncer à mon amour ! Car, il n'y a pas à dire, je suis pincé et pour tout de bon !

Camille le voyait bien qu'il était tombé dans ses filets, le sergent ! Cela ne l'étonnait pas le moins du monde ! Les divinités n'ont-elles pas le privilège d'être adorées par tous ceux qui ont le malheur de les comprendre ? Et, pour lui faire tourner la tête, au sergent, elle adouciait encore le velouté de son regard.

Ils arrivèrent au Palais des Merveilles au moment où Florentine entra en scène. La chanteuse patriotique n'avait pas son air inspiré du temps où elle émerveillait la Brie et la Champagne, sous la direction du père Chaugal.

Jean s'en aperçut de suite. Evidemment, une préoccupation très vive agitait l'artiste, courbant sa haute taille et imprimant à sa physionomie une crainte insurmontable.

Jean, inquiet, voulut en avoir le cœur net. A peine installé aux deuxièmes loges, presque à hauteur du lustre, il faussa la compagnie à la société.

Déjà, la veille, il s'était faufilé au foyer des artistes, où Floren-

tine l'avait présenté à ses camarades comme un de ces anciens compagnons de tournée qu'on a toujours plaisir à revoir. Il connaissait donc les chemins.

Il arrivait au moment où Florentine entra en scène, applaudit quand même par ses fidèles, qui ne comprenaient rien à ses allures découragées.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Jean.

Elle l'entraîna dans un coin du foyer et lui dit tout bas, les larmes aux yeux :

—Il y a que mon père est dans la salle et qu'il va venir me faire une scène.

—Du courage, Florentine ! Vous êtes majeure, et personne, pas même votre père, n'a le droit de vous entraver dans votre vocation.

—Où es-tu placée ? lui demanda-t-elle.

—Aux deuxièmes loges. Nous sommes arrivés un peu tard : la salle est comble. Je suis avec mon sergent, Médéric et mes sœurs.

—Et ta mère ?

—Elle est restée à la maison. Elle ne pense pas au plaisir, ma pauvre maman ; elle a bien trop de chagrin.

Florentine se raidit contre le sentiment de crainte que lui faisait éprouver la présence de son père dans la salle.

—Eh bien, dit-elle d'une voix ferme, je chanterai pour vous, rien que pour vous.

—C'est ça, et soyez-en certaine que tout le monde en profitera, tout le monde vous applaudira, excepté les sourds et les aveugles.

—Va, mon Jean, et n'oublie pas que je t'attends à déjeuner dans ma chambre.

Enchanté de la voir ragillardie, heureux à la pensée de passer quelques heures avec elle, dans cette intimité dont il avait tant besoin lui-même pour reprendre courage, Jean remonta à sa place.

Le sergent Houdaille avait trouvé bon de s'asseoir entre les deux sœurs ; mais il penchait de préférence vers Camille, à qui il disait de ces riens qui font toujours plaisir aux filles.

Médéric, toujours sombre, les sourcils froncés, semblait être étonné de se trouver en pareil lieu. Les flonflons de la chansonnette n'excitaient en lui aucune gaieté. De ce cœur ulcéré, rien ne vibrerait plus pour le plaisir.

Si, parfois, il lui arrivait de sourire, c'était au souvenir de la douce et frêle créature qui l'avait charmé à Crézancy ; mais ce sourire durait à peine, dissipé par l'affreuse vision de ce mystérieux Mascarot, si étrangement mêlé au drame de la rue Daunou, énigme vivante et impénétrable.

Soudain, Houdaille fait un geste de surprise. Il se penche derrière Camille, dont les cheveux lui effleurent le visage, et frappant sur l'épaule de Jean :

—Elle est bonne, celle-là ! Oh ! elle est bien bonne ! Le capitaine Gallois est ici. Tenez ! là, aux hauteurs de balcon. Le voyez-vous ?

—Parfaitement.

—Il est venu tout seul. Il n'a pas l'air de s'amuser du tout. Il est rouge comme une tomate ! Il aura bu un fort coup à son dîner. Le capitaine ne regarde personne... A quoi pense-t-il ? Il a sa tête des mauvais jours, des jours où, pour un rien, il enverrait toute la compagnie à la boîte.

A ce moment, un chanteur comique, coiffé en liguard, entonnait une scie intitulée : Ma première punition.

Dès le premier couplet, il était question d'un capitaine Ramollot qui, ne comprenant jamais rien aux réponses de ses hommes, termine toutes ses phrases par ces mots : " Vous aurez deux jours : ça vous apprendra à vous expliquer en français. "

Louise et Camille riaient aux moindres contorsions du pitre. Heureuses de passer un bon moment en dehors des préoccupations de leur triste maisonnée, elles s'en donnaient à cœur joie. Elles ressemblaient à des oiseaux échappés de leur cage et goûtant en paix les plaisirs de la liberté. Leurs visages épanouis faisaient plaisir à voir et leur rire argentin sonnait agréablement à l'oreille.

Houdaille et Jean ne quittaient pas des yeux le capitaine qui se trouvait placé en pleine lumière et dont ils distinguaient nettement le profil martial.

Profitant de la circonstance, le sergent se penchait à tout instant sur Camille pour parler à Jean. Il s'enivrait de l'odeur des cheveux de la belle fille. Sans Médéric, qui lui inspirait une crainte salutaire, il n'eût pas manqué de commettre quelque sottise.

—Hein ! faisait-il à Jean, le capitaine est dans tous ses états... Ces blagues sur Ramollot l'exaspèrent ! Il n'y comprend rien ! il croit qu'on insulte l'armée. Il y a de quoi se tordre ! Pour sûr, c'est nous qui payerons la casse ; il nous en collera, du clou, pour venger l'armée.

Le fait est que le capitaine n'était pas content du tout, qu'il haussait les épaules à toutes les calembredaines de cette chanson-burlesque et qu'il aurait fait volontiers passer en conseil de guerre le misérable bouffon qui se permettait d'adosser l'uniforme pour tourner en ridicule les officiers supérieurs.

Qu'était-il venu faire au Palais des Merveilles ? Quel motif l'avait

déterminé à quitter sa jeune femme et son régiment pour passer une soirée aussi désagréable ?

Trois jours auparavant, la lettre suivante lui était parvenue au moment où il pensait à l'ingrate Florentine, qui avait déserté la maison paternelle.

« Cher père,

« Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je te donne de mes nouvelles. D'abord, sois assuré que je ne t'ai pas oublié un seul instant et que j'avais pris mes précautions pour être renseignée sur ta santé. Si je t'ai quitté, c'est qu'une vocation impérieuse m'appelait dans la carrière où j'étais certaine de ne pas avoir ton approbation.

« J'ai fait les études nécessaires pour aborder la scène. Bref, je suis artiste dramatique. Surtout, que le mot ne t'effraie pas. Dans toutes les professions, même dans la mienne, on trouve des honnêtes gens. Tu me diras que les occasions de se perdre ne manquent pas à une jeune artiste qui s'expose aux feux de la rampe. Je te répondrai à cela que plus le danger est grand, plus il y a de mérite à y échapper. Mais qu'ai-je besoin de me défendre, n'es-tu pas sûr de ta Florentine ? Les sentiments d'honneur dans lesquels elle a été élevée, au régiment, à l'ombre du drapeau français, ont été et seront toujours son égide.

« Donc, je chante pour gagner ma vie selon les facultés que la nature m'a accordées, facultés dont tu étais si fier, rappelle-toi, quand j'étais petite et que, le soir, tu me demandais de te chanter quelque chose à ton goût. C'est au Palais des merveilles que j'ai été engagée en dernier lieu. J'y ai des appointements dont se contenteraient bien des artistes d'un talent de beaucoup supérieur au mien. Donc, tu n'as à t'inquiéter ni de mon présent, ni de mon avenir. Je ne t'en dis pas davantage pour aujourd'hui ; mais dans quelque temps j'irai te voir et je te raconterai, par le détail, toute mon existence, depuis mon départ de la maison. Ta fille qui t'embrasse tendrement. — Florentine. »

En terminant la lecture de cette lettre, le capitaine Gallois avait poussé un formidable juron. Cécile se trouvait dans la pièce voisine, occupée à essayer une nouvelle robe qu'elle avait fait venir de chez un grand couturier de la capitale. Intriguée par les éclats de voix de son mari, elle accourut sur la pointe des pieds.

Le capitaine, rouge comme une pivoine, l'air furibond, brandissait, la lettre de Florentine, disant ; « C'est trop fort ! tonnerre ; c'est par trop fort ! La voilà cabotine, maintenant, cabotine, la fille d'un capitaine ! »

Cécile s'approcha de lui et, se faisant câline :

— Ne vous emportez pas, mon cher ami ! De quoi s'agit-il ?

Mais le capitaine Gallois n'était pas d'humeur, pour l'instant, à se laisser prendre aux inflexions doucereuses de la sirène.

— Il s'agit, répondit-il, d'une affaire qui ne regarde que moi... d'une affaire scandaleuse.

— Pardon, mon ami, il me semble que tout ce qui peut vous causer du chagrin ne saurait ni être indifférent. J'allais vous appeler pour vous faire voir comme ma robe me va bien... elle est tout à fait réussie, ma robe... et voilà que je vous entends jurer comme lorsqu'un de vos hommes vous exaspère par quelque sottise réponse.

Le capitaine regarda sa femme. Il aurait eu mauvais goût de ne pas la trouver charmante dans sa nouvelle toilette, chef d'œuvre de la dernière mode. Elle approcha son front sur lequel il appuya un long baiser de vieux guerrier qui n'a pas encore désarmé.

— Tu tiens, ma chère Cécile, à savoir ce qui me met hors de moi ? ...

— Oui, mon petit mari.

Elle se faisait de plus en plus tendre. Déjà, sa main se tendait vers la lettre que le capitaine cachait derrière son dos.

— Je parie, dit-elle, que c'est de Florentine ?

— Vous avez bien deviné... de Florentine ! C'est à n'y pas croire ! Tonnerre de...

Elle lui mit une main sur la bouche, et de l'autre main s'empara du billet qu'elle lut avec une curiosité fébrile.

— Je savais bien, s'écria-t-elle triomphalement, que cette fille tournerait mal.

Dans sa malvoillance, elle avait dépassé le but. Le capitaine sur-sauta aux mots : « cette fille ».

— Pardon, madame, fit-il, rien ne vous autorise encore à dire que Florentine a mal tourné. Elle est dans une mauvaise voie, c'est certain ; mais je suis là pour la ramener dans le bon chemin !

Cécile, profondément vexée et humiliée, se pinçait les lèvres.

— Oh ! dit-elle, je suis bien qu'entre elle et moi, vous n'hésitez jamais. A elle, toute votre affection ; à moi, le reste. Je vous plais, parce que je suis jeune et pas trop mal tournée ; mais je n'ai jamais possédé votre cœur.

— Cécile ! voyons ! ma petite Cécile ! jamais je ne parle d'elle et...

— Vous ne m'en parlez jamais, mais vous y pensez constamment.

— C'est ma fille, et il est bien naturel... .

— Qu'elle soit, même disparue, toujours présente dans cette maison. Quant à moi, elle ne m'en impose pas avec son patriotisme de

beuglant. En voilà des histoires ! Laissez-la donc où elle est, et, surtout, qu'elle ne remette jamais les pieds ici ! Sinon, c'est moi qui m'en irais !

A la pensée que Cécile pouvait le quitter, le capitaine Gallois fut pris d'une sorte de vertige. Mais il n'était pas homme à laisser attaquer sa fille devant lui, même par la créature perfide qu'il adorait avec ardeur.

— Nous reparlerons de cela, dit-il, quand nous serons plus calmes tous les deux. Pour l'instant, je vais à mon service ; j'y devrais être depuis une heure.

Il prit son képi et sortit précipitamment sans écouter les récriminations de Cécile. Rien ne l'appelait à la caserne. Il alla faire un tour sur les bords de la Loire. Ce qu'il regrettait surtout, c'était de ne pas avoir caché la lettre de Florentine.

Cette discussion ne faisait que retarder l'accomplissement de son rêve le plus cher. N'espérait-il pas encore, le pauvre brave homme, que Florentine, lasse de vivre seule, rentrerait au bercail et finirait par s'entendre avec sa belle-mère !

Quant à la laisser se compromettre sur les planches d'un café-concert, cela était au-dessus de sa patience. Pétri de tous les préjugés de l'homme parvenu à une haute situation à force de travail, de patience et surtout d'héroïsme, le capitaine Gallois professait un profond mépris pour les gens de théâtre.

Des raisons sérieuses contre cette profession, il n'en aurait pu articuler aucune ; c'était chez lui pur instinct d'homme d'épée qui ne comprend d'autre carrière que celle de la gloire. Ce dur soldat n'avait même pas été touché par le ton de sincérité de Florentine.

— Des chansons ! murmurait-il en arpétant la jetée de la Loire sans accorder un coup d'œil aux sites merveilleux qui se déroulaient devant lui, ce n'est pas avec des chansons qu'on nous rendra ce qu'on nous a volé. Des chansons ! il n'y en a qu'une de bonne : c'est celle des canons ! Je t'en flanquerai, moi, des ritournelles !

Il gesticulait comme un fou.

Trois jours après, il partait pour Paris avec l'idée bien arrêtée d'aller chercher Florentine et de la ramener, de gré ou de force, à la maison. Il lui importait peu qu'elle fût majeure ; n'était-ce pas sa fille ! est-ce qu'une fille ne doit pas obéir à son père ? Et puis, n'était-il pas le capitaine Gallois ? c'était tout dire ! Il le ferait bien voir, tonnerre !

Cécile ne s'était nullement opposée à ce voyage.

Elle y trouvait quarante-huit heures de liberté. Certaine, au fond, que Florentine profiterait de sa majorité pour vivre à sa guise, elle avait feint d'entrer dans les idées de son mari, et poussé la dissimulation jusqu'à lui promettre d'oublier toutes ses rancunes et de faire bon visage à sa belle-fille.

Arrivé à Paris, le capitaine s'était fait conduire en fiacre au Palais des merveilles. Il était onze heures du matin.

— Mademoiselle Florentine ? demanda-t-il au concierge qui, à la vue de l'uniforme, avait esquissé vaguement le salut militaire.

— L'employé, stupéfait, demeura coi.

— Est-ce que vous êtes sourd ? s'écria le capitaine. Mlle Florentine est-elle ici ?

— Oui, capitaine, fit le concierge en prenant un air narquois ; mais le soir seulement, ou, quelquefois, l'après-midi, quand il y a répétition.

— Où habite-t-elle ?

— Oh ! ça, capitaine, je n'en sais rien. Si je le savais, je ne vous le dirais pas. Ces dames sont bien assez grandes pour donner leur adresse elles-mêmes... à qui bon leur semble !

Ces dames ! Ainsi donc, Florentine se trouvait confondue dans la tourbe de ces créatures dont un concierge de beuglant peut parler avec un tel sans-çaçon. Le capitaine Gallois se mordit la moustache.

— Y a-t-il répétition, aujourd'hui ?

— Oh ! ça, je n'en sais rien ; c'est l'affaire du régisseur, et le régisseur n'est jamais là le matin.

— A quelle heure répète-t-on ?

— A trois heures... seulement, le public n'a pas le droit d'entrer dans la salle pendant la répétition.

— Qui vous parle d'entrer ? Je ferai demander Mlle Florentine, et je vous réponds, sacrebleu ! que Mlle Florentine me recevra.

— Ça, c'est possible, car elle adore l'armée française ; elle la chante tous les soirs... faut l'entendre ! elle est superbe ! L'avez-vous entendue, capitaine ?

— Avant vous, monsieur le bavard !

Et le capitaine Gallois tourna le dos au concierge du Palais des merveilles, sans en demander davantage. Malgré ses préoccupations, le voyage l'avait mis en appétit. Il s'en fut déjeuner au restaurant le plus proche.

Il sentait le besoin de reprendre des forces, pour dicter à Florentine ses volontés paternelles. Tout justement, et par un curieux hasard, il avait, comme voisins de table, deux artistes du fameux concert où sa fille faisait florès. L'un était un chanteur comique ; l'autre un de ces ténors qui distillent la romance sentimentale au refrain langoureux et valseur.

Les deux cabotins raffolaient de Florentine et ne tarissaient pas d'éloges sur son compte.

—C'est égal, dit le comique, je ne la crois pas si vertueuse qu'elle en a l'air.

—Tant mieux ! fit le ténor. Sur quoi bases-tu ces soupçons qui éveillent en moi un espoir insensé ?

—Elle a reçu hier la visite d'un petit lignard qui m'a tout l'air d'être du dernier très bien avec elle. J'étais là quand cet heureux fantassin s'est présenté au foyer. Ils se sont presque embrassés devant moi.

—Presque... ce n'est pas assez !

Le capitaine Gallois ouvrait toutes grandes ses oreilles velues. Entendre parler ainsi de sa fille, d'une enfant élevée à la Légion d'honneur, révoltait en lui tous les sentiments. Peu s'en fallut que, cédant à sa nature emportée, il ne rappelât à l'ordre ces deux cabotins. Le désir d'en savoir davantage le rappela à la prudence. Il déplia un journal et fit semblant de le lire.

—Ce fantassin, dit le ténor, est peut-être un de ses parents... son frère ou...

—Son cousin, ajouta le ténor avec un sourire plein de malice. Mais non ! ils n'ont aucune ressemblance : autant Florentine est belle à faire damner tous les saints du paradis, autant ce fantassin est privé de toutes les grâces de la nature.

—Tu parles comme une romance. Sais-tu que tu as du style, mon bonhomme. Est-ce que ça te réussit souvent auprès des femmes, le style ?

—Au prologue, quelquefois ; mais, vois-tu, les femmes préfèrent toujours l'action aux paroles.

—Et tu es un homme d'action. Seulement, tu peux te fouiller, mon joli ténor : ton grimant n'est pas d'ordonnance.

—Comprends pas !

—Je veux dire que Florentine a un faible pour le pantalon rouge.

—Si j'en étais sûr, je m'engagerais... dans son régiment.

Le capitaine Gallois ne put s'empêcher de hausser les épaules. Ce mot : imbéciles ! s'échappa de ses lèvres et fut suivi d'un jurament.

Les deux artistes se turent, réprimant un accès de rire à la vue de ce grognard qui semblait prendre au sérieux son journal.

—Dis donc, toi, demanda à mi-voix le comique à son camarade, est-ce que tu lis quelquefois la politique des canards ?

—Moi, jamais !

Et le ténor ajouta d'un air suffisant :

—Je chante pour gagner ma vie ; mais on ne me fait pas chanter.

—T'es un malin, toi, et tu en pincas pour la chanteuse patriotique.

—Pas plus que toi. Surveillons-la et tâchons de lui prouver qu'il y a des braves dans le civil tout comme dans l'armée....

—Frrrançaise !

Le capitaine Gallois grogna de nouveau, le nez dans son journal, le visage cramois. Fort heureusement pour sa patience, les deux artistes avaient fini de déjeuner. Ils se levèrent de table, allèrent payer au comptoir et sortirent en pouffant de rire, après avoir jeté un dernier coup d'œil au vieil officier.

—C'est du propre ! se disait le capitaine ; voilà ma fille exposée aux entreprises de ces polichinelles ! Quelle honte ! Et c'est pour en arriver là que je lui ai fait donner une si belle instruction ! On vous en donnera, tas de Jocrisses, des filles de la Légion d'honneur !

Il songeait aussi à ce fantassin qui était venu voir Florentine, la veille.

—Faudra bien, conclut-il, qu'elle me fasse connaître le matricule de ce pierrot-là.

Et, se croyant toujours le maître, comme autrefois, ne tenant aucun compte de la majorité de Florentine, il murmurait :

—Je la mettrai au pas ! En deux temps, deux mouvements, et plus vite que ça !

L'appétit satisfait, le capitaine Gallois alla prendre son café dans un de ces établissements sérieux où la clientèle est aussi rare que sobre, où le silence se met au niveau de l'ennui le plus profond. Il fuyait les visages glabres des cabots et leur conversation familière.

Assis à une table isolée, à l'ombre d'une colonne séculaire et glacée, le capitaine Gallois essaya de se plonger dans la lecture des gazettes gouvernementales qui alimentaient l'esprit du lieu ; mais rien, pas même les nouveaux règlements du ministère de la guerre, ne parvenaient à l'in éresser. Après avoir parcouru les faits divers, sa vue se porta sur le courrier des théâtres, qu'il ne lisait pas d'ordinaire, professant la plus parfaite indifférence pour ces "billevesées".

Le capitaine Gallois était de ces spécialistes qui ne comprendront jamais l'importance attachée par le public aux fictions dramatiques. Il ne mettait jamais les pieds au théâtre, et n'admettait, en fait de littérature, que les manuels de connaissances pratiques.

Pas poète pour deux sous, le capitaine Gallois, mais soldat accompli, surtout en temps de guerre ! Il aimait la musique, mais la musique militaire. Pour lui, les plus beaux instruments étaient le tambour, le clairon et le saxophone.

A trois heures, le capitaine Gallois se rendait de nouveau au Palais des merveilles. Le concierge eut peine à tenir son sérieux en l'apercevant, tellement le vieux brave était rouge, bien qu'il n'eût pris à son déjeuner que de l'eau rouge.

—La répétition est-elle commencée ? demanda Gallois.

—Oui, monsieur.

—Allez dire à mademoiselle Florentine que je l'attends devant la porte et qu'elle vienne tout de suite.

Il parlait sec, comme s'il donnait un ordre à un de ses subordonnés.

—Qui faudra-t-il annoncer ? demanda le concierge.

—Le capitaine, et ça suffit.

—Le capitaine comment ?

—Je vous dis que ça suffit.

—Bien, le capitaine Ça-Suffit ; on y va, capitaine.

La botte démangeait au capitaine lorsque le concierge du Palais des merveilles défila devant lui pour se rendre au foyer des artistes. Il se maîtrisa cependant, tout prêt à passer sa mauvaise humeur sur la fugitive dont il venait reprendre possession. De charmantes petites femmes, à la frimousse délurée et semillante, débouchaient du couloir.

Elles dévisagèrent le capitaine en chuchotant.

Gallois en entendit une qui disait à l'oreille de sa camarade : "Pour qui vient-il, le vieux ?"

Elles disparurent en riant aux éclats. Et c'était avec ces filles là que vivait la malheureuse Florentine !

—Tonnerre ! s'écria le capitaine Gallois. Et elle appelle ça une vocation !

Le concierge le fit attendre au moins dix minutes, durant lesquelles Gallois frappait du pied sur la dalle, comme un cheval qui piaffe d'impatience. Il revint enfin, les yeux brillants de malice.

—Mademoiselle Florentine ne viendra pas à la répétition.

—Alors, sacrebleu, donnez-moi son adresse ?

—Ça m'est défendu par le règlement du Palais des merveilles.

Ces gens-là osaient invoquer le mot solennel de règlement, cette arche sainte de l'administration !

—Vous me la fichez belle avec votre règlement !

Une fois rentré dans sa loge et installé dans son fauteuil, le concierge, sûr de son droit et toujours prêt à en abuser, riposta du haut de sa calotte :

—J'en suis fâché ; mais vous seriez le président de la République en personne, que je n'enfreindrais pas le règlement.

Quoique très économe et même intéressé, le capitaine Gallois crut devoir recourir aux grands moyens. Il tira de sa poche son portemonnaie, y prit une belle pièce de vingt sous, et la jetant sur la table de l'employé :

—Tenez ! voilà pour boire une chopine à ma santé !

Le concierge se leva, et d'une voix tonnante :

—Je m'appelle Oscar Pichenet, capitaine, et je suis d'une famille où, de père en fils, aucun des Pichenet ne s'est laissé graisser la patte par personne. Reprenez vos vingt sous, et si vous tenez absolument à voir Mlle Florentine, veuillez revenir ce soir pendant la représentation. Elle vous recevra ou ne vous recevra pas ; ça, c'est son affaire.

Le capitaine Gallois, stupéfait de rencontrer tant de dignité chez un concierge de café-concert, accepta la leçon sans mot dire, rentra en possession de son franc et se retira, en proie à une fureur indicible.

Le soir, il avait réfléchi. Au lieu de se représenter tout droit à la loge de cet étonnant gardien, il prit, au contrôle, un billet de fauteuil de balcon et pénétra, l'un des premiers, dans la salle.

La curiosité l'amena à là, et aussi le désir de voir quelle figure ferait Florentine en l'apercevant. Il tenait à s'assurer si vraiment sa fille ne chantait que le genre patriotique, et quel effet elle produisait dans le public. Quant à lui, ces sortes de chants, qui lui avaient plu autrefois dans la bouche de Florentine, avaient le don de l'exaspérer.

Aux appels à la revanche, aux récits héroïques, aux déclamations des poètes, il préférait des actes. Toutes ses sympathies, il les réservait pour les sociétés de tir et de gymnastique. Il estimait que le drapeau n'a nul besoin d'être mis en musique.

Ça l'agaçait d'entendre tant de lascars chanter la guerre et de les voir rester l'arme au pied et le parapluie sous le bras.

Raide sur son fauteuil, les sourcils contractés, la bouche serrée, il n'entendit pas un mot des chansons plus ou moins ineptes que des filles fardées débitèrent, d'une voix aigrelette, au début du concert.

Entre chaque ritournelle, contre le rideau de scène apparaissait un écriteau annonçant le nom de l'artiste. A la vue de ce nom : Florentine, le capitaine sursauta. Florentine ! Florentine ! Florentine tout court ! L'artiste précédente s'appelait Cascadette ! c'était en pareille société que la fille d'un capitaine, décoré sur le champ de bataille, se commettait !

—Sacrebieu ! murmura Gallois, je lui ferai mon compliment tout à l'heure !

Cependant une sonnerie de clairon se fait entendre à l'orchestre et est suivie d'un roulement de tambour.

Le capitaine Gallois aurait tressailli d'aise en tout autre lieu. C'est la première fois qu'il ne vibre pas au retentissement des cuivres.

Florentine apparaît sur la scène. Toute la salle applaudit son artiste préférée, idolâtrée. Et pourtant Florentine, au contraire de ses camarades ne livre rien de sa beauté aux regards des curieux.

Elle est revêtue d'un costume sévère où le noir domine. Elle semble porter le deuil de la patrie. Dans ses mains, un drapeau tricolore, qu'elle tient fièrement et qu'elle chantera de même.

Le capitaine Gallois luttait contre l'émotion, qui, déjà, le gagnait.

—Quelle comédie ! murmura-t-il.

Cette comédie, signée : Villemer et Delormel, avait pour titre : "Notre Drapeau."

Florentine, qui n'avait pas encore aperçu son père, entonna d'une voix vibrante le premier couplet.

Le refrain, Florentine le jeta avec la conviction d'une grande artiste qui se sent en communion intime avec son public. Et tandis qu'à la reprise de la ritournelle, clairons et tambours vibrent sans pouvoir dominer le tonnerre des applaudissements, le capitaine furieux d'éprouver une sorte d'orgueil du triomphe de sa fille, ronchonne entre ses dents.

—Est-ce possible de se donner ainsi en spectacle !

Florentine entonne le second couplet. Mais soudain, elle pâlit et chancelle. Sa voix s'éteint au fond de la gorge. On la croit en proie à quelque indisposition subite, et le silence règne dans la salle.

Florentine a aperçu son père, qui la fixe et dont le visage sévère exprime l'indignation. Sous ce regard où elle a vu le mépris, devant ce visage vénéré où, au lieu de l'amour paternel, éclate le reproche, l'artiste perd toute son inspiration.

Une crainte instinctive la paralysait, et c'est à grand-peine qu'elle parvint à entonner le dernier refrain, au moment même où son fiancé prenait place aux dernières loges, avec Médéric, ses sœurs et le fringant Houdaille.

Elle quitta la scène, tête basse, comme si elle se sentait réellement coupable, elle, l'artiste convaincue, l'interprète de la patrie en détresse ! Et les applaudissements de ses fidèles la rappellèrent quand même. Tous semblaient lui dire : "Tiens ferme ton drapeau, Florentine ! laisse passer l'orage !"

C'est ainsi qu'elle interprétait leur indulgence ; car elle avait été au-dessous d'elle-même, et tel qui venait de l'entendre pour la première fois, ne comprenait pas la raison de ses succès.

La ritournelle guerrière s'était tue, remplacée par de vulgaires flonflons. A la chanteuse patriotique avait succédé le pitre costumé en lignard et dont les énormes plaisanteries sur Ramollot mettaient la salle en gaieté et le capitaine Gallois en fureur.

—Ah ! ah ! se disait le vieux héros, elle a baissé le nez, la folle ! Elle ne s'attendait pas à me voir là. J'en ferai ce que je voudrai ; je la ramènerai à la maison comme un petit toutou. Je lui ferai comprendre l'énormité de sa conduite. Et elle restera chez moi jusqu'à ce que je la marie avec un officier assez amoureux d'elle pour oublier son passage au Palais des Merveilles.

Mais il importait, avant tout, de ne faire aucun scandale dans un pareil établissement. Le capitaine Gallois se résigna à attendre la fin de la représentation pour aller chercher sa fille.

Il avait consulté le programme et savait qu'elle devait chanter une seconde et dernière fois de la soirée, vers dix heures. Il se promettait de descendre avant la fin de cette "machinette", résolu à se poster à l'entrée des artistes et à barrer toute retraite à Florentine. Il croyait triompher, le capitaine Gallois ; il était loin de se douter qu'il aurait dans un instant affaire à plus fort que lui.

C'est le tour de Florentine, dont le nom est acclamé. Le violoncelle gémit, le hautbois exhale une longue plainte, et les trilles de la petite flûte, succédant à des roulades, imitent le chant d'un oiseau.

L'artiste entre en scène. Elle ne semble pas se ressentir de sa défaillance. La résolution est peinte sur son visage. Elle ne baisse plus les yeux, comme tout à l'heure, en quittant la scène. Elle a promené son fier regard sur ses fidèles.

Durant un quart de seconde, ses yeux se sont arrêtés sur ceux de son père. Et le père qui y voyait encore très clair, avait senti, dans ce regard, comme un défi. Florentine semblait lui dire :

—Je suis majeure, et si ça ne te plaît pas que je chante pour le peuple, tant pis ! rien ne t'obligeait à venir au Palais des Merveilles.

Le capitaine Gallois croisa les bras et fixa l'enfant qui avait la prétention de lui résister.

—Je te briserai ! se disait-il ; j'en ai brisé des plus durs que toi ; tu ne m'en imposeras pas avec tes grands airs de cabotine ! L'audra bien que tu rentres au giron !

Florentine commença avec un sentiment exquis de la nuance la fameuse chanson : les "Hirondelles françaises", des mêmes auteurs que celle de "Notre Drapeau" et non moins populaire.

Dès le premier couplet, le capitaine Gallois éprouva un je ne sais quoi qui le mettait en rage et qui, pourtant, lui pinçait avec vigueur la corde patriotique. Elle vibrait, cette corde, elle vibrait quand même ! Le héros avait beau regimber contre son émotion, il était pris et bien pris, Florentine le voyait clairement, et cette découverte était le plus beau triomphe de sa carrière artistique.

Dans ce palais il n'y avait d'autre merveille que la fiancée de Jean, vous n'auriez pas entendu chuchoter pendant qu'elle chantait. Les garçons de service s'arrêtaient dans les couloirs, plateau en main, les yeux tournés vers l'étoile. Des fumeurs laissaient éteindre leur cigare sur le rebord de la tablette aux consommations.

Personne n'en perdait une bouchée, pas même le capitaine Gallois. Une larme d'attendrissement perlait aux yeux du héros. Il l'essuya d'un geste sec du revers de sa main. Il avait peur du ridicule ; mais, à cet égard, il se rassura bien vite en constatant que tous, femmes, filles, enfants, vieillards, garçons limonadiers et jusqu'au marchand de programmes, avaient, comme lui, la larme à l'œil. Pleurer pour une chanson, c'est un peu fort tout de même ! Une chanson de café-concert !

—Elle me le payera tout à l'heure, se disait le terrible capitaine Gallois.

C'est égal, il ne songeait plus à s'en aller avant la fin de cette satanée chanson. D'abord, comment quitter sa place au milieu de ce silence solennel ! On était serré comme sardine en boîtes, au Palais des Merveilles ! On n'y avait même pas la permission de tousser.

Si quelque malheureux enrhumé se mouchait bruyamment, on le rappelait à l'ordre par des chuts énergiques. Mais ce n'étaient pas seulement ces raisons toutes matérielles qui retenaient à son fauteuil le capitaine Gallois : il voulait entendre la chose jusqu'au bout.

—Patience ! prétendait-il encore, c'est la dernière fois que je me laisserai pincer chez les cabots ; car elle ne chantera plus—. Je lui interdirai de chanter.

Pauvre homme ! Comme si l'on pouvait empêcher la cigale de donner ses sérénades à la nuit, le rossignol de peupler de roulades la solitude du fourré.

Chante, Florentine, c'est ton droit, c'est ton devoir, puisque l'on t'écoute avec ivresse, puisque l'on t'applaudit avec frénésie.

Toute la salle, debout, frémissante, acclamait l'artiste. Croyez-vous que le capitaine Gallois soit resté assis ? Non, non, vous ne le croyez pas. Il s'était levé comme les autres, et sa haute taille dépassait de beaucoup celle de ses voisins.

Mais ce qui vous étonnera peut-être, c'est qu'il applaudissait, à lui tout seul, plus fort qu'une troupe de claqueurs. Oui, il applaudissait, et de bon cœur. Tant et si bien que, quelques instants après, posté devant la sortie des acteurs, et voyant arriver Florentine, il lui ouvrait ses bras dans lesquels elle se précipita.

—Tu as été superbe, lui dit-il ; seulement... tu vas venir avec moi à la maison.

—Après de Cécile ?

—Oui, de Cécile, qui est toute disposée à faire la paix avec toi, de Cécile, qui est une bonne petite femme. Nous serons heureux tous les trois, et tu n'auras à te préoccuper de rien. Je n'irai plus jamais au café, le soir, et tu nous chanteras de temps en temps les "Hirondelles".

Un rassemblement commençait à se former autour du grognard et de sa fille. Florentine héla un fiacre et tous deux y montèrent.

—Où vas-tu, papa ?

—A la gare d'Orléans, parbleu ! Nous prendrons le dernier train.

—Tu tiens à rentrer cette nuit ?

—Je te crois ! Il faut que je sois debout à cinq heures du matin ; nous attendons le général pour l'inspection. Tu sais que ça ne plaisante pas, l'inspection.

—Eh bien, papa, je vais t'accompagner à la gare et je te mettrai dans le train ; mais ne compte pas m'emmener.

Elle donna l'ordre au cocher, et le fiacre se mit en route.

—Tu partiras, ma fille ! s'écria le capitaine, ou sinon...

Elle l'entoura de ses bras, et, l'embrassant avec tendresse :

—Mon Dieu ! qu'il y a longtemps que je n'ai eu le bonheur d'avoir mon petit papa, à moi toute seule. Et voilà qu'il me fait les gros yeux, la grosse voix. Tu ne vas pas me battre, au moins ?

Le cœur du héros se réchauffait à cet amour filial si simple, si sincère. Il adoucit le ton de sa voix ;

—Voyons, Titine, tu ne voudrais pas me laisser m'en aller tout seul à la maison ? Cécile t'attend, et...

—Cécile me m'attend pas du tout. Elle est bien trop avisée pour ne pas être certaine qu'à mon âge on ne revient pas, comme cela tout d'un coup, sans un motif impérieux, sur sa décision.

—Alors, le bonheur de ton père n'est donc pas pour toi un motif assez impérieux ?

—Mon père ne serait pas heureux entre sa femme et sa fille.

—Toujours tes idées ! Je t'assure que Cécile y mettra du sien. Tu peux bien, de ton côté, lui faire quelques concessions. Si, en

famille, on ne se faisait jamais de concessions, la vie deviendrait impossible.

—Tu remercieras Cécile pour moi. Du reste, je viendrai la remercier moi-même, à Blois.

—Cette nuit ?

—Oh ! non ! D'abord, j'ai un engagement avec le directeur du Palais des Merveilles, un engagement sérieux. Si je le rompais sans son adhésion, il m'en coûterait un dédit de vingt mille francs.

—Vingt mille francs ! Tu as signé cela ?

—Sur papier timbré.

—Mais tu es victime d'une escroquerie ! Voilà ce que c'est que de vivre seule, sans conseillers !

—Pardon, papa, je suis payée en conséquence. J'ai cent francs, par soirée.

—Cent francs ! Tant que ça ? Tu ne cherches pas à me monter le coup, à me dorer la pilule ?

—Pas le moins du monde.

Le capitaine Gallois se gratta le bout de l'oreille. Cent francs par soirée, c'est un joli denier tout de même ! Il en était bleu, le capitaine Gallois, dont les petits appointements faisaient si maigre figure à côté des cinq louis quotidiens. Mais comme, chez lui, l'honneur parlait plus haut que l'argent, il eut bientôt pris son parti.

—Tu n'as pas besoin de faire fortune, dit-il. Ta mère t'a laissée une somme suffisante pour vivre simplement. Plus tard, Cécile et toi, vous partagerez mes économies.

—Et mon dédit, interrompit Florentine, qui le payera ?

—Vingt mille francs !

—Eh oui, ni plus ni moins, sur papier timbré.

—Quand finit ton engagement ?

—Dans six mois.

—Et pendant six mois il te faudra vivre en commun avec toute cette racaille, ces filles, ces cabots prétentieux !

—Je ne vis pas avec eux. D'ailleurs, je n'ai de mépris que pour ceux d'entre eux qui se conduisent mal. J'arrive, je serre la main à mes bons camarades. . . .

—Il n'y en a pas !

—Pardon ! il y a de braves et dignes gens dans tous les métiers. . . je vais ensuite dans ma loge, je me costume, j'entre en scène, j'en sors, je rentre dans ma loge, j'attends mon tour, je rechante une fois ou deux. Oh ! je ne risque pas de casser ma voix. . . et, ma soirée finie, je file chez moi.

—Et la solitude ne te pèse pas ?

—En aucune façon. Je m'instruis toujours, je lis, j'écris, j'étudie mon piano, je fais des vocalises et j'apprends les chansons nouvelles que mon directeur me donne à choisir parmi les centaines de manuscrits qu'il reçoit. Car je suis très connue, mon cher papa ; tous les poètes, tous les musiciens voudraient m'avoir comme interprète.

—Et l'on t'envoie des billets doux ?

—Des tas ! Je n'en lis aucun. Ça me sert à allumer mon feu.

—A la maison, au moins, on te respecterait.

—Mais ça ne m'offusque pas, les billets doux ! Parmi mes amoureux, j'en ai peut-être qui vaudraient la peine d'être écoutés. Seulement, ils arrivent trop tard.

—Bah !

—Oui, mon choix est déjà fait. Je te conterai cela à ma première visite. N'en parle pas d'avance à Cécile. Ça ne la regarde pas.

Ils étaient arrivés à la gare d'Orléans. Le capitaine Gallois calcula que, s'il fallait partir seul, il pourrait prendre l'avant-dernier train. En ce cas, il n'avait plus que dix minutes à lui.

Ce maudit chiffre de vingt mille francs de dédit dépassait de beaucoup le sacrifice qu'il aurait pu s'imposer pour arracher Florentine du Palais des Merveilles. C'était une fatalité devant laquelle il s'inclinait, par force.

—Alors, fit-il en soupirant, c'est donc vrai, tu ne t'en reviens pas avec moi à la maison ?

—Je ne le puis ni le voudrais. Tu m'as entendu chanter, ce soir ; est-ce que j'ai dit quelque chose qui ait offensé tes oreilles, blessé tes sentiments ?

—Non, au contraire ; mais ce n'est pas ta place.

—Est-ce que je chante mal ?

—Tu chantes à ravir, petite folle ?

—Eh bien, pourquoi céderais-je ma place à quelqu'un qui chanterait moins bien que moi et qui remplacerait mes chants patriotiques par des inepties comme celles qu'on t'a servies, ce soir, au Palais des Merveilles !

Le capitaine Gallois n'avait plus que le temps de prendre son ticket. Il courut au guichet, puis revenant auprès de Florentine.

—J'allais oublier de te poser une question.

—Vas-y, père ; mais prends garde de manquer le train.

—J'ai encore quatre minutes. Dis-moi, quel est ce jeune soldat qui est venu te voir, au foyer de ta boîte, et que tu as si bien reçu.

Elle pâlit un peu. Certes, elle ne s'attendait pas à une semblable question. Mais elle se remit aussitôt, et, sans hésitation :

—C'est mon fiancé, répondit-elle.

—Un simple soldat !

—Comme tu l'étais quand tu t'es engagé. Il n'a pas moins d'ambition que tu n'en avais.

—Où l'as-tu connu ?

Pour toute réponse, elle lui montra l'horloge de la gare, et l'embrassant sur les deux joues :

—Papa, tu vas manquer le train. Je te dirai tout à ma première visite.

—Quand ?

—Le plus tôt possible. Je viendrai à la surprise, dès que je pourrai obtenir de mon directeur une soirée de congé.

Le capitaine Gallois pressa sur son cœur sa fille et courut au train où il eut tout juste le temps de monter en wagon.

Florentine rentra à sa chambrette de l'hôtel du Petit Caporal, qu'elle n'avait pas voulu quitter en souvenir des bonnes heures passées là avec son fiancé.

Jean, qu'était-il devenu pendant cette soirée orageuse ? De sa place, il avait assisté ainsi que le sergent Houdaille, à la comédie intime qui se déroulait dans le cerveau du capitaine Gallois, et dont, seul, il pouvait suivre et comprendre toutes les phases sur la physiologie congestionnée du vieux brave.

Houdaille, beaucoup plus intéressé par cet incident que par le talent merveilleux de Florentine, se tordait de rire. Passant la main par-dessus les épaules de Camille, il envoyait forces tapes amicales à Jean.

—Parole, disait-il, le capiston est empoigné ! Il pleure comme un veau, le capiston. Voyez. . . il applaudit ! il y va de ses battoirs ! Bon ! le voilà qui s'esbigne. Ah ! j'y suis, il va reprendre le train de onze heures vingt-cinq, à cause de l'inspection de demain matin. L'inspection ! ce que nous nous en battons l'œil ! C'est tout de même bon de se la couler douce au Palais des Merveilles quand les camarades sont tout à l'astique ! N'est-ce pas, Mlle Camille ?

La belle Alsacienne répondit oui, de confiance. Elle riait follement de tout ce que disait le sergent. Ce soir, elle était tout à la joie. Houdaille se serrait contre elle. Quant à Jean, il n'était pas sans inquiétude sur les résultats de l'entrevue de Florentine avec son père. Il restait convaincu que l'artiste ne se laisserait, sous aucun prétexte, ramener à Blois ; mais il avait la plus grande hâte de savoir ce qui s'était dit entre ces deux êtres séparés depuis si longtemps et cependant unis par une étroite affection.

Avait-il été question de lui-même ? Il le redoutait ; car il se trouvait bien mince personnage devant le capitaine Gallois, lequel, d'après les dires de Houdaille, le traitait de polichinelle pour avoir distrait la chambrée, le soir, par ses chansons.

Le temps lui semblerait long jusqu'au matin ; dès dix heures, il irait frapper à la porte de sa fiancée, et ses premiers mots seraient pour lui demander des nouvelles de l'entrevue.

Perdu dans ses réflexions, Jean n'entendait plus un mot de ce qui se débitait en scène. Les plaisanteries et interpollations de son sergent ne lui arrivaient que comme un bruit confus. Bien qu'assis à côté de Camille, il ne voyait même pas que Houdaille la serrait de près et qu'il avait poussé l'audace jusqu'à prendre et garder dans la sienne la main de la belle fille d'Alsace.

Comment la fière Camille, si dédaigneuse d'ordinaire des entreprises du sexe fort, acceptait-elle, sans protester, des avances aussi caractéristiques ? Ce sont choses qu'il serait difficile d'expliquer autrement que par l'effet de la jeunesse, de l'entraînement, des circonstances, de la lumière artificielle, de l'uniforme militaire.

Louise était bien trop attentionnée aux jeux de la scène pour s'apercevoir de l'amourette qui commençait à ses côtés.

Médéric, que rien ne pouvait distraire de ses sombres pensées, suivait d'un œil distrait le va et vient de tous ces cabotins et cabotines dont aucun, malgré ses efforts pour plaire au public, n'avait le quart de succès de la chanteuse patriotique.

Un serrement de main, c'est peu de chose, et cependant cela autorise bien des audaces subséquentes. Comment les cœurs pourraient-ils manifester leur union si les mains ne se mettaient pas de la partie ? Fallait-il en conclure que Camille se sentait réellement prise aux pointes triomphantes des moustaches du sergent Houdaille !

Pincée, elle, par un simple sergent ? Elle l'était si peu que, rentrant à la maison, elle n'y songeait déjà plus. Mais sa petite imprudence, purement matérielle et sans ramification avec le chemin qui mène au cœur, avait allumé toutes les flammes dont un sous-officier de l'armée française est capable de brûler pour sa belle.

XLI

Le Prince Charmant

Peu de jours après les événements que nous venons de rapporter, le jeune et sémillant tapissier, Arthur Béliard, travaillait à la pose d'une tenture de fenêtre dans la bibliothèque du prince Nicolas Alvaroff, en l'hôtel que le grand seigneur possède, avenue de Villiers.

Le prince qui, paraît-il, avait autant de millions que d'années (environ vingt-neuf), venait tous les ans, depuis la mort de son père, passer l'hiver à Paris.

Telles étaient pour lui les séductions de la capitale française qu'il s'y attardait au printemps jusqu'à l'arrivée des premières chaleurs sérieuses.

De haute taille, bien proportionné, à la fois robuste et élégant, le prince Nicolas Avaroff était le type accompli du Slave blond aux yeux bleus d'une extrême douceur. Riche comme il l'était et si sympathique, les succès ne lui auraient pas manqué auprès des femmes ; mais son cœur semblait être pour jamais fermé à l'amour sincère. Il avait pour principe de ne jamais s'emballer. Il fuyait comme la peste les aventures sérieuses et se tenait toujours sur la réserve.

Nicolas Alvaroff payait princièrement et se considérait comme étant quitte de toute autre obligation. Mais, malgré sa fortune, sa santé et les amitiés sincères de quelques compatriotes, il ne connaissait que les éphémères ivresses du plaisir matériel, et son cœur, avide de hautes aspirations, se desséchait dans le désenchantement de cette existence factice. Or, le matin où Arthur Béliard achevait de décorer le cabinet du prince Alvaroff, ce grand seigneur, renversé dans un fauteuil, son livre sur les genoux, suivait les mouvements de l'habile tapissier, en envoyant au plafond les bouffées d'un cigare de la Havane. A onze heures, Arthur avait achevé son travail et descendait de l'échelle.

Le prince, qui s'était assoupi et dont le livre ouvert avait glissé à terre, se réveilla. Il se redressa, bâilla, et rallumant un cigare :

— C'est parfait, dit-il, vous êtes un ouvrier de premier ordre. Sans trop de curiosité, combien gagnez-vous à votre magasin ?

— Neuf francs par jour, sans compter les gratifications des clients.

Il rappelait ainsi adroitement au prince que quand on est satisfait d'un travail, on est libre de récompenser l'ouvrier. Nous avons dit que le prince Nicolas Alvaroff était intelligent, il le prouva une fois de plus en mettant avec délicatesse un louis dans la main du tapissier.

— Et merci ! ajouta-t-il pour bien marquer sa satisfaction.

Arthur s'inclina : c'était sa façon de reconnaître la générosité du client ; chacun sa fierté.

— Ayez l'obligeance de sonner mon valet de chambre, lui demanda le prince.

Arthur appuya le doigt sur le bouton de la sonnette électrique. Un grand diable de cosaque costumé en laquais d'exquise maison apparut soudain, sans qu'on sut par où il était arrivé. Les domestiques russes ont l'art de marcher en douceur, d'ouvrir et de refermer les portes avec discrétion.

— Monsieur le tapissier, demanda le prince, prendrez-vous avec moi un verre de vieux madère !

Trinquer avec un prince, avec un prince russe !

— Mon prince, répondit Arthur, vous êtes vraiment trop bon.

Nicolas Alvaroff fit un signe à son cosaque, lequel disparut comme il était venu, sans faire le moindre bruit.

— Asseyez-vous, fit le prince, et fumez un cigare. Voulez-vous du feu.

— Volontiers... Merci, mon prince.

Arthur prit place à l'extrémité d'une chaise, devant une petite table sur laquelle le cosaque servit deux verres de vieux madère.

Le prince vida d'un trait son verre ; mais il ne trinqua pas avec son invité, qui en fut quelque peu choqué, sans le laisser voir. En matière de popularité, quand on se mêle de rapprocher les distances qui séparent les castes, il faut le faire tout à fait ou pas du tout. Mais qu'importait à Arthur ! Si le prince ne trinquait pas, il payait princièrement ; cela valait encore mieux.

— Alors, vous ne gagnez que neuf francs par jour ? dit Nicolas Alvaroff.

— Pas davantage ; mais je ne me plains pas, surtout les jours où j'ai la chance de travailler pour des clients généreux.

Le prince était curieux de connaître les dessous de Paris ; et puis, comme on va le voir, il avait son idée, par exemple ! Et bien digne d'un viveur qui commence à avoir le dégoût des plaisirs faciles.

— Vous ne travaillez pas le dimanche ? demanda le prince.

— Pas souvent. Le métier est dur : toujours à l'échelle, les bras en l'air. Ce n'est pas trop de se reposer un jour par semaine... surtout l'été. Oh ! moi, l'été je passe tous mes dimanches à la campagne, à moins qu'il ne tombe des hallebardes.

— Vous êtes marié ?

— Moi ! Ah ! bien par exemple, pas si bête !

C'est égal, il est vraiment indiscret le prince Nicolas Alvaroff !

— Mais vous avez bien une petite bonne amie ? demanda-t-il encore.

Pourquoi cette question ? A tout autre client, Arthur Béliard aurait répondu : "Ça ne vous regarde pas !"

— Oui, mon prince, répondit-il, j'ai une petite bonne amie, gentille comme un amour et qui passe toutes ses journées à l'atelier. Elle est modiste, de son état.

— Charmant ! Et vous l'épouserez ?

— Comme vous y allez, mon prince !

— Puisqu'elle est gentille et travailleuse !

— Ça ne suffit pas, en ménage.

— Enfin, c'est votre affaire. Excusez-moi. C'est aujourd'hui vendredi. Que faites-vous après demain, dimanche ? Vous irez à la campagne, avec votre petite bonne amie ? Ai-je bien deviné ?

— Oui, mon prince.

— Voulez-vous m'emmener ?

Par exemple, Arthur Béliard ne se serait jamais attendu à pareille question ! Il réfléchit un quart de minute, et ne pouvant s'expliquer le mobile du client :

— Pourquoi pas, répondit-il d'une voix mal assurée.

— Ça n'a pas l'air de vous sourire, fit observer le prince ; je ne voudrais pas vous déranger... dans vos amours.

— Oh ! moi, ça m'est égal... Seulement...

— Ah ! il y a un seulement.

— Parbleu, mon prince, j'y consens, mais à une condition : vous ne ferez pas la cour à ma... petite bonne amie...

— Oh ! quel soupçon !

— J'y vais avec franchise. C'est que, voyez-vous, mon prince, la partie ne serait pas égale entre nous deux. Vous êtes presque aussi jeune que moi, vous êtes plus beau garçon que moi et pardessus le marché, riche à millions. Bref, vous êtes le prince Charmant que toutes nos jolies Parisiennes espèrent rencontrer sur le chemin, en revenant de l'atelier.

Pour être Russe, on n'en est pas moins sensible aux compliments, surtout quand ils sont faits avec cette franchise.

— Le prince Charmant, dit Nicolas Alvaroff, prend l'engagement d'être sage ; mais à votre place, je sais bien ce que je ferais...

— Quoi, mon prince ?

— Je profiterais de la circonstance pour éprouver la fidélité de ma petite bonne amie.

L'idée plut à Arthur. Au bout du compte, si Nana se toquait du Russe, ça serait encore une bonne manière d'en finir avec cette intrigue qui menaçait de tourner au tragique, c'est-à-dire au mariage.

— Ça va, mon prince, et je vous donne carte blanche. Nana ne saurait manquer de vous plaire et je crains fort de soutenir mal la comparaison avec vous.

Nicolas Alvaroff était d'une finesse à en remonter à tous nos diplomates.

— Bravo ! A dimanche, mon ami. Venez me chercher ici, avec votre petite bonne amie. Ma voiture sera prête et je vous ferai conduire où vous voudrez.

Arthur remarqua que le prince ne lui tendait pas la main. Décidément, ces gentils-hommes russes ont beau vouloir fraterniser avec le peuple, ils ne sauraient y parvenir !

Arthur Béliard salua et se retira. Le soir, il ne manqua pas de faire part à Anna de sa bonne aubaine et de l'étrange fantaisie du prince Nicolas Alvaroff.

— Nous n'avons pas besoin de lui pour nous amuser ! s'écria-t-elle. Tout justement, papa doit aller passer la journée de dimanche chez son patron. Il voudra m'emmener, mais j'y couperai dans les grandes largeurs, et il s'en ira tout seul ! Comme ça, le père Bonacieux me laissera la paix ; il comprendra, le vieux monstre, que j'ai soupé de sa fiole.

Quand elle était surexcitée, Nana parlait une sorte d'argot. Elle ajouta, en sautant au cou d'Arthur :

— Notre dimanche nous appartient, mon Arthur, et nous en profiterons tous les deux, rien que tous les deux. Pas de prince russe ! moi, d'abord, vois-tu, je ne donnerai jamais dans la haute. Mon Arthur n'est qu'un ouvrier, mais un bon petit ouvrier capable et laborieux. Je n'aime que lui et je n'aimerai jamais que lui. M'aime-t-il un peu, au moins ?

Arthur ne l'avait jamais vue aussi gracieuse, aussi aimante. Sans compter qu'il était très flatté qu'elle eût repoussé comme ça, du premier coup, la compagnie d'un prince.

— Oui, je t'aime un peu, répondit-il.

— Ça ne suffit pas.

— Je t'aime comme tu me le demandes.

— Alors, je veux que tu m'aimes beaucoup, passionnément.

— Pas du tout, ajouta Arthur, comme s'il effeuillait la marguerite.

— Oh ! le vilain.

Elle prit un grand air sérieux et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Il faudra bientôt nous marier, mon Arthur. Au besoin, j'irai voir ta mère et je lui dirai notre amour.

— Et si je te lâchais, que ferais-tu ? dis Arthur effrayé.

— J'irais me jeter à l'eau...

Il respira plus à l'aise : cette funeste résolution n'atteindrait en rien sa précieuse personne.

— Mais auparavant, ajouta Anna, sans quitter son attitude agressive.

— Auparavant ?...

— Tu veux le savoir ?...

—Vas-y donc, Nana !

—Eh bien, avant d'aller me jeter à l'eau, je...

Elle hésitait à achever sa phrase. Pas méchante au fond, il lui répugnait de lancer la menace.

—Mais vas-y donc, Nana !

—Je te vitriolerais ! s'écria-t-elle.

Un frisson secoua tout le corps d'Arthur. Il savait maintenant à quoi s'en tenir. C'eût été inutile de pousser plus loin les choses ; valait mieux les rabibocher, selon l'expression de ce Don Juan de la tapisserie. Et comme, en pareil cas, il jouait admirablement la comédie, Arthur Béliard éclata d'un rire violent et nerveux.

—Es-tu bête, Nana ! Jamais tu ne comprendras la plaisanterie... Allons, fais la risette, ma belle, fais la risette à ton petit mari ?

Il avait adouci sa voix, rendu à son regard toute la câlinerie avec laquelle il savait prendre les filles. Elle le crut encore une fois, et regrettant sincèrement d'avoir été si loin, elle balbutia des excuses.

Ce soir-là, Arthur la conduisit au bal et la fit danser comme une perdue. Epuisée de fatigue, la pauvre fille demanda grâce. Il était l'heure de rentrer. Jusqu'alors Anna avait eu la chance de ne pas se laisser pincer par son père en flagrant délit d'absence ; mais elle tremblait toujours en reprenant le chemin de la maison ; elle redoutait les colères aveugles de l'alcoolique.

Ils montèrent dans un fiacre et recommandèrent au cocher de les mener à toute vitesse.

—Ma chère, puisque tu es si sûre de toi, fais-moi le plaisir, pour un dimanche, d'accepter la compagnie de Nicolas. Je le lui ai promis.

—Comment ! tu lui as parlé de moi ?

—Il m'avait demandé si j'avais une petite bonne amie.

—Et, dit Anna, tu ne lui as pas dit que j'étais ta fiancée ?

—Ma foi non.

—Ton prince doit avoir une belle idée de moi ; il serait capable de me faire une déclaration.

—Nicolas ! c'est un prince très délicat.

—Qu'a-t-il besoin de notre société. Il s'ennuierait avec nous ! Qu'il aille avec son monde ! Qu'il nous laisse donc tranquilles !

—Tu me feras perdre sa clientèle.

—Ça ne prend pas : tu travailles pour le compte de ton magasin ; tes clients ne sont pas à toi. Enfin, bref, ne m'en parle plus et laisse-moi me reposer demain soir. Je n'ai pas envie de tomber malade.

Arthur Béliard n'eut garde d'insister.

Le dimanche suivant, Charvet qui, contrairement à ses habitudes des jours fériés, s'était levé d'assez bonne heure, invita Anna à s'habiller le plus vite possible.

—Et surtout, ajouta-t-il, fais-toi belle.

—Pour qui ? demanda Anna.

—Tu le sais bien. Ne recommençons pas à discuter ; ce serait peine perdue. J'ai promis à M. Bonacieux que nous viendrions ensemble passer la journée chez lui ; tu ne voudrais pas me faire manquer de parole au patron. Ça serait très maladroit.

Anna doublement furieuse ; d'une part, Arthur lui avait imposé, pour ce beau dimanche de liberté, la compagnie du prince ; d'autre part, le père prétendant l'obliger à accepter celle du patron. Que signifiait tout cela ? Était-ce donc un parti pris de se débarrasser d'elle ? A la fin, elle se révoltait, et, sans aucun souci de ce qui en résulterait, elle tint tête carrément à son père.

—Ce qui est maladroit, dit-elle, c'est de me compromettre de la sorte. Je n'irai pas chez M. Bonacieux ; je ne dois pas y aller.

—Seule, c'est possible ; mais avec ton père...

—Eh bien, mon père ne devrait pas m'y conduire.

—Ah ! tu raisonnes ! Tu fais de la morale à ton père !

—A qui la faute ?

On sait que les alcooliques ne peuvent souffrir la contradiction. Charvet frappa du pied et, le visage contracté, les yeux hors de l'orbite, il s'écria :

—Tu es ma fille et tu n'as qu'à m'obéir !

—Oh ! je ne suis plus une enfant. Je n'irai pas chez M. Bonacieux !

L'ivrogne avait la main leste, particulièrement le dimanche, à cause des libations exagérées de la nuit du samedi.

Anna ne put éviter la gifle.

D'ordinaire en pareil cas, elle se contentait de sangloter durant plus d'une heure, à la cuisine.

Cette fois, elle se redressa, les yeux secs, l'air résolu.

—Tu ne me frapperas plus, car je vais partir d'ici et je n'y remettrai jamais les pieds.

Par prudence, elle avait mis la table entre elle et lui.

—Et où iras-tu ? demanda-t-il.

—Où cela me plaira. Je gagne ma vie et je n'ai pas besoin de toi. Si tu veux bien te donner la peine de calculer, tu verras que je ne te coûte rien depuis que je travaille.

Il le savait bien, l'ivrogne ! Aussi, furieux d'une critique qui l'at-

teignait en plein cœur, il s'élança sur sa fille avec la résolution de lui administrer une maîtresse volée, comme jadis, quand elle était petite, et qu'il la battait sans raison. Elle parvint heureusement à gagner sa chambre et à s'y enfermer à double tour.

Le misérable envoyait des coups de pied dans la porte, proférant les plus atroces menaces, les plus grossières injures. Il devenait fou de rage.

Anna ouvrit sa fenêtre, appela au secours. Aussitôt, toute la maison fut en révolution. Le concierge, les locataires accouraient, armés d'ustensiles menaçants, tels que balais, pelles ou pincettes.

Charvet s'était calmé ; mais il refusait d'ouvrir aux arrivants, hurlant qu'il était le maître chez lui, qu'il payait régulièrement son loyer et n'avait en conséquence aucun compte à rendre à personne. Mais comme Anna, par prudence, continuait ses appels désespérés, le raisonnement de l'ivrogne ne remporta qu'un médiocre succès.

—Si vous n'ouvrez pas, dit le concierge, j'irai chercher le commissaire de police.

Il y a des natures qui ont une sainte peur du gendarme. Charvet appartenait à cette catégorie de citoyens faciles à gouverner. Mène étant ivre, il lui arrivait parfois, à deux heures du matin, au sortir du café, d'offrir un cigare au sergent embusqué devant l'entrée pour surveiller la fermeture de l'établissement. Il se hâta d'ouvrir, et sur un ton naturel que démentait son visage flamboyant :

—Que voulez-vous, messieurs et dames ? Il ne se passe rien d'extraordinaire chez moi.

Et frappant à la porte de sa fille :

—Viens, Nana, viens rassurer ces messieurs et dames.

Anna ne criait plus, mais elle se fit attendre environ deux minutes durant lesquelles elle s'était habillée, toute prête à sortir.

—Mon père m'a battue, dit-elle aux témoins, et sans vous, il aurait tout brisé ici.

Elle passa hautaine, devant l'ivrogne, et se dirigea vers la porte. On lui fit place.

Son père, obéissant à une impulsion irrésistible, s'élança vers elle pour la rattraper ; mais des mains énergiques le repoussèrent et il alla s'abattre dans un vieux fauteuil Voltaire qui lui tendait ses bras dépenaillés.

Anna put descendre l'escalier sans se presser, encouragée par la concierge, laquelle lui criait d'en haut avec énergie :

—Ne revenez plus ; le gredin vous tuerait.

Le "gredin" ne protesta pas. Une réaction violente s'était faite en son âme détraquée par l'abus de l'alcool.

Maintenant, il ne parlait plus de violence. Il pleurait comme un enfant à qui on a arraché le jouet qu'il prétendait briser. Il pleurait devant ces curieux, ces instrus, et sa douleur paraissait si sincère qu'on l'y abandonna sans un mot de blâme.

Anna était déjà loin. Elle trotta, trotta, pressée d'arriver chez Arthur, de lui raconter l'aventure, de se réfugier chez sa mère et d'y attendre les événements. Elle était encore toute bouleversée en entrant dans le petit logement où Arthur Béliard remisait son équipement de célibataire par conviction.

—Ça y est ! fit-elle à peine entrée ; il m'a encore battue et me voilà. Et je viens te demander protection, à moins que tu ne me jettes à la rue.

Diable de surprise pour un lâcheur qui ne se proposait rien moins que de se dérober. Arthur était de sang-froid. Il se donna le temps d'examiner la situation sous toutes ces faces.

—Ah ! il t'a battue, le brigand ! Veux-tu que j'aille le corriger ?

—Non, non ! C'est mon père !

—Es-tu bien sûre que ce soit ton père ?

—Arthur, ce n'est pas le moment de blaguer. Veux-tu, oui ou non penser à notre union ?

—En voilà une question ! Tout ici est à toi comme à moi. Je partagerai avec toi jusqu'à ma dernière croûte.

—Oh ! nous n'en serons jamais réduits là. Nous travaillerons, nous ne craignons pas l'ouvrage. C'est ça surtout qu'il faut dire à ta mère.

—Ma mère, hélas, ne connaît que l'argent.

—Eh bien, le travail, c'est de l'argent, de l'argent sûr. Il n'y a pas de meilleur placement au monde. Tu verras, je ne te coûterai rien et je te ferai faire des économies. Tu t'y connais en meubles, en bibelots ; quand nous aurons devant nous un billet de mille francs ou deux, tu achèteras aux ventes, nous monterons un petit magasin, et c'est moi qui le tiendrai pendant que tu iras à ton ouvrage. Pour amorcer la clientèle, je m'y entends. Mme Verdelet est bien contente de m'avoir. C'est moi qui entortille ses clientes les plus difficiles.

Elle parlait avec la fièvre des hallucinées. Elle, si modeste d'ordinaire, faisait son propre éloge comme si elle avait besoin de justifier sa prise de possession d'un intérieur auquel elle avait droit en vertu d'une promesse solennelle.

Lui, l'écoutait, étonné de ces projets dont il avait parlé lui-même, le premier, quelques semaines auparavant, mais sans y atta-

cher d'importance. L'avenir lui importait peu ; rien que d'y songer lui enlevait le charme du présent.

— Alors dit-elle encore, je suis chez moi, ici ?

— Tant que tu voudras.

La singulière réponse ! Les larmes en vinrent aux yeux de la pauvre Anna ; mais elle les refoula bien vite, de peur de laisser une mauvaise impression à Arthur. Cependant elle répliqua :

— Je ne changerai jamais, moi !

Puis elle lui raconta comment les choses s'étaient passées chez elle. Elle ne pleurait pas, mais combien ça l'aurait soulagée de donner un libre cours à ses larmes. Elle se rattraperait quand elle serait seule.

— Eh bien, dit-elle, en terminant, ai-je eu raison de m'en aller, de le planter là ?

Arthur avalait la pilule sans faire trop de grimaces.

— C'est entendu ! Nana, tu aurais dû le lâcher plus tôt, le vieux pochard. Il y a beau jour que je te disais de venir t'installer dans ma boîte.

— Je veux y entrer par la grande porte, voilà tout.

— C'est pas tout ça, dit-il, le prince Nicolas Alvaroff nous attend, en son hôtel de l'avenue de Villiers.

— Je m'en moque pas mal ! s'écria Anna.

Après avoir échappé au père Bonacieux, voilà qu'on la menaçait d'un Cosaque ! Mais Arthur, prévoyant cette rebuffade, avait préparé son discours.

— Écoute, ma belle, les affaires avant tout ! Nicolas me gobe et comme tapissier et comme ami ! Y a pas à dire non ; Nicolas et moi, nous faisons la paire. Seulement le magot est de son côté.

— Je me moque de son magot comme de sa figure !

— Si tu le voyais, son magot, vingt à trente millions, à ce que disent les journaux bien informés.

— Il en aurait cent, ton Cosaque, que ça ne suffirait pas pour me tenter de faire sa connaissance.

— S'agit pas de cela, Nana ! Soyons pratiques !

« Les affaires avant tout ! répéta Arthur, les affaires honnêtes, s'entend ! Donc, je te disais que le prince, il me gobe et comme tapissier et comme ami. Il doit me faire une commande importante, sans passer par mon magasin. J'aurai à lui remettre à neuf son mobilier de salon. Or, comme il ne sait pas ce que coûtent les étoffes, encore moins la main-d'œuvre, je me promets de l'estamper dans les grands prix. Tu ne voudrais pas me faire manquer cette occasion ?

— Moi ! mais je n'y puis rien ; vous n'avez aucun besoin de ma présence pour choisir des étoffes, pour faire vos prix.

— J'ai promis à Nicolas que nous l'emmènerions avec nous en promenade. Il s'ennuie, ce pauvre ami ; il a besoin de distraction.

— Alors, faudra l'amuser, ton Cosaque ?

— C'est bien simple ! son idée, à Nicolas, c'est de voir comment les ouvriers de Paris se la coulent douce le dimanche. Où c'est l'mal ? Je te le demande, où c'est l'mal ?

— Une idée de fou, quoi !

— De fou ou de millionnaire, c'est kif-kif. Ces gens-la, vois-tu, Nana, à force de passer le temps en rigolades de toutes sortes, finissent par les avoir épuisées toutes, et alors...

— Il leur faut du nouveau.

— Où c'est l'mal ?

Avec son bon sens de fille du peuple, Anna ne pouvait s'expliquer l'étrange fantaisie du prince Nicolas Alvaroff ; cela n'entraînait pas dans sa cervelle.

— C'est égal, fit-elle en descendant l'escalier de son nouveau logis, voilà notre beau dimanche gâté.

Jamais plus radieux soleil de printemps n'avait égayé le jour qui appartient au Seigneur et qui fait la fortune des gargoniers de la banlieue parisienne.

Les rues étaient encombrées d'endimanchés des deux sexes se rendant aux stations d'omnibus ou aux gares de chemins de fer. Tous ces braves gens, fiers de leur toilette nouvelle, s'en allaient à la conquête de l'air qui leur est si parcimonieusement distribué à la maison par messieurs les propriétaires. Les enfants trottaient à la suite des parents, heureux de se trouver dehors, avides de mouvement et d'espace.

Mais tous les Parisiens, de Paris ou d'ailleurs, ne connaissent pas les plaisirs du dimanche. C'était le cas du prince. Il avait passé les trois quarts de sa nuit au cercle, et, bien qu'y ayant gagné une dizaine de mille francs, il dormait encore au moment où ses invités se présentèrent à l'hôtel.

— Monseigneur n'est pas levé, leur dit Ivan, le fidèle valet de chambre du millionnaire ; mais il m'a donné l'ordre de le réveiller dès votre arrivée. Il ne sera pas long à s'apprêter. Si monsieur et madame veulent bien prendre la peine de passer au petit salon, ils y trouveront des rafraîchissements.

Anna tirait déjà Arthur par le bras.

— Allons-nous-en, disait-elle ; ce sera pour une autre fois... puisqu'il dort.

Arthur, tout décontenancé, se laissait entraîner vers la porte ; c'eût été vraiment par trop cruel de réveiller Nicolas.

— Vous direz à monseigneur, dit-il au domestique, que nous regrettons d'être venus si matin, mais que nous nous sommes fait scrupule de troubler son repos. J'aurai l'honneur de le voir cette semaine et de prendre ses ordres.

A ce moment un coup de sifflet retentit dans l'antichambre. Cela venait d'un cornet acoustique placée à portée de la main, contre la muraille.

— Un instant, fit Ivan, c'est monseigneur lui-même qui vous appelle. Conformément à ses ordres, je l'avais averti au moyen de la sonnette électrique.

Arthur s'arrêta sur le seuil de la porte. Le valet de chambre appliqua son oreille à l'orifice du cornet, écouta et dit :

— Monseigneur désirerait vous parler. Veuillez prendre la peine de l'écouter.

Il lui passa le cornet. Et, de son lit, le prince Nicolas Alvaroff envoya ces mots au tapissier :

— Excusez-moi. Je vous demande un petit quart d'heure, vingt minutes au plus, pour m'apprêter. Pendant ce temps-là, mon cocher attelera la calèche. Vous avez emmené madame ?

Arthur mit le cornet à sa bouche et répondit :

— Oui, mon prince.

Anna, très intriguée, était rouge d'impatience. Le prince n'avait pas fini ses questions.

— Quel temps fait-il ?

— Superbe, répondit encore Arthur.

— C'est parfait. Attendez-moi au petit salon.

Arthur connaissait à fond les dispositions de l'hôtel de son ami Nicolas. Il conduisit Anna dans un délicieux salon Louis XV, aux meubles ouvragés et recouverts de soie claire. Sur une petite table, des rafraîchissements variés.

— Monsieur et madame voudront bien prendre la peine de se servir, dit Ivan ; je vais aider monseigneur à s'habiller.

Il sortit, ouvrant et refermant la porte sans faire le moindre bruit.

— Nous sommes chez nous, dit aussitôt Arthur en remplissant deux verres de madère.

Anna n'osa pas s'asseoir sur ces meubles éclatants de fraîcheur comme s'ils sortaient de chez le tapissier.

— Hein ! fit Arthur, c'est chouette chez mon ami Nicolas ; c'est un peu plus rupin que chez le père Charvet ! Assieds-toi donc et fais comme moi, c'est-à-dire trempe un biscuit dans ton vin.

— Je n'ai ni faim ni soif, dit Anna.

Elle ajouta, à la manière des enfants qui se déplaisent où on les a conduits :

— Je voudrais bien m'en aller.

— Et le prince !

— Il ferait mieux de rester au lit, ton Cosaque. Dormir, à pareille heure ! par ce temps-là ! un dimanche !

Elle haussait les épaules avec une indignation comique.

— Nicolas, dit Arthur, est libre de faire de la nuit le jour et du jour la nuit, selon son bon plaisir. Quand on est riche à millions, ça n'est pas pour vivre comme le pauvre monde.

Anna caressait du bout du doigt l'étoffe d'un fauteuil

— Tout de même, fit-elle, il y en a pour de l'argent, rien que dans cette pièce.

— Qu'est-ce que tu dirais si tu voyais le grand salon, avec ses tableaux de maîtres. Tu ne le croirais pas, eh bien, l'un de ces tableaux a coûté à Nicolas cent soixante-quinze mille balles.

— Il est donc bien grand, ce tableau ?

— Comme ton mouchoir de poche ; mais c'est un Meissonier.

— Meissonier ? connais pas !

Arthur choqua son verre contre celui d'Anna, le vida d'un trait et le remplit immédiatement. Anna mouilla à peine ses lèvres dans le sien.

— Est-il heureux, ce Nicolas ! fit Arthur, il n'y a point de fantaisie qu'il ne puisse se payer. Vrai, si jamais il se marie, je ne plaindrai pas la princesse. Avec ça, gentil comme un amour qui aurait laissé pousser sa barbe !

Cet éloge allait contre son but. Il rappelait à Anna le boniment que le père lui faisait de M. Bonacieux. Elle se méfiait. Cet hôtel luxueux ne lui inspirait aucune idée d'ambition. Elle se demandait ce qu'elle faisait là ; elle sentait bien que ce n'était pas sa place. Son franc regard plongeait dans celui d'Arthur sans pouvoir y découvrir la pensée secrète du mauvais plaisant.

Un instant, il baissa les yeux : tant d'amour et de fidélité, au sein même de l'opulence, finissait par attendrir ce cœur de roc. Et ce n'était pas sans une certaine fierté qu'il se voyait l'idole d'une belle fille comme Nana.

Mais voici Nicolas en personne, Nicolas Alvaroff, un des membres les plus distingués de la colonie russe. Anna ne lui avait encore accordé qu'un coup d'œil indifférent. Quant à Nicolas, il la trouvait charmante.

—Bonjour, madame, dit-il; bonjour, mon ami. Vous êtes bien gentils d'être venus tous les deux. Je regrette de vous avoir fait attendre; on sait quelquefois quand on se couche, mais on ignore toujours quand on se lèvera.

—Je veux bien vous accompagner dans votre partie de campagne, mais à la condition de ne pas être un trouble-fête. Dites-moi carrément, madame, si ma fantaisie de désœuvré contrarie vos projets et je vous rends votre liberté.

C'était net, franc, catégorique.

Anna ne se crut pas autorisée à désobliger un gentilhomme aussi délicat. Pour le renom de l'amabilité française, elle répondit :

—Nous vous remercions, au contraire, monsieur, de l'honneur que vous nous faites.

Arthur sourit à Anna. Il la trouvait fort avisée, pour une petite modiste qui n'a pas encore l'usage du monde.

—La calèche est attelée, dit le prince; mais je crois que nous ferions bien de déjeuner avant de nous mettre en route. Il y a ici tout ce qu'il faut pour nous donner des forces.

Anna jeta un regard éploré vers la fenêtre dont les rideaux étaient traversés par les flèches d'or d'un beau soleil de jour férié. S'enfermer chez un prince, alors que le pauvre monde se précipitait vers la verdure, était loin de remplir son idéal de plaisir à deux.

Nicolas Alvaroff, qui l'observait avec la curiosité d'un blasé en quête de sensations nouvelles, ne voulut pas se faire le geôlier d'une aussi gentille créature.

—Madame, dit-il, préférerait sans doute déjeuner au restaurant? A la Maison Dorée, par exemple...

—A Paris, oh! non; Arthur et moi, nous comptons déjeuner sur l'herbe, dans les bois.

Les bois! Le prince commençait à s'amuser. Sa physionomie s'illumina d'un sourire de satisfaction.

—Et que vous avez raison! s'écria-t-il. Du reste, nous emportons tout ce qu'il faut pour déjeuner au bois.

Mais Arthur ne l'entendait pas ainsi.

—Pardon, prince, vous êtes mon invité, et, par conséquent, la question des victuailles ne vous regarde nullement. Vous m'avez manifesté le désir de partager nos modestes distractions d'ouvriers en ballade. Attendez-vous donc à faire petite chère; mais qu'importe! pourvu qu'on ait de quoi se caler les joues.

Anna rappela son amant aux convenances en lui adressant un regard de reproche. Le prince avait peine à s'empêcher de rire.

—Caler les joues? répéta-t-il, je ne connais pas cette expression.

—Excusez-moi, prince dit Arthur, c'est du parler parisien; je continue: qu'importe ce que l'on mange pourvu que ça passe. Aimez-vous la cochonnaille; jambon, galantine, pâté d'Italie, hure, saucisson à l'ail, le tout assaisonné d'un ou deux cornichons et de préférence gelée de viande?

—Oui, mon ami, j'aime la cochonnaille, répondit Nicolas.

Il se mettait au diapason.

—Bravo! dit Arthur. Je ferai mes achats en route. Ah! nous y ajouterons une tarte aux cerises; aimez-vous la tarte?

—Surtout sur l'herbe et en votre compagnie.

—Bravo! quant à la boisson...

—Oh! ça, interrompit le prince, je m'en charge. A vous, le solide, à moi le liquide. Vous n'avez pas parlé de pain; est-ce que vous avez l'habitude de manger la cochonnaille sans pain, à la campagne?

—Jamais, mais nous en trouverons là-bas.

—Dans les bois?

—Oui, mon prince; nous vous serions très reconnaissants de nous conduire à Meudon, à l'étang de Villebon.

Anna, confiante en ce prince, si aimable, se leva en battant des mains.

—C'est cela, fit-elle; allons à Meudon.

A midi et demi, le prince Nicolas Alvaroff, Arthur Béliard et Anna Charvet débarquaient à l'étang de Villebon, en plein bois.

Là existait un établissement décoré du nom de restaurant, sans doute parce qu'il était tenu par un restaurateur.

Le public, rendu méfiant par maintes expériences aux environs de Paris, y apportait en général de quoi s'y restaurer sous les tonnelles, excepté le vin, le pain et le fromage.

Le cocher remisa la superbe calèche sous un hangar et vint prendre les ordres du maître.

Le prince était d'autant plus ravi de sa promenade, qu'elle lui avait donné de l'appétit.

—Alors, dit-il, c'est bien entendu, nous déjeunons sur l'herbe?

—Non, mon prince, répondit Arthur; c'était une manière de parler. Un homme de votre condition ne saurait s'asseoir par terre comme le commun des mortels.

—Mais pourquoi donc? Dans mon pays, quand je vais à la chasse au renard, ce n'est même pas sur l'herbe que je m'assieds, mais sur la neige. Il est vrai qu'on attrape chaud à ce métier-là.

—Si vous y tenez absolument, mon prince, nous allons nous

enfoncez dans le bois et nous trouverons bien un petit coin pour briffer en paix.

—Briffer? Connais pas ce mot-là.

—Briffer veut dire bouffer; ce n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie française, mais ça y viendra. Pour en revenir à notre histoire, je crois, mon prince, que vous vous trouverez mieux sous une tonnelle, assis à une table rustique au milieu de la verdure. Profitons de ce qu'il n'y a personne pour nous installer: les calicots ne tarderont pas à rappliquer et ça deviendra rasant.

—Les calicots?... Connais pas ce mot-là.

—On appelle calicots les employés de magasin, les bouche-en-cœur, quoi!

—Et comment vous appellent-ils, à leur tour, les calicots, vous, messieurs les tapissiers?

—Je n'en sais rien.

—Alors, pourquoi vous moquez-vous d'eux? Ils travaillent comme vous et ont leur petite bonne amie; c'est bien leur droit.

Arthur n'était pas convaincu: on ne fera jamais comprendre à un tapissier qu'il n'est pas d'une essence supérieure à celle d'un employé de magasin. Anna, dont l'estomac criait misère, les mit d'accord par cette exclamation:

—Assez causé! Mettons-nous à table et briffons.

Et donnant l'exemple, elle retira son chapeau, son mantelet, et alla s'asseoir sous une tonnelle ombreuse abritant une petite table flanquée de bancs en bois dont la couleur verte ne se voyait plus que par places.

—A la bonne heure! dit le prince, voilà une petite femme qui sait ce qu'elle veut. Elle fera le bonheur de son époux; car, en général, les hommes ont grand besoin d'être mis au pas.

Arthur glissa ces mots à l'oreille de Nicolas:

—Je vous en prie, mon prince, ne parlez jamais de mariage devant elle; c'est son dada, le mariage.

—Eh bien, leur cria Anna, est-ce que vous allez me laisser là toute seule? Avez-vous fini de conspirer?

Arthur la rejoignit, suivi du prince à qui son cocher, Alexandre, autre colosse non moins discret qu'Ivan, emboîtait le pas. Un garçon du restaurant accourut prendre les ordres de la société. Le prince commanda à son domestique d'aller chercher les victuailles et les bouteilles de vin qu'il avait fait mettre dans le coffre de la calèche.

—Qu'est-ce que ces messieurs désirent? répéta le garçon du restaurant.

—La paix d'abord, et du bon café ensuite, dit le prince.

—Le café est toujours bon, ici, déclara le garçon, dont la face rubiconde exprimait le mépris le plus profond pour les consommateurs.

—Va chercher ton patron, lui dit Arthur, qui avait pour principe de tutoyer tous ceux qu'il considérait comme étant ses inférieurs.

Et comme le garçon le regardait de travers, il lui mit du baume dans le cœur en ajoutant:

—Va, te dis-je, et mets-toi bien dans la boule qu'on te graissera sérieusement la patte si tu nous apporte des couverts propres.

Un instant après, le garçon amenait son patron, en tenue de cuisinier.

—Ces messieurs ont besoin de moi? demanda cet industriel, vrai type de gargotier engraisé outre mesure devant ses fourneaux.

—Nous désirons, dit Arthur, un café exceptionnel, un café où il n'y ait pas un atôme de chicorée, un café soigné, quoi! On y mettra le prix; mais que cela soit superfin.

—Entendu, messieurs. Comme plat du jour, nous avons du lapin sauté et du veau aux carottes.

—Gardez-les pour les calicots, nous avons ce qu'il faut.

—Oh! fit le gargotier, ce n'est pas la clientèle qui nous manque. Nous attendons dans un instant un lendemain de noce.

Et il s'en retourna à son fourneau, pendant que le garçon servait trois couverts et qu'Alexandre déposait dans une assiette, au milieu de la table, l'assortiment de charcuterie acheté par Arthur.

—Des serviettes, commanda ce dernier, du pain tendre et un tire-bouche! Et dépêchons-nous!

Le prince s'était assis en face des deux jeunes gens. Il les examinait avec intérêt: il les trouvait gentils tous deux et bien faits l'un pour l'autre.

—Voilà un gaillard, se disait-il, qui a le bonheur sous la main et qui ne pense qu'à le lâcher pour courir après l'inconnu!

C'était un subtil observateur que le prince Nicolas Alvaroff. Il n'avait pas eu grand-peine à lire sur la physionomie ouverte de la gentille Parisienne toutes les qualités qui la distinguaient. Il était ravi de contempler un frais minois respirant l'amour tel que le conçoit la jeunesse, l'amour exempt d'intérêt personnel et fidèle jusqu'à l'abnégation.

Anna n'avait d'yeux que pour Arthur. Rien ne l'intéressait de cette belle nature revêtu de sa toilette printanière. Elle avait faim et elle attendait que ces messieurs se fussent servis. Ses regards se tournaient constamment vers le beau tapissier. Les coups

d'œil admiratifs de Nicolas Alvaroff n'arrêtaient pas un seul instant son attention.

—Prince, à vous l'honneur, dit Arthur, en lui désignant l'assiette de charcuterie. Piquez le premier ; au hasard de la fourchette.

Mais Anna, trouvant la plaisanterie déplacée, prit l'assiette et la tendit au prince.

—Après vous, madame, fit ce dernier.

Elle piqua une tranche de jambonneau, sans embarras ni hésitation.

—Sapristi ! qu'il fait soif ! s'écria Arthur.

A ce moment, le cocher revenait avec une demi-douzaine de bouteilles qu'il posa sur la table. Parmi ces bouteilles, il s'en trouvait une au col argenté. Du champagne, et de première marque ! Ce n'était pas tout ; car Alexandre se retira en disant :

—Je vais chercher le reste.

Et il rapporta huit autres bouteilles, dont trois de champagne ! On boit sec, en Russie !

—Tu aurais dû inviter ton père, dit Arthur à sa maîtresse. Il s'en serait flanqué, une pistache !

Elle devint rouge cramoisi.

Cette détestable plaisanterie devant un tiers réveillait en elle tous les chagrins de famille.

—Pourquoi me parler de lui, aujourd'hui ? fit-elle. Pourquoi me gêner ma partie de campagne ?

Le prince n'y comprenait pas grand'chose. Néanmoins, il pria Arthur de ne pas taquiner sa petite bonne amie.

—Cette charmante enfant, lui dit-il, vous aime de tout son cœur. Cela éclate sur son visage ; cela fait plaisir à voir. Moi aussi, j'ai été bien aimé... autrefois ! Moi aussi j'ai été contemplé par de beaux yeux ; mais, hélas ! ils se sont fermés pour toujours et je suis encore là.

Arthur fit un signe de reproche à son ami Nicolas ; vrai, il n'avait pas été chercher le prince dans son hôtel de l'avenue de Villiers, pour plaider la cause d'Anna !

—Décidément, se disait le tapissier volage, le prince Alvaroff est un sentimental ou un imbécile.

Or, Arthur, matérialiste jusqu'au bout des ongles, avait un profond mépris pour ceux qui ne font pas leur idéal des jouissances terrestres. Anna remercia le Russe par un regard où se peignait une reconnaissance infinie. Tous ses soupçons s'étaient dissipés au sujet du gentilhomme millionnaire. Après tout, un prince, si riche soit-il, a bien le droit de se prendre de sympathie pour un tapissier et d'en faire son ami.

Le déjeuner se passa assez gaiement ; mais Anna avait demandé de l'eau et regardait avec effroi cet étalage de bouteilles.

Comme ils trinquaient au champagne dans leurs simples verres de gargote, des chants lointains troublèrent la solitude du bois.

—Je parie que c'est la noce ! s'écria Arthur ; on va rigoler ! Si on chante, je chanterai ; si on danse, nous en sommes, n'est-ce pas, Nana ?

—Pourvu que tu fasses toujours danser la même ! répondit-elle.

—Quelle même ?

—Moi, bien entendu.

—Et mon prince, est-ce qu'il n'est pas là pour me relayer à l'occasion ?

Elle l'aurait bien mordu et égratigné ; mais la prudence la plus élémentaire lui ordonnait de tout supporter jusqu'à ce qu'elle s'appelât madame Béliard.

—Certainement que je la ferai, danser, fit Nicolas. Valsez-vous, mademoiselle ?

—Quelquefois, monsieur.

Cela signifiait : " Quand ça me plaît et avec qui bon me semble ! " Sa petite moue lui allait à ravir et le prince ne pouvait détacher son regard de ce charmant minois.

Les chants se rapprochaient, de moins en moins harmonieux. Des voix de femmes dominaient cette cacophonie.

Une tapissière, contenant tout le lendemain de noce annoncé, déboucha du chemin. Elle était attelée de deux chevaux assez vigoureux, mais qui avaient suésang et eau sous les coups de canne des garçons d'honneur, venant à la rescousse du cocher.

De leur tonnelle, nos amis virent débarquer toute la bande, profondément éreintée, mais bien décidée à aller jusqu'au bout de ses forces.

XLII

Fin de Reve

Soudain, Arthur pousse une exclamation de joie. Il vient de reconnaître, parmi les arrivants, Auguste Legrancier, qu'il croyait mort dans une citadelle prussienne après la guerre.

—Par exemple ! s'écrie-t-il, Guguste ! Guguste vivant !

Et il lâche la compagnie pour courir au revenant.

—Comment ! tu n'es pas mort, Guguste ?

—Pas encore, mais ça viendra. Je pensais souvent à toi ; mais comme je ne suis pas encore retourné au pays, j'ignore ton adresse. Et la santé ?

—Un charme ! Et toi ? pourquoi n'as-tu pas fait démentir le bruit de ta mort ?

—Pour voir combien de temps ma fiancée me resterait fidèle. Comme je suis orphelin, cela ne faisait de tort à personne.

—Qui ça ta fiancée ?

—La grande Angèle, la fille à Mathieu, le forgeron.

—Eh bien ?

—Elle a filé à Paris au bout de six mois et elle s'est mariée.

—Avec qui ?

—Avec un ami. Moi, j'en ai fait autant de mon côté.

Les deux compatriotes éclatèrent de rire. Une délicieuse blonde, grassouillette et toute jeune, se détacha du groupe des femmes et, tapant sur l'épaule d'Auguste :

—Si tu me présentais à ton ami, il me semble que cela serait plus convenable.

Arthur était ébloui par la fraîcheur du teint de cette apparition.

—Ta dame ? demanda-t-il à Auguste.

—Madame Legrancier, oui mon cher.

—Mes compliments ! lui dit Arthur. Je savais que tu étais un fin connaisseur ; mais je ne t'aurais jamais cru capable de dénicher une petite merveille comme madame.

Nini ne voulut pas en entendre davantage. Elle retourna auprès de la mariée et des demoiselles d'honneur.

—Je viens de voir ta femme, moi je vais me marier bientôt, là, regarde, sous la tonnelle, à côté de mon ami le prince Nicolas Alvaroff... un prince pour de bon, mon cher, et riche à ne savoir quoi faire de sa galette.

—Tu te mets bien, toi ; tu as de jolies connaissances.

—Va déjeuner, ma vieille. Tu nous appelleras au dessert et tu nous présenteras.

—Si ça peut vous faire plaisir, pas d'empêche ! Seulement, moi, faudra que je me la tire, et vite ! Je travaille aux forges d'Ivry et je suis de service de nuit. Avec ça un contremaître très dur ; il me ferait balancer si je manquais à l'appel.

De sa place, Anna ne perdait pas un seul des mouvements d'Arthur.

Le prince Alvaroff suivait avec curiosité cette scène pittoresque. Cela l'intéressait beaucoup plus que la meilleure pièce de théâtre, jouée par les meilleurs acteurs. A peine Arthur était-il rentré sous la tonnelle que Anna, les lèvres pincées et le regard agressif, lui jeta ces mots, sans aucun souci de l'intrusion d'un prince russe dans leur intimité.

—Qu'est-ce que celle-là ?

—Est-ce que je sais ! C'est la femme de mon vieux copain Guguste, qu'on croyait claqué chez les Prussiens. Ça fait plaisir de retrouver un pays dont on avait pleuré la mort. Il va nous présenter tout à l'heure aux mariés et on rigolera un brin avec eux.

—Pas moi, je suis bien ici et je n'ai aucune envie de danser avec des gens que je ne connais pas.

—A cause de la filasse ! Ah ! vrai, tu te feras tourner les sangs, avec ta jalousie !

Et s'adressant au prince :

—Comment trouvez-vous l'bouillon ? Vous avez voulu nous accompagner ; mais, avec madame, c'est pas tous les dimanches fête ; madame a ses nerfs.

Le prince leur versa du champagne ; puis offrant un fin cigare havanais à Arthur :

—C'est bon, dit-il, de se chamailler un instant quand on s'aime. Je connais ça, j'ai passé par là ; mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps. Trinquons.

Ils choquèrent leurs verres. Arthur était enchanté de Nicolas, qui, par cette familiarité, montrait enfin qu'il ne se considérait plus comme étant d'un caste supérieure à celle des tapissiers.

Anna regrettait déjà de s'être emballée. Elle souriait avec des larmes dans les yeux ; elle faisait tous ses efforts pour être aimable.

Les vingt-deux personnes qui composaient la noce d'ouvriers s'étaient attablées dans la grande salle du restaurant.

Comme il ne leur restait pas grand'chose au fond de leurs bourses et que chacun payait son écot, ils eurent bientôt fait de déjeuner d'une portion de lapin sauté ou de veau aux carottes, d'une salade ou d'un bout de fromage. Au dessert, on aurait bien demandé du vin cacheté, mais personne n'osait en faire la motion, et pour cause.

Auguste, qui avait soif et voyait la détresse peinte sur tous les visages, se souvint que son pays, Arthur Béliard, ne sortait jamais le dimanche, qu'un porte-monnaie bien garni. Il s'échappa de la salle et vint le trouver.

Après avoir salué Anna et le prince, il fit signe à Arthur qu'il avait besoin de lui parler. Tous deux sortirent de la tonnelle.

(A suivre.)

Il est un Jardin d'Amour - (Suite)

ri - te - nu - to

molto rit.

dim.

1^o tempo

poco rit.

A tempo

ritardando

du ma - tin Dan - se tout au - tour

poco espress.

Il est un ruis - seau d'a - mour, Il est un puis - seau

poco espress.

Et le bois - frais, où son cours S'a - lan - guit sous les or - meaux,

C'est le pa - ys des oi - seaux Et des trou - ba - dours

CANTABILE

Pour piano.

GUSTAVE SANDRÉ

Mod^o con espressione. 72-₁

PIANO

adagio

espressivo

Il est un bai - ser da - mour.

Il est un bai - ser!

Ba - is - se aux yeux cou - leur du jour,

Dis - moi, n'a - t - il pas o - se

Fa - is - se à ton men - ton ro - sé,

poco rit

Fa - is - se un bra - ve de

A tempo

poco rit

poco rit.

dim.

dim.

dim.

dim.

A tempo

rit. molto più lento

dim. molto

del. br.

LA MOUETTE

Jean de B-nesse venait d'être reçu à l'École Navale, et pour le récompenser autant que pour le présenter à la mer, la Grande Bleue, la dame qu'il allait désormais aimer et servir, son père l'avait conduit passer les vacances à Biarritz. Là, le jeune homme n'eut qu'un regard distrait pour le lumineux panorama qui s'offrait à sa vue, et il jeta un regard indifférent sur les radieuses Pyrénées qui, au loin, mariaient au ciel d'azur, les couleurs changeantes de leurs cimes neigeuses. Mais Jean ne pouvait se lasser de contempler au coucher du soleil, au delà de la Roche-Percée, cette immensité mystérieuse où son regard se perdait, et il aimait à suivre et à voir disparaître à l'horizon vaporeux la silhouette mourante des navires qui, toutes voiles dehors, voguaient vers l'inconnu.

Peu de jours après son arrivée, Jean obtint que son père lui achetât une barque, une vraie barque de pêche, sur laquelle, en compagnie de Joseph Garray, un marin de confiance, il ferait connaissance avec les avirons, la barre, les voiles, les ris, le vent arrière, le vent debout, les bordées et peut-être aussi le mal de mer, mais de ce détail il n'avait cure.

Un beau matin, la barque, sortant du chantier toute neuve, avec ses vierges peintures, avec sa voile immaculée, avec sa voile ignorant encore les embruns, les grains et les orages, avait été portée au Port-Vieux. Sur la poupe brillait en lettres d'or le nom de la *Mouette*, que Jean lui avait donné ; son mât et ses agrès étaient enguirlandés de fleurs, et un prêtre, en blanc surplis, le goupillon à la main, bénissait avec de saintes prières le frêle esquif qui, bientôt livré aux caprices des flots, aurait, sans doute comme tant d'autres, à braver la tempête et les récifs.

La cérémonie terminée, Jean de B-nesse jeta généreusement des poignées de dragées et de pralines aux enfants que le baptême de la barque avait attirés, et pour lui, ce fut un amusement de voir les courses, les luttes, les bousculades, les chutes comiques de toute cette bruyante jeunesse, peu habituée à de pareilles averses.

Comme Jean allait se retirer, il aperçut, assis à l'écart sur un rocher, un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui regardait cette petite fête sans y prendre part.

— Tiens ! il paraît que tu n'aimes pas les dragées, toi ! lui dit B-nesse en riant.

— C'est que je n'ai pas le cœur à la joie, moi ! répondit l'enfant en essuyant du revers de sa manche une larme qui montait à ses yeux.

— Tu as des chagrins ? demanda le jeune B-nesse avec intérêt. Des parents malades, peut-être ?

— Oui ! Il y a cela d'abord...

— Cela d'abord ! et puis la misère ! s'écria un pêcheur qui, couché sur le sable, se leva et s'approcha.

— C'est votre fils ? demanda Jean.

— Oui, répondit l'homme, c'est mon aîné, Pierre Pardiac, et c'est, je puis le dire, un brave garçon qui déjà se tenait à la mer comme un vieux marsouin. Mais Dieu sait aujourd'hui quand j'y retournerai avec lui, à la mer !

— Pourquoi cela ?

— Voilà comme qui dirait un mois que, vers le travers de Guéthary, nous avons été surpris par un gros temps, ma péniche s'est crevée sur les rochers et nous avons

eu toutes les peines du monde à sauver notre peau. Mais, nom d'un sort ! j'aurais aussi bien fait d'y rester ! Je ne verrais plus ma femme qui tousse à cracher ses poumons, et les trois autres petits qui crient après du pain, sans compter que l'Etat va bientôt me prendre celui-ci !... Ah ! si j'avais seulement une barque comme la vôtre !...

— Allons, mon brave, il ne faut pas vous décourager : la Providence viendra sans doute à votre secours, répondit Jean en glissant une pièce de cinq francs dans la main du malheureux.

Et le futur élève du "Borda" s'éloigna, tandis que le père Pardiac répétait d'une voix plaintive : "Si seulement j'avais une barque ! Si seulement j'avais une barque !"

Le lendemain, Jean, pour ses débuts, devait avec Joseph Garray, aller faire une pointe sur les côtes de l'Espagne, vers Saint-Sébastien. Au soleil levé, il gagnait le Port-Vieux où la *Mouette*, fière de sentir, pour la première fois, la caresse des vagues, se balançait coquettement sous la brise matinale, lorsqu'il rencontra le malheureux pêcheur de la veille qui, un long crochet à la main, s'en allait tristement vers les rochers du Phare, à la chasse aux crabes, dernière ressource que la mer réserve aux misérables.

Pardiac jeta vers Jean ses yeux découragés, et le jeune homme l'entendit qui répétait en s'éloignant : "Si pourtant j'avais une barque !"

Cette phrase, avec son accent lamentable, poursuivit Jean pendant toute sa promenade ; et cette première excursion, qu'il s'était promise si

joyeux et si gai, fut assombri par cette obsédante pensée : la *Mouette*, qui ne servait qu'à son plaisir, sauverait de la misère et du désespoir toute une famille de pauvres gens !

Le soir, malgré lui, il y songeait encore, et la nuit dans un pénible cauchemar, il revit l'infortuné Pardiac et entendit sa voix désolée clamant après une barque.

À son réveil, une grande compassion mêlée d'une sorte de remords s'empara de lui, et il résolut d'aller au moins porter quelques secours à cette misère que Dieu avait jeté sur son chemin.

Quand il pénétra dans la cabane des Pardiac, le père était là ; et aussi la mère pâle, amaigrie, enfiévrée, et aussi Pierre et trois autres petits ; et ce pauvre monde, triste et silencieux, assis sur de grossiers escabeaux, mangeait, avec du pain noir, les quelques crabes ramassés la veille.

Une violente quinte de toux secoua la femme dès qu'elle voulut parler, et un peu de sang vint marbrer ses lèvres décolorées. Jean, à la vue de cette détresse, sentit son cœur se serrer ; il chercha à dire quelques paroles de consolation et d'espérance, mais il balbutiait presque et les mots étaient rebelles à sa pensée pendant qu'il jetait autour de lui un regard étrange, hésitant, car une grande lutte se livrait en lui.

Tout d'un coup il prit courageusement son parti, et d'une voix ferme : "Père Pardiac, dit-il, je vous donne ma barque !"

— Vous dites, monsieur ? demanda le pêcheur qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Je vous dis que je vous donne ma barque la *Mouette*, pour aller à la pêche. Je vous demande seulement de me prendre à bord deux ou trois fois par semaine, pour m'apprendre, comme à votre garçon, à me bien tenir à la mer.

— C'est bien vrai, monsieur, et vous ne vous gaussez pas de nous ? fit le jeune Pardiac avec une attitude presque menaçante ?

— Eh ! parbleu, camarade ! est-ce que tu me trouves la figure de quelqu'un qui s'amuse à se moquer des braves gens ? s'écria B-nesse. Ce que j'ai dit est dit ! et, à partir de demain, je suis comme toi, mousse du père Pardiac.

Le vieux marin, debout, la gorge sèche, tourmentait son chapeau de ses doigts caeux et ne trouvait pas un mot à dire ; la femme, à genoux, embrassait les mains de Jean en répétant : "Oh ! mon bon monsieur ! Oh ! mon bon monsieur ! je prierai pour vous tous les jours de ma pauvre vie !" tandis que Pierre, jetant en l'air son béret, s'écriait : "Que les crabes me mangent jusqu'aux talons, si je ne vous apporte pas les plus beaux bars et les plus belles dorades de toute la côte !" Quand aux petits, devant l'allégresse des parents, ils riaient sans comprendre.

Jean quitta la cabane des Pardiac le cœur plein d'une telle joie, de la joie de ces pauvres gens, qu'il en oublia l'amertume du sacrifice qu'il venait de faire en leur donnant sa barque, sa jolie *Mouette* blanche.

Deux jours après, à la nuit tombante, il abordait au Port-Vieux avec Pardiac et son fils dans la barque où frétilaient les roses dorées et les bars argentés, et le vieux pêcheur lui dit : "Oh ! monsieur Jean, après avoir mis de côté pour vous le meilleur et le plus beau, il nous en restera bien encore pour trente francs, et

je vais pouvoir acheter du bouillon pour la femme et du lait pour les petits !" Et Jean écoutait, heureux et fier de son œuvre. Il trouva même que la *Mouette*, imprégnée d'une forte odeur de poisson, avec ses peintures éraillées par la manœuvre des chaluts, ses bordages souillés par le résidu des filets, avait, pour un véritable marin, un aspect plus s'yant et plus glorieux que, lorsque, inutile et vain, elle se pavait dans le Port-Vieux, avec sa voile sans tache et ses peintures immaculées.

Six semaines après, Jean de B-nesse quittait Biarritz pour s'acheminer vers le Borda, et s'il emportait dans son cœur l'inestimable jouissance d'avoir fait des heureux, il laissait dans l'âme de ceux qu'il avait sauvés de la misère une reconnaissance touchante et attendrie.

Depuis le matin, les compagnies de débarquement des deux canonnières la *Sirène* et la *Salamanbre* luttent avec acharnement contre les Pavillons Noirs embusqués dans le Tien Si. Masqué par d'épaisses murailles, caché dans les rizières, abrité par des abatis d'arbres, l'ennemi, sous une fusillade sans répit, foudroie les rangs de nos braves marins ; et malgré les efforts des nôtres, c'est à peine si quelques-uns des plus intrépides parviennent jusqu'au pied des retranchements qu'ils ne peuvent franchir.

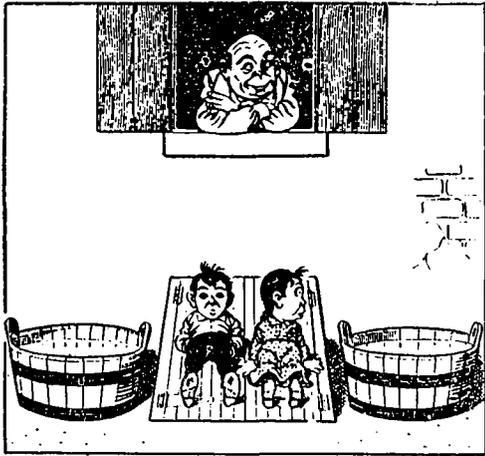
Parfois, enhardis par leur forte position et notre petit nombre, les Chinois, en épaisses avalanches, s'élançant de leur fort, se hasardent hors



Le pauvre soldat s'évanouit. (P. 26, col. 1.)

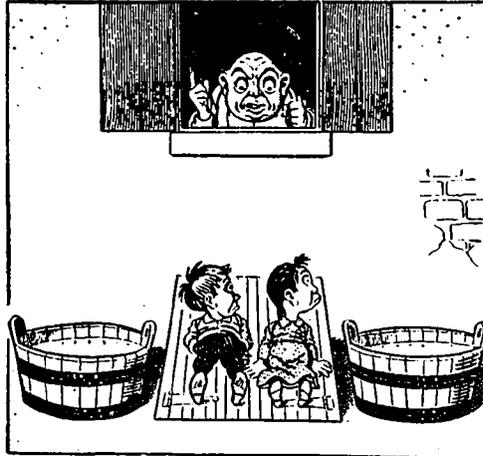
ERREUR DE PERSONNE

CIEL ETOILE



I

M. Chauvet. — Ah ! voilà mon petit Michel et ma petite Marie qui reviennent de la grand'messe. Sont-ils assez gentils dans leurs habits du dimanche !...



II

...Tiens, ces sales enfants de Briardillon ! Ils se sont installés sur ma porte de cave pour attendre mes chers petits et leur crier des injures au passage, sans doute... Attendez, mes crapauds ; je m'en vais vous laver d'importance !

de leurs lignes, et viennent, sous les yeux des nôtres, enragés de leur impuissance, achever nos blessés, dont ils arborent, avec de sauvages cris de triomphe, les têtes au bout de leurs lances.

A l'abri d'un pli de terrain, le capitaine commandant reformait pour une nouvelle attaque ses marins décimés, mais frémissants du désir de venger leurs camarades, quand un cri se fit entendre : " Et le lieutenant ? Et le lieutenant ?..."

Plusieurs racontent que, lors de la dernière charge, ils l'ont aperçu, noir de poudre et revolver au poing, s'élançant à la tête de ceux de la *Sirène*, puis, ils l'ont perdu de vue dans la fumée du combat ; quelques-uns croient bien l'avoir vu tomber là-bas, près des retranchements maudits, juste au moment où les Chinois, apparaissant dix contre un, la retraite a sonné.

" Pourvu qu'il soit mort ! " murmure à demi-voix le commandant, songeant aux mutilations horribles que les Pavillons Noirs font subir aux blessés.

Mais soudain, à quelques centaines de mètres éclate une vive fusillade. Les nôtres, les yeux écarquillés, les oreilles tendues, se dressent sur la pointe des pieds, et regardent anxieux.

Le commandant fouille l'horizon de sa lorgnette, et là-bas, bien loin, il découvre un point noir informe, c'est comme un enlacement confus de plusieurs corps, qui, soudés ensemble, approchent d'un même mouvement automatique, tantôt se redressant un peu, tantôt s'aplatissant ventre à terre.

Mais l'éclair d'une épauvette brille sur cette chose sans nom.

" C'est le lieutenant ! le lieutenant ! " s'écrie le capitaine, et du doigt le montrant à ses hommes :

— Allons, mes enfants, en avant !..."

La fusillade des Chinois redouble en voyant les nôtres sortir de leur abri ; quelques-uns tombent encore, mais la masse noire faisant un effort suprême, se relève un instant tout d'une pièce, avance de quelques pas encore, puis vient s'effondrer dans les bras des camarades accourus à sa rencontre.

O'étaient en effet le lieutenant de Bènessé, blessé à la tête, sans connaissance, et le marin qui avait été l'arracher, sous le feu de l'ennemi, au terrible sort qui l'attendait.

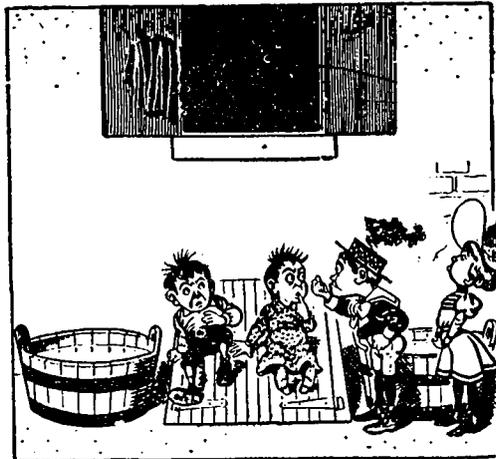
Le sauveur, avec une balle dans la poitrine, une autre dans l'épaule, haletant, défaillant, râlant, n'eut que le temps de dire quelques mots :

" Quand le lieutenant reviendra à lui, qu'on lui dise que c'est Pardiac qui a payé sa dette de la *Monette*."

Et le pauvre soldat s'évanouit dans les bras du major.

Tous les deux survécurent à leurs blessures, et, renvoyés en France, le lieutenant avec la croix, le marin avec la médaille, ils vinrent achever leur guérison au soleil caressant de Biarritz. Jean de Bènessé n'a plus reconnu sa blanche *Monette* sous la triple couche de coaltar qui l'habille, et le père Pardiac est bien lassé de son laborieux métier. Mais en reconnaissance de la vie qu'il doit à Pierre, le lieutenant a mis pour toujours la famille à l'abri du besoin ; et le vieux pêcheur, sa pipe aux dents, n'ayant plus à braver les tempêtes, et les rochers passe son temps à regarder au delà de la Roche-Percée l'aile blanche des barques, qui sur les côtes d'Espagne vont pêcher la dorade, et la grise silhouette des gros navires qui passent dans le lointain s'enfonçant dans la brume du mystérieux Océan.

CITE D'IBARRIART D'ETCHEGOYRN.



III

Michel. — Allez-vous décampier de chez nous, vous autres ? Otez-vous de là, guénillons, ou je vous casse le nez !...



IV

...Si vous revenez vous mettre sur notre porte de cave, vous le payerez chaud !

SUZANNE. — Oui. Et ce que maman l'a enlevé ! " Veux-tu bien te taire ! Tu oses... devant ces enfants ! " Pauvre oncle Edgard ! Quand il enfourche ses planètes, il en a pour longtemps.

HÉLÈNE. — Ah ! le fait est qu'il n'y a rien de plus effarant... Tout ça ! Regarde donc... Essaie donc de compter... de pénétrer le mystère...

SUZANNE. — Moi, ça me paraît un jeu redoutable et bien inutile, puisqu'on se heurte toujours à des murs d'airain, et qu'on ne découvrira seulement jamais une miette de vérité.

HÉLÈNE. — Tout de même. Ton oncle nous disait qu'on sait déjà la composition chimique de certains mondes, leur diamètre, leur poids...

SUZANNE. — Et puis après ? Sait-on s'ils sont habités ? Et par quels êtres ?

HÉLÈNE. — Ah ! la belle malice !

SUZANNE. — Peut-on communiquer avec une étoile ?

HÉLÈNE. — On le saura. On le pourra.

SUZANNE. — Mais dans des siècles—à supposer que ce soit un jour.— Toutes les deux, ma chérie, nous ne serons même plus de la poussière dans ce temps-là. Alors, qu'est-ce que ça peut nous faire ?

HÉLÈNE. — Ça m'intéresse malgré tout. Quand je regarde la lune, tiens... ce vieux chaudron d'argent, toujours tout pareil depuis que je le connais, et que je pense que c'est une immensité morte, éteinte... et qu'il y a eu, dans cette sphère glacée, des peuples, des animaux, des forêts, des montagnes et des mers, des passions, des mœurs, des sciences, des arts, de la littérature...

SUZANNE. — De la mode et des chiffons !

HÉLÈNE. — Mais oui... Et que chacun des points lumineux, jetés par milliers là-haut, est peut-être une autre terre semblable à la nôtre, ou différente, une autre vallée de larmes, un autre ici-bas où d'autres êtres, frères inconnus, regardent un autre ciel avec les mêmes pensées ardentes et inassouvis... alors, tu sais... Je demeure confondue, assommée sur place, et je n'ai plus de goût à rien. Dans ces moments-là je ne tiens pas à me marier, et j'entrerais tout droit au couvent.

SUZANNE. — Je sens comme toi. Aussi, c'est pour ça que je n'aime guère m'appliquer à ces réflexions. De fil en aiguille, on y laisse un peu de sa raison, de ses illusions, de son courage et de sa foi.

HÉLÈNE. — Au contraire, moi, ça me fait croire davantage, ça me rend plus pieuse. Je me vois si chétive, si peu importante, moins qu'une puce ! Alors, je me réfugie en Dieu, je me blottis dans la sainte Vierge.

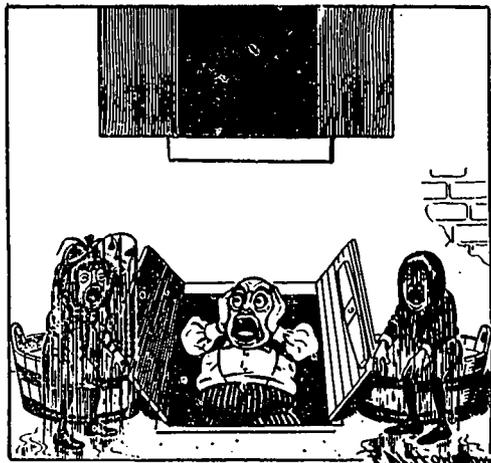
ERREUR DE PERSONNE — (Suite)

ERREUR DE PERSONNE — (Suite et fin)



V

M. Chauvel (ouvrant brusquement les portes). — Allez-y, mes agneaux ! Ne vous gênez pas !



VI

Bouan, ah, ah !!! Hé... hé... !!! * * * ??? !!!

SUZANNE — Moi pas ; ça me forait plutôt lever le nez et entrer en révolte. Car, ce qui m'exaspère, vois-tu, ça n'est pas qu'on nous tienne ces domaines fermés. Non. C'est que Dieu nous ait juste assez donné de curiosité, d'intelligence et de pénétration anxieuse pour que nous ayons l'idée de vouloir toujours et à tout prix rechercher ce que nous savons pourtant bien n'arriver jamais à découvrir. Alors, ça n'est pas gentil. A quoi bon ? C'est de la taquinerie ?

HÉLÈNE — Mais non. C'est pour nous allécher et nous faire comprendre que nous saurons tout plus tard, si nous le méritons. Ce sera la récompense, et ces étoiles scintillantes sont là pour nous la faire miroiter sans cesse comme des feux encourageants, des phares d'espérance.

SUZANNE — Je ne demande pas mieux. Crois-tu qu'après la mort nous irons dans ces étoiles ?

HÉLÈNE — Je crois que nous irons où nous voudrons, que nous pourrions circuler partout, — partout.

SUZANNE — Moi, quand j'étais petite, et que je pensais à ma mort, — j'y pense encore souvent, — j'avais idée que les âmes des jeunes filles doivent toutes s'en aller dans la même étoile, une plus blanche et plus diamantée que les autres.

HÉLÈNE — Les âmes vont partout. Les âmes savent tout.

SUZANNE — Les âmes pures et qui ont mérité le paradis ?

HÉLÈNE — Toutes les âmes, les bonnes comme les mauvaises. Elles savent tout dès qu'elles ont quitté le corps. C'est ma conviction. Tout savoir et profiter du secret, c'est pour elles la récompense ; et tout savoir sans pouvoir profiter du secret, c'est pour elles le châtement le plus terrible.

SUZANNE — Peut-être as-tu raison ? Oh ! mon Dieu ! Nous ne serons donc jamais mises sur la voie, ici-bas, par un petit signe, un indice...

HÉLÈNE — Jamais.

SUZANNE — Dire qu'il suffirait, depuis que les hommes meurent, qu'un seul des milliards de milliards qui sont disparus, le plus obscur et le plus humble, un vieux mendiant breton... revint du tombeau pour qu'on sût tout, du même coup, tout le passé, le présent, l'avenir, les mondes, l'infini, nous, Dieu, tout. Le secret, quoi !

HÉLÈNE — Oui. Mais ton mendiant ne reviendra pas. Et le secret est bien gardé !

SUZANNE — Pourtant... Tiens, si je mourais jamais la première, moi... Suzanne...

HÉLÈNE — Veux-tu bien te taire.

SUZANNE — Laisse-moi finir... je suis sûre que je trouverais un moyen de vous avertir, vous autres... je ne sais pas comment... mais à un moment donné, il y aurait une marque révélatrice, qui vous frapperait, qui vous ferait dire tout à coup entre vous, à table ou au beau milieu d'une conversation : " Avez-vous vu ? avez-vous entendu ? C'est elle, c'est Suzanne qui vient de passer... qui nous a fait psst ! "

HÉLÈNE — Oh ! que j'aurais peur, ma mignonne, si cela arrivait ! Parlons d'autre chose.

SUZANNE — Il ne faut jamais avoir peur des morts. Pour nous faire du mal, il n'y a que les vivants.

HÉLÈNE — Disons-nous assez de vaines parolles. Si on nous entendait !

SUZANNE — J'aime beaucoup parler de ces sujets qui vous rendent graves et pleins d'humilité mélancolique. Je ne m'en lasserais pas pendant des heures. Écoute-moi encore. Crois-tu à la métépsychose ?... Penses-tu que nous puissions, après notre existence, habiter le corps des bêtes ?

HÉLÈNE — Je ne crois pas.

SUZANNE — Moi non plus. Et, par instants, j'en ai du regret. Si on me laissait combiner cette seconde vie, selon ma guise, j'aimerais assez être hirondelle, une hirondelle préservée à l'avance de la tempête et des oiseaux de proie. Avoir l'hiver un nid historique dans le chapiteau d'une colonne corinthienne, passer les mers au printemps pour venir en France résider sous l'auvent d'un clocher de village, et voler ainsi ma vie de petite bête heureuse, à travers l'espace et la lumière, dans l'ivresse des larges azurs et du vent... Ah ! quelle béatitude !

HÉLÈNE — Moi, bête pour bête, je préférerais être Follette, ma petite chienne. Avec moi Hélène pour maîtresse, bien entendu ! Parce que, sans ça...

SUZANNE — Et les étoiles filantes ! Les aimes-tu ?

HÉLÈNE — Oh oui ! Ça me donne envie de pleurer. Ça me semble un dernier soupir.

SUZANNE — Fais-tu des vœux quand tu en vois couler une ?

HÉLÈNE — Jo n'ai jamais le temps. C'est si vite fait ! Comme une chandelle romaine qui glisse et meurt. Jo veux en faire des quantités de vœux : que maman vive très âgée... que mon père soit renommé au conseil général... que mon frère André finisse par entrer à Saint-Maixent... Et puis moi... un tas d'affaires enfin... Baste ! Avant que j'aie pu penser à une seule de toutes ces choses... mon étoile est déjà dans le lac !

SUZANNE — Parco quo tu ne sais pas t'y prendre. Moi j'ai trouvé un bon moyen. Je ne dis qu'un mot, dès que je vois dégingoler une de ces bolles lumières : " Bonheur ! Le bonheur ! " Ça englobe tout, tu comprends, la santé, l'argent, les réussites dans tous les genres ? Le bonheur, je ne demande que ça.

HÉLÈNE — Tu n'es pas difficile. Espérons que nous l'aurons, toi et moi, dans les limites du possible, même si les étoiles ne nous le promettent pas !

SUZANNE — Dans quoi l'aurons nous notre bonheur ? Dans le mariage ?

HÉLÈNE — Pourquoi pas ? Bien sûre.

SUZANNE — Dans nos enfants ?

HÉLÈNE — Aussi. Dans tout. Je sens que je serai heureuse... Il y a quelque chose qui me le crie. Pas toi ?

SUZANNE — Si, mais j'ai peur.

HÉLÈNE — De quoi ?

SUZANNE — Du passé, de l'avenir, du présent, de ce que je vois, de ce qu'on dit autour de moi, de ce que j'ai deviné. J'ai le pressentiment de la douleur.

HÉLÈNE — Es-tu bête ! C'est la nuit et les étoiles qui te font de l'impression. Rentrons, tiens. Demain matin, au soleil, tu n'y penses plus.

SUZANNE — J'y pense aussi quelquefois le matin et dans la journée...

HÉLÈNE — A quoi, encore ? Tu m'ennuies.

SUZANNE — A ça qui ne sera peut-être pas gai : vivre. Vois maman, elle pleure tout le temps, sans raison, la pauvre femme !

HÉLÈNE — Pourtant elle a été toute sa vie parfaitement heureuse !

SUZANNE — Justement ! Elle sent que ça va finir. Alors, elle en a de la tristesse. On pleure toujours, je te dis, même d'avoir été heureux.

HÉLÈNE — Eh bien ! tu pleureras quand tu en seras là et que tu auras des cheveux blancs. Je n'en mènerai pas large non plus, moi, va, à cette même époque. Nous nous essuierons les yeux mutuellement. Et ça ne nous empêchera pas de revenir en chancelant le soir, sur cette terrasse, regarder la nuit étoilée, le Chariot, et le chemin de Saint-Jacques, Tiens !... Une qui file !

HÉLÈNE et SUZANNE, ensemble. — Le bonheur !

SUZANNE — Si après ça, nous ne le décrochons pas !

La voix d'un domestique dans l'ombre. — Madame la comtesse demande ces demoiselles, pour le thé, dans le salon violet.

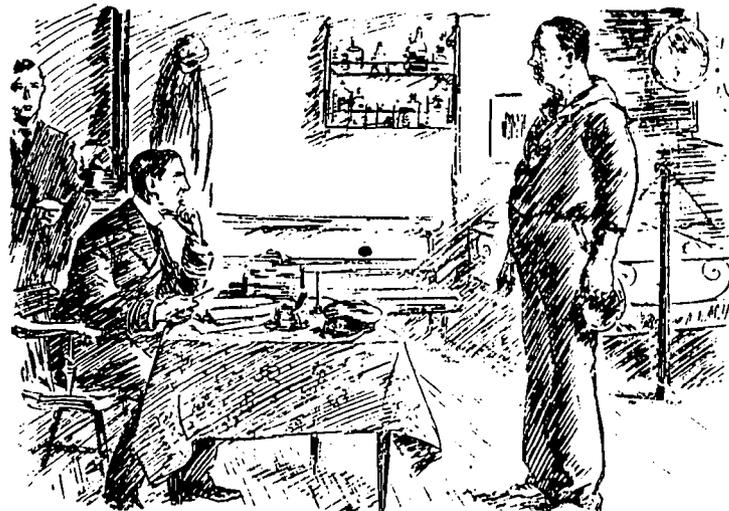
HENRI LAVEDAN.

IL A CHANGÉ D'IDÉE

George (à sa femme en revenant du théâtre). — C'est dégoûtant, des ruos si noires ! Et dire que nous payons des taxes pour être éclairés. Qu'as-tu à rire, Eva ?

Eva. — Je pense à la colère que tu éprouvais sur cette même rue, il y a six mois, chaque fois qu'une lumière se trouvait sur notre route.

UN CAS DÉSPÉRÉ



Le chirurgien. — Vous ne me paraissez pas malade du tout, mon brave. Que ressentez-vous ?

La femme. — J'vas vous dire, mon commandant. Je mange bien, je bois bien, je dors bien ; mais quand je vois venir l'ouvrage, je tremble de tous mes membres.

MODES PARISIENNES



JAQUETTE EN DRAP NOIR, d'une coupe avantageuse, doublée de satin cerise et entièrement ajustée. Devants croisés, retournés en revers ornés de passementerie et fermés par deux rangées de boutons de strass ; poche fendue, piquée ; col réversible, à crâneaux, garni de passementerie ; manches à coude garnies de passementerie. Cette jaquette est ornée au bas d'une pique qui remonte sur le devant. Chapeau avec fond en velours noir drapé, le bord en velours noir tendu sur lequel est posé une plume blanche fixée par un chou de velours.

Matériaux : 2 verges $\frac{1}{2}$ de drap, 5 verges $\frac{1}{2}$ de satin.

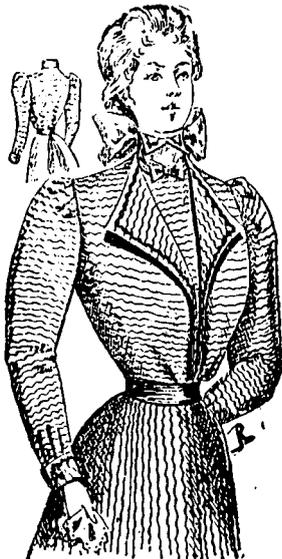
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 200. — Cette jupe est en organdi violet et blanc avec dessous en taffeta violet ; la jupe est droite avec un large ourlet ; un entre-deux ou un ruché en dentelle fait la garniture du bas ; le haut est froncé dans une



No . Jupe pour dame.



No 341. Corsage blouse pour jeune fille

ceinture formant pointe sur le devant ; elle s'attache derrière. On peut employer toutes les sortes d'étoffes telles que batiste, organdi, gaze, dimity,

mousseline suisse, grenadine, barège etc. Cette jupe peut être portée rien que sur un joli jupon blanc.

Il faut 6 verges en 36 pouces pour faire une jupe pour une dame de grandeur moyenne.

Grandeur de 22 à 30 pouces, mesure buste.

No 341. — Ce corsage simple et de bon goût peut être adopté aussi bien en étoffe de laine qu'en étoffe se lavant et peut être porté avec ou sans le plastron ; on peut se dispenser de la doublure pour les temps chauds et le porter sur un plastron de chemise ; le dessus du corsage est en quatre morceaux, le dos, les deux devants et le plastron, lesquels sont ajustés sur la doublure, qui se ferme sur le devant ; le plastron s'agraffe sur l'épaule et sous le bras, la forme blouse retombant gracieusement est retenue au bas de la taille. Les manches, d'une seule couture, sont légèrement froncées à l'épaule et finies au bas par un poignet retourné. Le col a des petites pointes rabattues et on peut mettre une petite cravate en ruban avec nœud devant et derrière ; à la taille une ceinture de satin noir attachée derrière formant de belles coques et de longs pans.

2 verges en 44 pouces pour une jeune fille de 14 ans.

No 311 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

DEVINETTE



Où est le propriétaire de la maison ?

IL S'ÉTAIT TROMPÉ

M. Voyantclair. — Je ne crois pas, monsieur, que vous soyez en état de rendre ma fille heureuse : il y a plus d'un mois que vous l'avez demandée en mariage et elle attend encore sa bague de fiançailles.

Le fiancé. — J'avais cru, monsieur, que mon engagement avec votre fille étant connu, les bijoutiers n'hésiteraient pas à me faire crédit. Je m'étais grandement trompé.

DANS LE MONDE OU L'ON S'AIME

Emile (qui vient de faire la grande demande). — Vous ai-je surpris, ma chérie ?

Alice. — Si vous m'avez surprise ! C'est-à-dire que vous m'avez paralysée, car il y a deux ans que j'ai tout abandonné, pensant que vous n'auriez jamais assez de courage pour me demander en mariage.

UNE ÉCONOMIE

Le père. — Tes extravagances me ruineront. Vois ton chapeau : il disparaît entièrement sous les plumes.

La fille. — C'est une économie, papa. C'est mon vieux chapeau que j'ai fait retaper. Je n'ai payé que vingt piastres pour les plumes.

IL N'A PU FAIRE AUTREMENT

Le tramp. — Je suis allé en bicycle une fois, mais j'ai été obligé d'abandonner.

Le bicycliste. — Pourquoi ?

Le tramp. — Dame, voyez-vous, le propriétaire du bicycle était à mes trousses et j'avais un policeman dans les jambes.

TRIO DE PROVERBES

Ce que tu peux faire toi-même, ne l'attends pas des autres.

x

Les affaires font les hommes.

x

Les bœufs se mènent par les cornes et les hommes par la langue.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

L'ODEUR DES CAGES D'OISEAUX

Pour faire disparaître cette odeur, si désagréable, on répand sur le fond de la cage, principalement aux endroits occupés par la fontaine et par la baignoire, une couche de gypse (sulfate de chaux). On recouvre celle-ci d'un peu de sable.

Ce procédé, appliqué aux poulaillers et aux colombiers, présente d'autant plus d'intérêt qu'il augmente la valeur fertilisante des fumiers que l'on en retire.

On remarquera aussi que c'est simplement l'application en petit du procédé recommandé aux cultivateurs pour les fumiers de ferme, dans le but d'empêcher la déperdition dans l'atmosphère, sous forme de gaz, des éléments fertilisants.

BL. DE S.

Variétés et Informations

L'APPÉTIT DES OISEAUX

Penserait-on que le rouge-gorge absorbe, en un jour, le double de son poids en nourriture? On lui a vu manger jusqu'à quatorze vers de terre, pesant au total quatre-vingts grammes, alors que l'oiseau n'en pèse lui-même que quarante.

On cite une chouette apprivoisée qui avala sept souris coup sur coup. Trois heures après ce repas, elle se sentit faim encore et en mangea quatre autres.

L'émouchet consomme jusqu'à un millier de souris et de mulots par mois. Enfin, en général, la plupart des oiseaux mangent énormément, par rapport à leur grosseur.

Alors, pourquoi donc dit-on: "avoir un appétit d'oiseau" pour signifier la sobriété excessive?

Mme ALPHONSE FORTIN

Perdait souvent connaissance, sa faiblesse était extrême. Le médecin qui la soignait la croyait en consommation

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, le grand spécifique pour les femmes, lui sauvent la vie

Cette femme à la figure pâle, allongée par la souffrance et la douleur, le teint jauno, les yeux cernés, abattus et enfoncés, rayonnera de nouveau de tout l'éclat d'une santé robuste, si elle prend le grand, le seul et incomparable remède qui ait jamais existé pour guérir toutes ces maladies qui font souffrir un si grand nombre de femmes — Les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont les seules recommandées et employées par les femmes qui veulent sincèrement se guérir. Des milliers de femmes témoignent d'une guérison permanente, par l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Québec: "Depuis quatre ans, personne ne peut comprendre les souffrances que j'ai endurées. Ma faiblesse causée par la pauvreté du sang était très grande, et je peux dire que tout le système était malade chez moi. Terribles douleurs dans l'estomac, battements de cœur, le peu que je mangeais me faisait souffrir, toujours constipée et les membres comme engourdis, je perdais connaissance en travaillant. Le docteur qui me soignait disait que j'étais en consommation. J'étais désespérée de mon triste état. De mes amies qui avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseillèrent d'essayer ce remède. Ce n'est pas croyable, mais à la deuxième boîte, j'étais plus forte et ma digestion se faisait bien. Je continuai à en prendre, et maintenant je suis grasse, forte et très bien." Mme Alphonse Fortin, 321 Rue des Commissaires, St-Roch, Québec.



MME ALPHONSE FORTIN

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement; elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé? Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine,

les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures enflées, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Tous les jours les médecins s'empresseront de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les dames qui le préfèrent sont invitées à venir consulter personnellement nos médecins, elles peuvent les voir tous les jours au No 271 rue St-Denis, de 10 à 5 heures a. m. à 5 heures p. m. (le dimanche excepté). Consultations gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, refusez-les, un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges — jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, BOITE 2306, MONTRÉAL, CAN.

9279 MÈTRES DE PROFONDEUR

Les manuels de géographie donnent 8,500 mètres pour la plus grande profondeur marine constatée jusqu'à ce jour. Le voyageur anglais Murray vient de rectifier cette donnée en trouvant dans l'Océan Pacifique, un peu à l'est des îles Kermadec, qui sont elles-mêmes au nord-est de la nouvelle-Zélande, 9,279 mètres. Le Gaurisan-

kar ayant 8,840 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, il y a donc une distance de 18,119 mètres entre le point le plus élevé des terres émergées et celui le moins élevé des terres submergées: plus de 60 fois la tour Eiffel!

x

LE SOMMEIL NÉCESSAIRE

La principale condition pour vivre vieux, disait récemment sir James Sarvyer, c'est d'avoir sa sursisance de sommeil, et il faut entendre par là le tiers des vingt-quatre heures que dure une journée. Vous pourriez, si vous êtes exceptionnellement robuste, ou si l'expérience ne dure pas trop longtemps, rogner sur votre sommeil, arriver peut-être à faire comme Humboldt, qui ne dormait que deux heures par nuit, ou simplement comme Brunelle, qui ne reposait que quatre heures. Mais il est probable que vous ne tarderez point à vous ressentir de cette façon de faire.

Un amateur de lecture a longtemps cherché comment il pourrait occuper son temps par ces fortes chaleurs.

—Je me suis décidé, déclara-t-il à un ami, à relire Eugène Sue... Comme ça nous sommes deux.

POURQUOI IL EST SI RECHERCHÉ

Rien d'étonnant que le *Balm Rhumal* soit si recherché, quand on considère les cures innombrables qu'il a opérées dans les cas de consommation. 25c. seulement. 129

Au restaurant: —Garçon! donnez-moi un bœuf mécanique. —Mais, monsieur, ce plat n'est pas indiqué sur la carte... —Pardou! j'ai voulu dire un bœuf aux tomates!...

LE

Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang.

Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs fournis sur application.

La Cie Médicale de Valleyfield VALLEYFIELD, QUE. Bureau de Montréal: 44 BANQUE DU PEUPLE

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BOVRIL

Donne la Vigueur et Fortifie le Systeme

LES RHUMES, LES FRISONS ET LES MALADIES QU'APPORTE L'HIVER

RETOURNEZ-NOUS CETTE ANNONCE avec un timbre de deux centins, et nous vous enverrons le grand jeu (puzzle) de la guerre de Whonhart. \$100.00 de récompense si vous pouvez le résoudre.

BOVRIL, Limitée

27 RUE SAINT-PIERRE, MONTREAL

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

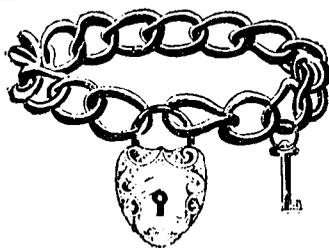
Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage



Veritable Cadenas, avec une Clef.

GRATIS! Une Bague Doublée en Or ou un Bracelet Gourmette

N'ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom et votre adresse sur une CARTE POSTALE, et nous vous enverrons 20 paquets de cactus ATOMATIQUE (délicieuse composition pour parfumer l'haleine) que vous vendrez pour nous, si vous le pouvez, à ce le paquet. Après la vente, nous nous enverrons, FRANCO, à votre choix, une des magnifiques primes représentées ci-contre. Marchandises non vendues retournables. Mentionnez ce journal.

TISDALL SUPPLY CO., SNOWDON CHAMBER, TORONTO, ONT.

PRODUITS NATURELS DE PIN ET SAPIN PARFUMÉS

Pour la guérison rapide, infaillible de toutes les maladies de Poitrine, du Ventre, des Articulations, du Sang et de la Peau, rien n'égale ces célèbres produits balsamiques extraits des pins et des sapins parfumés.

Ces produits hygiéniques et curatifs à un degré très élevé donnent, par leur emploi raisonné, la force et la santé à ceux qui en font usage et parmi beaucoup de préparations similaires, nulles, jusqu'à ce jour, ont atteint l'aquité de celles que l'Agence Générale a mis en circulation dans le Canada.

C'est d'abord le *Sirap de Pin Parfumé* renfermant, sous une forme agréable, tous les principes fixes et volatils du pin officinal et employé dans les cas de rhumes, coqueluche, bronchites et catarrhes violents.

Ce sont les *Bonbons de Pin Parfumé*, fruit naturel du pin extra-balsamique et souverain pour les irritations de la gorge, toux, enrouement, asthme, grippe et généralement toutes affections de l'estomac et des bronches.

L'*Huile de Pin Parfumé*, quintessence des pins balsamo-résineux, très précieuse pour la guérison de toutes les douleurs internes et externes : rhumatismes et gouttes sciaticques et névralgies les plus réfractaires.

Les *Perles de Pin Parfumé*, produit extrait de plusieurs essences de pins aromatiques très rares, d'une efficacité extra-souveraine pour toutes les affections de la poitrine et des voies urinaires, telles que le catarrhe intestinal, la dyspepsie, les germes

tuberculeux et les restes de pleurésie, grippe, phthisie, etc.

Le *Vin Tonique de Pin Parfumé*, concentration de tous les grands principes curatifs des pins balsamiques, reconstituant reconnu le meilleur et le plus puissant des constitutions faibles et épuisées.

L'usage permanent du *Vin de Pin Parfumé*, non alcoolique, guérit complètement l'anémie, les pâles couleurs, tous les degrés de dépressionnement amenés par la terrible consommation.

La *Lotion de Pin Parfumé* nettoie la tête et arrête immédiatement la chute et la décoloration des cheveux et guérit radicalement le cuir chevelu dans toutes les désagréables affections : teigne, gourmes, dartres, pellicules, etc.

L'*Onguent de Pin Parfumé* est efficace contre les panaris, crevasses, hémorroïdes, clous et excoriations quelconques, ainsi que pour les brûlures, coupures, foulures.

Le *Savon de Pin Parfumé*, la *Ouate*, la *Flanelle* complètent un arsenal bien garni de tout ce qui peut combattre la plupart des maladies assaillant l'humanité et tous les produits de l'Agence Générale ont été couronnés par l'Académie de Paris et admis à toutes les grandes Expositions du monde entier.

Agence générale de vente pour le Canada : 1303 rue Notre-Dame, à Montréal.

PAS D'AUJOURD'HUI

Que la réputation du *Baume Rhumal* pour les affections de la gorge et des poumons s'est établie. Mais depuis sa découverte sa réputation n'a cessé de s'accroître dans des proportions prodigieuses. 130

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Loulou.—Vous êtes d'une nature timide et réservée, mais vous pourriez être très courageuse et énergique si les circonstances l'exigeaient.

Fres R.—Est-ce bien le pseudo choisi? Je ne puis vous prédire votre avenir, je ne dis que le présent, je pense que c'est bien assez. Vous êtes très fier, très fort et très brave. Je crois que vous ferez votre chemin.

Noémie.—Nature délicate, sensitive et excessivement impressionnable, amour de l'étude, du théâtre et de la musique.

Bertha.—Douceur, affabilité, timidité, irrésolution, amour de la solitude, de la rêverie et de la poésie. Grandes aptitudes musicales et aussi quelques talents littéraires.

Gilberte.—Coquette, amour des compliments, de la toilette, des bals et des garçons. Ce n'est pas difficile à deviner, n'est-ce pas?

Une vieille fille.—Originalité, ambition et énergie. Grand sens littéraire, élévation de sentiments et constante bonne humeur.

Pontonne.—Nature vive, enjouée et très insouciant. Goût prononcé pour la musique, la peinture et le théâtre.

Risette.—Sensibilité, enjouement, douceur, affabilité. Vous êtes flatteuse et vous aimez qu'on vous flatte.

Tiamanc.—Caractère démonstratif et très chaleureux, grande délicatesse de sentiments. Remarquable talent musical.

Aurore.—Tempérament nerveux, excitable et impulsif, nature un peu romanesque; courageuse et énergique cependant. Peut regarder l'adversité en face et la braver.

Monique.—Vous êtes douée d'une nature très calme et d'une grande rectitude de jugement, quelque peu égoïste et obstinée, en somme caractère assez heureux et sympathique.

Un Parisien.—Grande présomption, égoïsme, entêtement, voilà pour les défauts. Quand aux qualités, eh bien! persévérance, amour du travail et droiture dans les affaires.

M. A.—Caractère froid et réservé; vous êtes consciencieuse avec beaucoup d'empire sur vous-même. Habileté musicale.

Paschaline.—Nature passionnée et chaleureuse, sentiments poétiques et grandes aptitudes musicales. Amédiate et sympathique.

Primervert.—Insouciance, enjouement, coquetterie, d'a rose, grande bonté d'âme, générosité et désintéressement. Se fera beaucoup aimer de l'autre sexe.

E. S. de P.—Vous possédez de la générosité, de la constance dans vos affections et une très grande sensibilité, trois précieuses qualités qui sont assez rares chez les messieurs. Estimez-vous heureux d'être ainsi doué.

Martine.—Vous avez oublié la signature. Maintenant vous voulez savoir ce que vous êtes? Eh bien! votre écriture dénote plusieurs qualités et quelques petits défauts qui tous conviendraient plutôt à un homme. Ainsi vous aimez le tabac, le vin, le sport, la chicane, etc.

Erism.—Vous êtes déterminée et possédez une grande force de caractère, vous êtes généreuse, dévouée, sympathique, ambitieuse et indépendante.

Royal.—Nature emportée et violente. Intempérance, égoïsme et amour de l'argent. Franchise et amour du travail.

Annonciade.—Imagination romanesque et enthousiaste. Ame ardente et impulsive sur laquelle toute impression se fait très fortement sentir et s'efface très promptement.

Nabuchodonosor.—Sens littéraire et artistique assez développés, indépendance de caractère, bonté, douceur et franchise.

Griehou.—Sentiments poétiques, grande justesse d'appréciation sur tout ce qui a rapport aux arts et aux lettres. Générosité, ambition, droiture.

C. A. L.—Vous êtes turbulent et querelleur, vous ferez un éminent avocat mais vous ferez mieux d'éviter la politique, il n'en pourra résulter rien de bon pour vous.

Bohémienne.—Vous êtes d'une nature calme et raisonnée. Sincérité, courage, ambition et amour de l'ordre et du travail.

Sans-jamais.—Caractère froid et concentré. Ambition, entêtement, esprit de contradiction. Grande habileté commerciale.

Albert de la Vallée.—Vous êtes l'homme des grandes résolutions. Doué d'une ambition effrénée, vous ne reculez devant rien quand il s'agit d'atteindre un but.

Marguerite Jane.—Tendre et sympathique nature dont les élans sont tempérés par une timidité excessive. Sens poétique et musical.

Nanette.—Soyez heureuse, petite Nanette, vous possédez une bonne partie des vertus chrétiennes qui ornent l'âme de la femme forte de l'Écriture. Vous avez cependant un petit défaut que cette sainte personne devait ignorer: la coquetterie.

Henrietta.—Originalité, indépendance, ambition, exaltation. Vous êtes quelque peu portée à la rêverie et à l'exagération de vos propres sentiments.

Myosotis.—Nature nerveuse et excitable, prend la moindre chose à cœur et souffre autant des chagrins de ceux qu'elle aime que des siens propres. Talent musical.

Ernestinette.—Sensibilité, douceur, rêverie, indolence, goûts artistiques et littéraires, générosité, constance.

Incrédule.—Vous êtes très loyal en amour et en amitié. Vous ne prodiguez pas votre affection, mais à ceux que vous jugez dignes vous la donnez sans réserve et pour toujours. Ce ne sont pas ceux-là qui sont le moins heureux.

Le Commodore Noir.—Votre écriture dénote de l'ambition, du courage et une bonne dose d'originalité. Vous aimez les aventures et les voyages.

Martha.—Irrésolution, insouciance et coquetterie. Grand fond de paresse et nature peu poétique. Amour des bêtes et goût prononcé pour les plaisirs bruyants.

Xlorcal.—Vous aimez beaucoup les livres, la musique, les bals et les toilettes et pardessus tout les jolis garçons, mais vous n'êtes pas très constante en amour, hélas!

Paullette.—Sens littéraire, caractère indécis et peu indépendant, sensibilité, générosité, douceur et franchise.

Indifférente.—Pas indifférente du tout, au contraire, nature passionnée, romanesque et très sympathique. Grandes aptitudes musicales et artistiques.

Marin.—Gaité, insouciance, amour de la toilette et de la flatterie. Bonté, douceur, générosité et quelques talents pour la musique.

Jean-Baptiste.—Tempérament placide et indolent, susceptible de pensées assez élevées, mais incapable d'aucune initiative.

Helmina.—Nature véhémente, passionnée et irritable, imagination vive et un peu romanesque. Amour des fleurs, des bêtes et de la toilette.

T. D. C. M.—Orgueil, ambition, opiniâtreté, égoïsme. Énergie, courage et habileté au travail manuel. Je vois aussi un peu de jalousie.

Rod Paber.—Je n'ai pas bien compris votre pseudonyme. Vous êtes donc d'une nature un peu capricieuse et excentrique; du reste vous êtes bon, généreux et très sympathique.

Duchesse.—La bonté est le signe caractéristique de votre écriture, sensibilité, désintéressement et droiture de caractère, mais vous cédez trop facilement à l'influence d'autrui.

Leont.—Caractère fantasque et irrégulier, imagination très vive, ressent très fortement la tristesse comme la joie, mais conserve les impressions reçues.

Carmenita.—Vous êtes originale, ambitieuse et quelque peu despotique, mais vous savez si bien vous faire aimer... et vous faire admirer...

Julienne.—Caractère excitable et emporté, manque d'ordre dans les idées, esprit de contradiction, humeur maussade et chagrin.

Henry.—Tempérament nerveux et inquiet, indécision, manque d'initiative, indolence et apathie. Vous êtes légèrement porté à la rêverie.

Griehoux.—Originalité, scepticisme, sensibilité, amour de l'étude, du vin, du tabac, des femmes, de la musique et un peu du sport. Irrépressible bonne humeur.

Pauline.—Votre écriture montre un caractère irrésolu et peu de suite dans les idées. Très sincère en amour mais peu constante.

La Joyeuse.—Grande sensibilité, délicatesse de sentiments, courage, énergie, générosité, vous êtes quelque peu mélancolique.

Baïles-mor-me commître.—Nature véhémente, primesautière, rectitude de jugement et grande habileté commerciale. Quelques aptitudes pour la musique.

Rolland-Luc.—Caractère pondéré et réfléchi. Nature aimante mais peu expansive, grande constance dans les affections.

Trois Disciples.—Est-ce votre pseudonyme. Je n'ai pas bien compris. Vous êtes énergique, courageuse et persévérante. Vous aimez la musique, les fleurs et votre *home*.

Alberta.—Vous aimez l'étude, la peinture, la musique, la littérature et pardessus tout, ma chère, vous aimez... l'amour.

Milo.—Imagination romanesque, sentiments poétiques, nature ardente, passionnée et souvent portée à l'exagération de ses propres sentiments.

Marichon.—Excentricité, égoïsme, sensualité. Esprit aventureux et peu équilibré. Vous aimez le tabac, le vin et les femmes.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

GI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 21

Écrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphé) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Entre bohèmes :

- Que feras-tu en octobre?
- Peuh, mon chor, la vie de château !...
- Peste! Et où ça?
- En Espagne!

**Construit
POUR
Bains...**

Notre établissement a été construit spécialement pour prendre des bains. Il est pourvu de toutes les améliorations les plus modernes et a un personnel d'employés les plus compétents. Tout est brillant et éclatant, l'air pur y abonde. Pas de coins sombres et lugubres qui puissent empyer le baigneur.

Département des Bains Turcs ouvert jour et nuit.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

**Meubles
Meubles**

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

- Comment va?
- Pas bien... j'ai la fièvre.
- Coupe-là?
- Ah! non. Ça m'en ferait deux!

CE QU'IL Y A DE MIRUX A FAIRE

C'est de croire avec tout le monde que le *Barne Rheumat* est le meilleur remède qui reste pour guérir la coqueluche. 131



Riez,
Belles dames,
et votre Ferr
blanterie rira
avec vous, si
vous employe
le...

Brillant

St-Antoine

EN VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

Presque pour Rien!
EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	-	-	-	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	-	-	-	20 cts
Steak et patates frites	-	-	-	25 cts
Pork and Beans	-	-	-	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	-	-	-	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	-	-	-	20 cts
Huitres frites, la doz.	-	-	-	30 cts
Chops	-	-	-	25 cts

NOUVEAU RÉGLEMENT DU GRAND-TRONC

CELUI-DEVRAIT ÊTRE MIS EN VIGUEUR

Chaque employé de chemin de fer est obligé de demander, de temps à autre, un congé par suite de mauvaise santé et, 99 fois sur 100, cela est causé par le trouble des reins lequel provient des heures irrégulières ou sont pris repas et sommeil. Repas froids, trepidations constante du train. Les pertes de temps et d'argent seraient épargnées s'ils faisaient usage du *Ryckman's Koolenay Cure*. Le témoignage assermenté suivant vous éclaircira à ce sujet.

WILLIAM WALKER, serre-frein
du G. T. R., Hamilton, Ont.

Je déclare sous serment que j'avais la maladie des reins causée par le chemin de fer et cela si durement que je fus contraint d'abandonner mon travail. Je suivis le traitement de plusieurs médecins qui m'appliquèrent, sans succès des emplâtres et des cautères. Je suis complètement guéri aujourd'hui par l'usage du *Koolenay Cure* et j'ai repris mon ouvrage au G. T. R.

Rapport complet sur ce cas et plusieurs autres est envoyé gratuitement sur demande. Ce remède est vendu \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00 soit de votre pharmacien soit directement sur demande de la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., Limited, Hamilton, Ontario.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

**The Promotive of Arts
Association, Ltd.**

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

FAITES USAGE
DE LA

GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$4.00 par an
Hors Montréal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année
avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

—Quelle différence entre un ordre militaire et la fin d'une lettre?
—Aucune: C'est là qu'on signe !...

Petite Correspondance

Antonio. — Ne pouvons insérer pour la musique qu'il nous faudrait faire graver. Transmis "Bequet de Pensées" à notre collaborateur spécial.

R. de P., Lac Témiscamingue. Attends toujours les envois promis. Amitiés en attendant.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 150



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme L. Raymond, Mlle S. Bruley, A. Payette (Montréal), W. Deschamps (Québec), P. Benac (Coboes, N.Y.), Mlle A. Champagne, M. L. Pelletier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), H. Hickory (Waittsfield, Vt.), J. Pierson (Newark, N.J.), E. Paquette (Belkows Falls, Vt.), Jos. Derbes, L. Jaurin (Nouvelle-Orléans, La.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle S. Bruley, 506 LaGauchetière, Mme L. Raymond, 392 Logan Ouest (Montréal), J. Pierson, Market St. (Newark, N.J.), H. Hickory (Waittsfield, Vt.), E. Paquette (Belkows Falls, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

La demande croissante
pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL. MONTREAL.

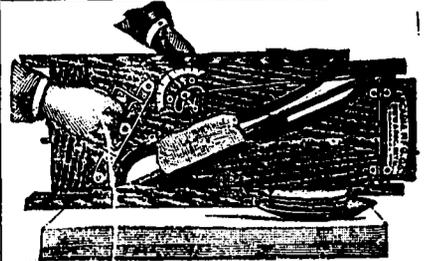
Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Hourie de première classe
378 et 380 Rue Craig
 MONTRÉAL

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
 1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

— Ça ne va pas, mon pauvre vieux ; voilà que je perds la mémoire... Demain, je ne me rappellerai rien de ce que j'ai fait aujourd'hui.
 — Ah ! Tu ne pourrais pas me prêter cent sous ?

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU Dr CODERRE



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quineauillier
 6 Rue St-Laurent.

PILULES DE Noix Longues De McGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

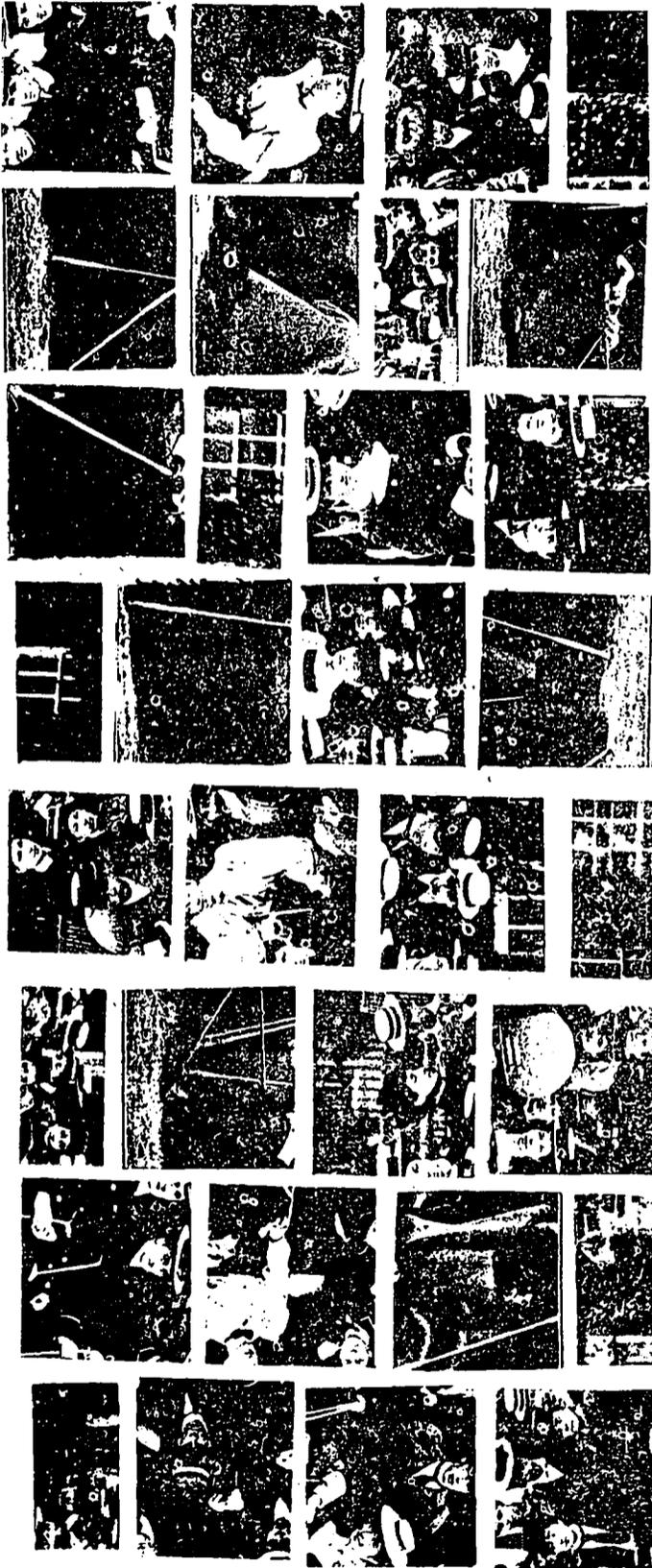
Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez
AVANT APRES J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Interrogé par un ami sur l'idéal de sa vingtième année, Calinaux a répondu :
 — A vingt ans, mon idéal était on ne peut plus vague ; mais je n'ai pas à me plaindre : l'âge mûr l'a exactement réalisé !

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain
 . . . SONT . . .
FIN DE SIECLE
 ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

L'APRÈS-AVERGNE Photographes
 No 360 RUE ST DENIS
 TÉL BELL 2883 MONTREAL
 MARCHAND 643 P.Q.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 153



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : CLUB DE GOLF DES DAMES DE LONDRES.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adresser sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participer au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 26 octobre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.